

W-FENEBC

MAGAZINE



TOURNÉE DU SIÈCLE

LES SHERIFF - TAGADA JONES - DIRTY FONZY
NOT SCIENTISTS - FILTER - HAMMOK - FFF
LOS DISIDENTES DEL SUCIO MOTEL - ODDISM
20 SECONDS FALLING MAN - GOODBYE METEOR
BELMONDO - BURNING HEADS - AI - AVATAR

ÉDITO

«Bon, Gui, c'est cool. Tu as vraiment de trop bonnes idées pour la rédac'. Ta proposition de couvrir la «Tournée du Siècle» était excellente. Proposer cette couv', c'est vraiment du génie. Du coup, tu t'occupes de l'édito, ok ?».

Merde. Je me suis fait avoir. D'autant que ce qui est cité en début de paragraphe est complètement faux. Enfin, jusqu'à «génie». Car la phrase suivante est authentique : je me suis fait refiler l'édito !!! Et pourquoi ce n'est pas Guillaume Circus qui s'en occupe ? Mince, c'est lui qui est tout le temps en retard, pas moi ! Et Pooly, c'est peut-être le chef suprême, mais il ne pourrait pas l'écrire l'édito ? Et Ted ? Eric ? Mic ? Jérôme ? JC ? Julien ? * Sérieux les gars !!

Bon, je m'y colle. Finalement, je suis content, car je vais en remettre une louche. Bah oui, si c'est le premier papier de ce numéro 60 que tu lis, c'est toujours à la fin du mag qu'on écrit l'édito. Donc je vais remettre une pièce dans la machine et continuer à parler de la «Tournée du Siècle» car nous, on a déjà lu (et relu) l'interview croisée fort passionnante de Niko Tagada Jones et d'Olivier \$heriff. Une interview où est évoqué le passé, le présent et le futur de deux groupes de rock à la longévité impressionnante. Car même si le gang de Montpellier a lâché l'affaire pendant une bonne dizaine d'années, les Rennais de Tagada Jones arpentent les routes sans discontinuer depuis trente ans et jouent du rock depuis trois ou quatre décennies, c'est assez incroyable pour le souligner. Alors, oui, les formations rock, chantant en français de surcroît, se comptent sur les doigts d'une main (ou presque) : Lofofora, Mass Hysteria, Ludwig von 88, FFF, les Wampas,... Peu importe le style, respect. Méga respect. Se réinventer, innover, ne jamais stagner, voici peut-être les recettes miracles pour garder la flamme. Ou garder le feu.

Le feu, les Burning Heads l'ont, assurément. Keep the fire Burning. Depuis 37 ans, le groupe en a connu des galères. Pourtant, ils sont toujours là. Avec un seizième disque tout beau tout chaud. Ou plutôt très beau et très très chaud. Prendre des claques comme les départs de Pierre (chanteur guitariste historique) il y a 7 ans ou celui de Phil il y a moins d'un an (après un retour insoupçonné il y a quelques années) auraient pu calmer les ardeurs et la motivation des Orléanais. Non. Que dalle. Nada. Ils sont toujours là, encore plus beaux, toujours plus forts. 37 ans que ça dure donc, et d'après Jbé et Thomas, ce n'est pas prêt de s'arrêter. Qui s'en plaindra ? Certainement pas nous. Embers of protest, leur nouvel album, fait l'unanimité au sein de la rédac' **, et a de grandes chances d'être un classique du groupe. Encore un.

\$heriff, Burning, Tagada, et tous les autres. Des dizaines d'années de rock sans compromis. Des milliers de kilomètres avalés pour le bonheur du public en concert. Le rock n'est pas mort, oh non ! il est bien vivant, et tout ça, c'est grâce à vous Messieurs Dames. Pourvu que ça dure !

* bien entendu, Oli est épargné de la sale besogne, c'est le rédac chef et mon copain. Les autres aussi sont mes copains, mais Oli, il est aussi rédac chef, alors...

** c'est le cas chez moi et chez Guillaume Circus. Sachant que Oli est exempté d'avis, car rédac chef, on peut donc parler de toute la rédac !

■ Gui de Champi
Photo : Marie d'Emm

SOMMAIRE

06 LES \$HERIFF / TAGADA JONES

22 LIVE : LA TOURNEE DU SIECLE

38 FILTER

48 BELMONDO

56 LE PEUPLE DE L'HERBE

60 LIVE : NOSTROMO

66 ODDISM

73 NI

84 HAMMOK

100 LIVE IN PARIS

120 LIVE : FFF

130 LIVE : AVATAR

141 BURNING HEADS

153 20 SECONDS FALLING MAN

159 GOODBYE METEOR

174 LDDSM

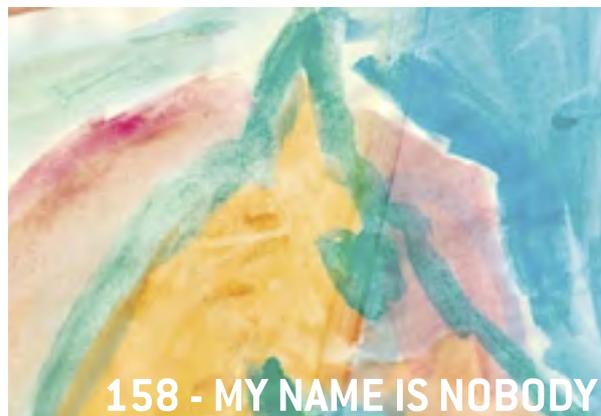
180 INTERVI OU : NOT SCIENTISTS

182 HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

190 LES DISQUES OUBLIÉS

192 DANS L'OMBRE : DAVID

194 METAL - DIABOLUS IN MUSICA



Ont participé à la rédaction de ce numéro :
Oli, Ted, Éric, Gui de Champi, Julien, Guillaume
Circus, JC, Deux Fré, Nolive, Gab, Pooly...
Maquette couverture et mag : Oli
Toutes photos (sauf précisions) : DR
Photo couverture : Marie d'Emm

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN MARS

Earthtone9 et **Shellac** sont bientôt de retour dans les bacs.

Jay Weinberg (ex-Slipknot) a annoncé rejoindre **Infectious Grooves** et **Suicidal Tendencies**.

Les **Pixies** ont annoncé le départ de leur bassiste des 10 dernières années, Paz Lenchantin, qui a décidé de se focaliser sur ses propres projets. C'est Emma Richardson de Band of Skulls qui la remplace.

Slipknot a posté une photo d'une baguette cassée en répétition. Eloy Casagrande (désormais ex-Sepultura) serait le prochain batteur du groupe.

En mars, on a malheureusement perdu Brit Turner, le batteur de Blackberry Smoke, le bassiste au long CV T.M. Stevens et Frank Darcel, le cofondateur du groupe Marquis de Sade.

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN AVRIL

Dååth, **The Deceivers** mais aussi **Bass Communion** (projet de Steven Wilson) annoncent de nouveaux albums.

Le légendaire disquaire et label d'Oslo, **Neseblod Records** a été gravement endommagé par les flammes dans la nuit du 9 avril. Il s'agissait d'un lieu de rendez-vous important pour les fanatiques de black metal, ayant appartenu à Euronymous, fondateur du groupe Mayhem.

D'après la justice **Rammstein** a plagié Ninja Cyborg pour le riff principal de «Deutschland».

Skid Row s'est séparé d'Erik Grönwall, qui a décidé de se focaliser sur sa santé. Lzzy Hale d'Halestorm le remplace.

Dickey Betts, le chanteur-compositeur-guitariste de The **Allman Brothers Band** est décédé à l'âge de 80 ans.

QUI A DIT ?

Je savais que si on faisait un mauvais album, les gens ne viendraient plus aux concerts. Ça, j'en étais persuadé. On allait se griller partout.

- A. Les Sheriff
- B. Ni
- C. Filter
- D. Burning Heads

Entre les lois sur le bruit et tout ce que tu veux, il n'y a quasiment plus de cafés-concert. Ces réseaux-là n'existent plus.

- A. Tagada Jones
- B. 20 Seconds Falling Man
- C. Goodbye Meteor
- D. Los Disidentes del Sucio Motel

J'en ai assez de ces conneries de droite, de ces conneries racistes, et je les déteste. Je pense que notre espèce vaut mieux que ça...

- A. Filter
- B. Burning Heads
- C. Dirty Fonzy
- D. Tagada Jones

Malgré le temps que cela peut prendre, on aime ce jeu que sont les arrangements en studio.

- A. Los Disidentes del Sucio Motel
- B. Ni
- C. Burning Heads
- D. Hammok

C'est cool de faire les cons et puis des fois on en a marre d'être pris pour des cons.

- A. Ni
- B. Les Sheriff
- C. Tagada Jones
- D. Oddism



GREETINGS
FROM HELL

LES SHERIFF VS TAGADA JONES

QUAND J'AI EU VENT DU PROJET DE LA TOURNÉE DU SIÈCLE, JE ME SUIS DIT QUE C'ÉTAIT UNE EXCELLENTE IDÉE. VRAIMENT. RÉUNIR SUR UNE MÊME SCÈNE UN POIDS LOURD DU ROCK EN FRANCE, UN GROUPE QUI FAISAIT SON IMPROBABLE RETOUR ET, EN BONUS, DEUX FORMATIONS PUNK ROCK QUI VALENT LE DÉTOUR NE PEUT ÊTRE QU'UNE EXCELLENTE INITIATIVE. J'AI RAPIDEMENT COCHÉ DANS MON AGENDA LA DATE DE STRASBOURG, PERSUADÉ QU'IL S'AGISSAIT DE LA DERNIÈRE DATE DE LA PREMIÈRE PARTIE DE TOURNÉE. EN FAIT NON, C'ÉTAIT LA DERNIÈRE DATE TOUT COURT, MAIS QU'IMPORTE : ÇA VALAIT BIEN LA PEINE DE FAIRE LE BILAN AVEC OLIVIER ET NIKO ET D'EN PROFITER POUR LEUR SOUHAITER À CHACUN UN BON ANNIVERSAIRE !

C'est déjà la huitième date. Comment s'est passé la tournée et est-ce que d'autres dates sont à venir sur ce format tournée du siècle ?

Olivier : Ça s'est très bien passé. C'est pour l'instant la dernière date, parce que là, on commence à être bien fatigués. Et pour ce qui est de la suite... on joue déjà prochainement avec les Tagada Jones à leur festival «On n'a plus 20 ans» ainsi qu'au Val d'Ajol (ndGdC : chez Narcisse, salle mythique du Grand Est programmant essentiellement le dimanche en fin d'après-midi. Tagada Jones y a fêté son anniversaire durant trois soirs consécutifs début avril).

Niko : l'idée de la tournée est née d'une discussion au salon du MaMa à Paris il y a un an avec Mr Cu!, qui s'occupe notamment du booking des Sheriff. Je lui dis : «tiens, l'an prochain on fête nos 30 ans.» Et il me répond : «l'an prochain, ce sont les 40 ans des Sheriff !». Il suffisait de trouver deux groupes qui ont 20 ans et 10 ans, et on se fait une Tournée du Siècle. Et l'idée est partie comme ça, un peu bêtement, comme une idée à la con que tu peux raconter autour d'un verre et on a mis ça en place. Et c'est vrai qu'on ne souhaitait pas forcément faire 100 dates non plus. On s'est donc dit qu'on allait faire ça au mois de mars, et on a booké ces dates. Sur cette tournée, ça s'est bien passé, tous les groupes sont contents et il y a une bonne ambiance. Ça n'aurait sans doute pas de sens de refaire une Tournée du Siècle quand tu ne fêtes plus tes anniversaires, mais ces plateaux ou quasi ces mêmes

plateaux peuvent se refaire. D'ailleurs, avec les Sheriff, on a souvent joué ensemble, mais c'est vrai que cette tournée, c'était plutôt pour marquer le coup. On trouvait ça sympa de faire cette Tournée du Siècle. Et comme certains n'ont pas compris, je récapitule quand même : 40 ans pour les Sheriff, 30 ans pour Tagada Jones, 20 ans pour Dirty Fonzy et 10 ans pour Not Scientists et Darcy qui se sont partagés les dates. Ça fait 100 ans, un siècle !

C'est super Niko, tu es un devin, parce que tu as déjà répondu à ma deuxième question (rire général), à savoir : «qui est à l'initiative de cette tournée ?» C'est parfait !

Niko : J'ai lu tes questions avant !

Tu disais que ça fait à peu près un an. Moi, je me rappelle en avoir entendu parlé il y a un peu plus longtemps que ça...

Niko : Ce n'est pas si vieux que ça quand même, parce que c'est vraiment l'année dernière qu'on a discuté de ça. Et c'est vrai qu'on a mis ça en place assez vite, on n'a pas eu trop de soucis, ni pour trouver les dates, ni pour valider la période, parce que parfois, quand il faut bloquer les agendas de quatre groupes, ce n'est pas évident. C'est plutôt quand tu veux valider la période que t'as un petit peu de mal. Je me rappelle, par exemple, que pour la tournée du Gros 4, c'est un truc qu'on avait dans les tuyaux depuis plusieurs années et qu'on n'arrivait jamais à mettre en place à cause des plannings justement, parce que si les groupes ne sortent pas un album au même

moment, s'arrêtent de tourner pour composer par exemple, ça peut vite devenir incroyable. Et là, on a regardé la chose, on s'est dit : «>>ah, ça marche nickel, on a validé. Merci, au revoir !>> Les choses les plus simples sont parfois les plus efficaces.

Est-ce que cette tournée a provoqué la sortie du best of de Tagada Jones d'une part, et le livre ainsi que le live des Sheriff d'autre part ?

Niko : Alors moi je vais répondre pour les Sheriff... [rire général]

Olivier : Ça, il faudrait demander à Cu! mais je pense qu'il avait ça dans un coin de sa tête.

Niko : Tu veux marquer d'une pierre blanche les anniversaires, alors c'est assez logique de te dire : «quand on va fêter notre anniversaire, on va faire en sorte que ce soit en phase et synchro avec cette date, ou plutôt cette année complète sur laquelle on a plusieurs événements». Pour notre cas, on voulait sortir au début un nouvel album. Mais on s'est dit que ça ne marquait pas assez le coup d'une rétrospective des 30 ans du groupe : c'est pour cette raison qu'on réenregistré les titres et qu'on a

sorti ce best of, qui finalement pas un best of parce que tout est réenregistré et réorchestré. Puis, après, on ne voulait pas piquer l'idée des Sheriff qui sortaient déjà un nouvel album pour leur anniversaire [rire général]

Olivier, Kicking Music vient d'éditer la saga des Sheriff. Quelle est la genèse de ce bouquin et avez-vous tenu à ce que chaque membre raconte sa «propre» version de l'histoire ? Parce que c'est vrai que quand on lit le bouquin, on a parfois...

Olivier : ... Oui, c'est vrai, des choses différentes ! C'est normal, les souvenirs, ce n'est pas évident. Même en lisant le bouquin, j'ai appris des choses et me suis rappelé aussi des choses, parce que je ne me rappelle pas de tout ... le livre, c'est encore une idée de Cu!. Je pensais que ça n'avait aucun intérêt. Mais quand je l'ai lu, je trouve que les auteurs se sont bien démerdés quand même, parce qu'ils sont arrivés à réaliser des enchaînements pour que l'ensemble soit assez fluide et que ça lise bien. Je trouve qu'ils ont bien assuré, puisqu'ils avaient à leur disposition pas mal



d'interviews dans lesquels ils ont pioché des morceaux.

Sur combien de temps se sont étalées les interviews ? Parce qu'on arrive à une histoire très proche avec le concert anniversaire à Paris début février 2024...

Olivier : Ça a commencé durant la période du Covid. Les auteurs se sont déplacés pour rencontrer tous les membres, dont certains sont à Montpellier, à Rennes, un petit peu partout. Ça a pris un certain temps, oui.

Et le fait de te rappeler de ces souvenirs, est-ce que tu as le sentiment d'avoir réalisé une certaine introspection avec ce livre ?

Olivier : Non, parce que je réponds souvent aux interviews, et que je dis à peu près toujours les mêmes choses (sourires), même quand on me m'interroge sur mes souvenirs.

Au cours de ce livre, vous évoquez sans sensationnalisme, mais sans rien cacher, vos rapports avec les drogues notamment. Est-ce que vous plongez dans ces souvenirs a été

douloureux ? Et quelle influence ont eu les drogues sur les Sheriff ?

Olivier : Non, pour moi, ce n'est pas douloureux du tout. Mais les drogues ont tué les Sheriff. Les drogues n'ont jamais boosté le groupe. Les drogues, ça t'empêche de tout : ça t'empêche de composer, ça t'empêche d'être en forme.

Vous exprimez dans ce livre qu'à la fin des années 90, vous avez eu le sentiment d'avoir fait le tour des salles de France et d'avoir en quelque sorte atteint un plafond de verre. Niko, vous qui tournez beaucoup avec Tagada sans discontinuer depuis le début, est-ce que tu as ce sentiment d'avoir fait le tour de la question, d'avoir fait le tour des salles, et qu'est-ce qui vous motive encore aujourd'hui à monter dans un camion et à toujours faire des concerts dans les mêmes villes, les mêmes lieux, etc ?

Niko: Je pense que pour nous, il y a peut-être une petite différence par rapport aux Sheriff, même si on a sensiblement le même début de parcours.

Olivier : Les Tagada l'ont dépassé, ce plafond





de verre, car ils jouent aujourd'hui dans des salles de 1000 personnes, dans des Zéniths, chose que nous, nous n'avons jamais réussi à faire à l'époque.

Niko : Je pense qu'on a le même parcours. On a vraiment commencé par les tournées de squatts. On a joué, dans toute l'Europe aussi d'ailleurs, dans le réseau des squatts. Puis on a fait les cafés-concerts et ensuite le réseau de SMAC et de salles dont tu parles, je pense, et c'est vrai que tu pouvais très bien, comme toute la génération de groupes dont vous faites partie, tourner une fois, deux fois, trois fois dans ces salles. Et puis, au bout d'un moment, ce qui s'est passé, c'est qu'il a peut-être aussi manqué de quelqu'un qui avait peut-être un peu d'ambition de changer ça. Si tu veux que ça change, il faut faire en sorte que ça change. Et c'est vrai que nous, on n'aime pas trop la routine et on aime bien aller jouer dans des endroits différents. Un exemple parmi tant d'autres : sur cette tournée ci, (à part la Laiterie qui n'est pas le bon exemple) on a voulu aller jouer dans des endroits différents, dans des salles dans lesquels on n'allait pas jouer. C'est une volonté de toute l'équipe de dire : «allons jouer dans des endroits qui ne sont pas des SMAC». Quand on a joué à Billom par exemple, c'est le genre salles des fêtes dans lesquelles il n'y a quasi jamais de concerts. On n'a peut-être fait la moitié de cette tournée dans ce genre de salles ...

Dans des salles de sous-préfectures quoi !

Niko : Oui. Étant originaire de Bretagne, n'importe quelle commune de la région a sa belle salle des fêtes, qui est inutilisée, ce qui est complètement con. Et le début de la réflexion, c'était de se dire: «tiens, on va aller à la rencontre des gens là où il n'y a pas de concert et on va créer quelque chose. On va créer une émulation de choses positives.» Tu vois, c'était vachement intéressant.

Pour en revenir à la question, il faut avoir envie de créer des choses différentes et pour ça, il faut souvent mettre de l'énergie et que des gens se rassemblent et se serrent les coudes pour réaliser des projets. Quand on a fait la tournée des Zéniths (ndGdC : pour Le gros 4), on n'a pas fait ça tout seul. En s'y mettant à plusieurs groupes, ça demande un élan et une espèce de solidarité. C'est ce qui fait sans

doute que, oui, on joue dans plus d'endroits, on fait des choses différentes. Une autre chose aussi qui est importante pour nous, c'est de de sortir du cadre uniquement punk metal. C'était un souhait pour nous de jouer dans des festivals aussi plus «grand public» où, justement, moi, je suis bien placé pour le dire, on est un enfant des Sheriff, des Béru, des Parabellum, ce que j'appelle le «rock français». Ces groupes nous ont bercé dans un univers rock français plus que dans un univers punk ou métal. Parce que, pour moi, si on parle vraiment punk, on va parler de The Exploited. Il faut regarder les choses en face : des groupes comme nous, on chante en français et chanter en français, ça t'ouvre aussi d'autres portes. C'est super de jouer au Hellfest, c'est génial, mais c'est aussi super de jouer dans des festivals où tu as quatre groupes qui chantent en français : un groupe de chanson française, un groupe de rap, un groupe d'électro qui chante peut être pas beaucoup (rires) et un groupe de rock. Et on a aussi eu cette volonté d'aller jouer dans ces milieux-là un petit peu différents. Et tu sais, c'est comme beaucoup de choses, il faut les provoquer. Rares sont les choses qui arrivent directement à ta porte.

Olivier : On était surtout fatigués à la fin des Sheriff. Et puis, c'était Michel (ndGdC : la basiste d'origine) qui gérait le truc. Notre ambition, à cette époque-là, c'était plutôt d'élargir, d'aller jouer dans les pays limitrophes. C'était ça. On se disait qu'en France, on n'y arrivait pas plus.

Et, pour rebondir là-dessus, le fait de proposer plateaux spéciaux, des soirées spéciales ou des formats spéciaux plutôt, c'est ça qui vous permet de casser un petit peu la routine ?

Niko : Oui. On réalise un festival, notre festival anniversaire qui s'appelle «On n'a plus 20 ans» et qui célébrait les 20 ans du groupe, au moment où on cherchait à marquer d'une pierre blanche cette année bien spécifique. L'idée de base du festival était la suivante : plutôt que de jouer dans les mêmes festivals, mais jamais le même jour... parce que c'est souvent ce qui nous arrive, quand on faisait la tête d'affiche un jour, les Sheriff, les Ramoneurs de Menhirs, les Parabellum jouaient un autre jour, on s'est dit qu'on allait mettre à

l'affiche un bon paquet de groupes en même temps. On avait pris une salle beaucoup plus grande, mais à un moment, on s'était dit que jamais on ne remplirait la salle, parce qu'en gros, si on faisait tous trois ou quatre cents personnes, on se disait que quatre groupes à trois cents pouvait faire mille personnes parce qu'en plus, on a une partie du public en commun. Et on a fait 2000 personnes ! Et on s'est dit : «tiens, il se passe quelque chose quand même !» Ça n'existait pas. Parce que c'est aussi con que ça, mais faire des affiches rock français, un peu énervées, avec des groupes qui chantent en français, on n'en faisait jamais. On a commencé à faire ça et depuis, tu regarderas, depuis dix ans, il y en a plein ! Il y a plein de gens qui font ça ! Et pourquoi ? Parce que ça fonctionne, parce que le public se dit : «ok, ce groupe-là, Les Sheriff, je les ai peut-être vus 349 fois, les Tagada 267 fois, mais les deux en même temps, je vais quand même aller les voir, parce que c'est quand même toujours des bonnes soirées et ça crée des choses.»

Olivier : Et pourquoi vous avez fait votre festival anniversaire en Vendée ?

Niko : Historiquement, si tu veux, on a toujours beaucoup joué en Vendée et les premiers concerts de Tagada tout seul qui ont vraiment explosé, la première fois qu'on a fait mille personnes tout seul, c'était en Vendée.

Olivier : Comme nous à Toulouse en fait...

Niko : Il y a aussi une explication, c'est qu'il y a moins de salles qui y programment régulièrement. On n'allait pas faire notre anniversaire à Rennes ou à Saint-Brieuc, là où il y a des programmations régulières, car forcément, ça avait moins d'impact et où il n'y avait pas forcément les salles adéquates non plus. En Vendée, tous les paramètres étaient réunis, alors on s'est dit : «on y va, let's go» et ça marche. Cette année, on va quand même faire, sur trois jours, douze mille personnes, toujours avec le même concept. Mais ça prouve que c'est possible présenter des choses un peu différentes. Il y a un public pour ça, pour ce rock français.





En 2014, dans nos pages, Olivier, tu disais que les concerts des Sheriff, c'était juste une réformation éphémère pour une poignée de concert, pour le plaisir (rires) et tu terminais par «pas question de repartir en tournée ensuite.» Comme quoi, les choses gravées dans le marbre...(rires). Finalement, depuis la réunion, c'est devenu une vraie réformation, vous avez changé un petit peu de personnel, vous avez enregistré un album et dans le bouquin tu en parles en disant qu'en en gros : vous vivez votre meilleure vie par ce que vous n'avez pas de pression, pas de plan de carrière et que vous profitez de chaque moment.... Chez Tagada Jones, est-ce que vous sentez une pression particulière, à ne pas rater le coche à chaque sortie de disques, et à vous dire : «si ça se trouve, sur le prochain disque, ça ne marchera pas et tout ça, ça sera bientôt fini ?»

Niko: Non, mais il y a aussi le poids des années. Comme on est assez contents de tout ce qui s'est passé et tout ce qui se passe, on se met sans doute moins la pression que ce qu'on pouvait se mettre avant. Chaque groupe à son histoire. Nous, l'histoire, elle a basculé après la sortie d'un titre qu'on a fait en dix minutes et qui s'appelle «Mort aux cons». Et quand tu dis qu'on a peut-être explosé un plafond de verre, c'est aussi un peu grâce à ce morceau-là. Parce que ce morceau-là, il a des stats qui dépassent complètement les stats d'un groupe de rock français. Ce sont presque des stats de variété. Le distributeur numérique nous a

quand même convoqué un jour pour nous dire : «regardez, aujourd'hui, «Mort aux cons» est devenu le titre punk le plus écouté de France». Tout confondu, le numéro 1, c'est celui-là. Je rappelle quand même que c'est un truc qu'on a fait en dix minutes, comme quoi, c'est pas du tout calculé. Quand t'as eu cette chance là, parce que c'est une chance, forcément tout bascule, et ce que tu appelles le plafond de verre t'aide à aller dans d'autres sphères. Et, à partir de ce moment-là, je pense qu'on a plus eu de pression. Parce que, d'une, le premier truc que j'ai dit à tous mes gars, quand on a fait l'album suivant, c'est que ce n'est pas la peine d'essayer d'en faire un deuxième «Numéro un», ça n'arrivera jamais ! Et c'est comme ça que tu lâches la pression. Si tu te colles la pression en te disant «ouah, on va en faire un deuxième pareil» et tout, mais c'est impossible ! C'est comme si tu gagnes une fois au Loto, tu ne peux rejouer en te disant «je suis sûr que je vais gagner une deuxième fois !» C'est déjà incroyable que ce soit arrivé une première fois ! Et je pense que tout ça nous aide à doit prendre du recul, à être à la cool. Ce sont des faits de vie, si on peut dire.

Olivier : Nous, par contre, nous, on avait la pression pour l'album parce que si jamais on sortait un album de merde, c'en était fini des Sheriff pour moi. Je leur avais dit à tous ! Je leur ai dit : «je serai impitoyable, présentez-moi vos morceaux, mais ça va dailler.» Parce que je savais que si on faisait un mauvais album, les gens ne viendraient plus aux concerts. Ça, j'en étais

persuadé. On allait se griller partout. On a été quand même très exigeants. Comme d'habitude, mais encore plus.

C'est formidable, parce que ça rebondit sur la prochaine question (rires).

Niko : Je te promets, on n'a pas lu les question avant !

J'ai lu le bouquin récemment... j'imagine que c'est encore un peu «frais» pour avoir des retours, mais moi qui ne connaissais pas très bien l'histoire des Sheriff, et notamment les personnalités, je ne pensais pas que tu étais assez intransigeant sur la qualité des concerts... Est-ce que tu pense que le regard des gens vis-à-vis de ça, peut changer. Je veux dire, moi, je vous regarde un petit peu différemment en connaissant l'histoire avec le livre...

Olivier : On n'a pas encore de retour, c'est un peu trop frais,

Bon, bah je te reposerai la question un petit peu plus tard (rires)

Niko (s'adressant à moi) : Mais c'est à toi qu'il faut poser la question !

Olivier : On passe pour des joyeux bordéliques, alors qu'en fait, on est vachement carrés !

Pas forcément, mais je ne te voyais pas, par exemple, en sortie de scène, engueuler tout le monde, tout ça...

Olivier : Ouais, ça, c'est l'adrénaline de la scène. Mais ça, c'était avant ! Maintenant, je le fais moins.

Niko : Je voudrais quand même ajouter quelque chose. Tu sais, quand on regardait les concerts de Sheriff, moi, de mon point de vue en tant que jeune public, il faisait partie des groupes les plus carrés. Pour moi, je voyais justement ça comme des choses super carrés, super enchaînées. L'espèce de côté enchaînement à la Ramones, ça repart direct sur un autre titre et tout, il n'y avait que vous à faire ça. Moi, vu du public, je trouvais que c'était le groupe le plus carré, quand même.

Ce que je voulais dire, c'est que j'ai une vision différente, mais plus tendre du groupe, parce qu'on voit un petit peu les personnalités qu'on ne connaissait pas forcément...

Olivier (s'adressant à moi) : Mais je comprends ce que tu veux dire.

Vous pouvez nous dire un petit mot sur les groupes qui partagent la tournée avec vous ?

Niko : Que ce soit en tout cas Not Scientists ou Dirty Fonzy, ce sont des groupes avec qui on partage la scène depuis des années et des années. Pour les Dirty Fonzy, j'ai même enregistré un de leurs albums et c'est vrai que ce sont des groupes qui ont écumé les salles de France, et même d'Europe pour Not Scientists, ça fait vraiment plaisir de les avoir avec nous. Justement, on parlait tout à l'heure des groupes qui chantent en français, parce que nous, on chante en français et eux ne chantent pas en français, et en fait, c'est une vraie barrière, malheureusement, pour le succès en France auprès du public. Tu peux évidemment fonctionner en chantant en anglais : regarde aujourd'hui, on va dire que le plus grand groupe de rock français, un peu dur, c'est Shaka Ponk qui ne chante pas en français, mais c'est relativement rare quand même. Et eux, je trouve qu'ils font une musique incroyable. Finalement, ils jouent mieux que nous, largement même (rires) mais ils n'ont pas cette chance d'avoir trouvé leur public. Il y a plein de groupes en France comme ça qui, je trouve, méritent vraiment d'être découverts et promus beaucoup plus que ce qu'ils ne sont et ça fait vraiment plaisir de les avoir sur la tournée et que les gens puissent, pour une grande partie, les découvrir, même s'ils ont déjà beaucoup tourné.

Olivier : C'est souvent des super musiciens. Not Scientists, ils ont batteur, mon pauvre ! à chaque que je les regarde, je ne regarde que le batteur ! Il est monstrueux.

Tagada Jones a participé au premier tribute des Sheriff (paru avant la reformation) en reprenant «Jouer avec le feu» avec une version hyper explosive. J'imagine que les Sheriff ont été une inspiration pour vous. Qu'est-ce que ça représente aujourd'hui le fait de rejouer avec ce groupe qu'on pensait ne jamais revoir sur scène ?

Niko : Je le dis tout le temps, nous sommes issus des cendres du rock alternatif français et on ne s'en cache pas, loin de là. Et c'est vrai que c'est toujours un vrai plaisir de croi-



ser le fer avec des gens qui t'ont donné envie de faire de la musique. Je me rappelle de ce concert à Rennes à la Salle de la Cité avec la Big René Organisation qui était votre tourneur à l'époque. Et si tu veux, tous ces concerts-là, je regardais ça et ça m'a m'hérissait les poils... C'est ça, la genèse de Tagada Jones ! Ce sont ces moments-là où tu te dis : «mais moi aussi, je veux faire ça !» Forcément, après jouer ensemble avec les Sheriff...À part le tout dernier album peut-être, mais sinon je connais toutes les paroles du set des Sheriff par cœur, et je ne suis pas le seul, d'ailleurs ! On connaît tous les morceaux par cœur ! C'est génial ! Il faut aussi dire que c'est quand même un groupe qui est une boîte à tubes...

Je disais que, à l'heure votre actualité, c'est la sortie de ce best of réenregistré...

Niko : Ouais, réenregistré. L'idée, c'était vraiment de faire des versions différentes. Je reviens sur ce qu'on se disait tout à l'heure : faire un nouvel album c'est cool, mais finalement, ça ne marque pas assez, ça ne photographie

pas ce moment précis que sont les 30 ans du groupe. On a donc décidé de tout réenregistrer, mais tout a changé un minimum, en gardant la ligne directrice du morceau, mais il y en a sur lesquels on a rajouté des bidons, d'autres sur lesquels on a rajouté un quatuor de cordes, d'autres sur lesquels on change des choses... on a toujours changé quelques petites choses pour donner une version différente, parce qu'aujourd'hui faire un best of, qui est une playlist de titres, n'a plus aucun intérêt, alors que tout le monde peut le faire sur Spotify ou sur Deezer ou sur ce que tu veux. On ne voulait pas de ça, on voulait vraiment donner quelque chose de neuf.

Olivier : Et quand tu les joues sur scène, tu peux les changer aussi, car souvent, quand tu fais les albums, tu ne les as jamais joués sur scène et après, tu les fais évoluer. On en a changé pas mal, des morceaux !

Niko : On trouvait ça super sympa de les enregistrer comme on les joue maintenant. Et puis, il y en a certains qu'on a repioché dans notre discographique. Depuis le début de

la tournée, tous les jours, on change la set list et tous les jours, on joue deux ou trois vieux titres différents, et ça, c'est vachement sympa. C'est quelque chose qu'on ne faisait jamais avant ! Auparavant, on avait une set list dans laquelle on pouvait bouger un ou deux morceaux de temps en temps mais elle restait relativement fixe. Là, tous les soirs, tu as deux ou trois morceaux différents, ce qui fait que là, au lieu de jouer 18 titres, on a déjà quasiment joué, sur les huit dates, 40 titres !

Niko, je vais t'embaucher à plein-temps parce que tu réponds aux questions avant que je ne termine de la poser (rires). C'est nickel !

Olivier, vous concluez le livre en disant, comme je le rappelais tout à l'heure, que vous viviez votre meilleure vie à jouer aujourd'hui dans des très bonnes conditions, alors qu'à la fin des années 90, dans les salles, ce n'était pas forcément ça. Quel regard vous portez, justement, sur l'évolution des salles et du rock en France en 2024 ?

Olivier : Le rock en France ? Je ne sais pas trop

car je ne le vis pas tellement de l'intérieur, mais à part quand il s'agit des grosses locomotives comme Tagada Jones, Mass Hysteria, tous ces gros trucs pour qui les conditions sont aujourd'hui meilleures, je pense que tous les petits groupes galèrent plus qu'à notre époque...

Niko : Je pense qu'aujourd'hui, c'est plus facile de sortir de la musique de part ce fameux Internet, parce que tu peux avoir des homes studio, tu peux enregistrer facilement, alors qu'à nos débuts, c'était quand même plus compliqué que ça. Avant, il fallait dépenser un peu d'argent pour aller en studio, alors qu'aujourd'hui, tu enregistres plus facilement. Tu peux mettre ta musique à disposition gratuitement sur Internet. Par contre, te faire connaître, c'est bien plus compliqué. C'est plus facile de produire de la musique et de la diffuser en ligne. Par contre, faire des concerts aujourd'hui... il y a plus les réseaux de squatts par exemple. Nous, on a quand même fait des tournées européennes uniquement avec des réseaux de squatts, on t'envoyait dans l'un



puis on t'envoyait dans l'autre, tu avais assez de cachet pour remettre de l'essence pour aller jusqu'à la prochaine date, et c'est tout ce qui comptait ! Ça, ça n'existe plus. Et après, il y a eu les cafés-concerts. C'est pareil, entre les lois sur le bruit et tout ce que tu veux, il n'y a quasiment plus de cafés-concerts. Ces réseaux-là n'existent plus. Et puis, on a recréé une chape de plomb avec chaque SMAC qui aide et subventionne des groupes locaux sauf que là, on arrive au bout de l'histoire parce que les groupes locaux, ils ont joué quinze fois dans la SMAC en ouverture de quinze groupes différents, mais ils n'ont jamais été joués dans le département d'à côté. Tu vois, c'est dur pour les groupes de sortir. Et tu rajoutes à ça le fait que le rock n'est pas revenu au sommet de la vague des choses «hype» du moment, parce que le rock n'est pas encore revenu à la mode. Il n'y a pas tant de jeunes groupes non plus qui qui font du rock. Je pense que tout cela, c'est cyclique. À un moment, il y a plein de groupes qui arriveront, que le rock reviendra à la mode, et puis ça changera sûrement les choses, mais là, on n'est pas dans les meilleures périodes pour le rock. J'ajoute quand même, parce qu'on parle de réseaux de squatts, que les Sheriff ont quasi splitté en Italie, dans une salle où nous, on a joué quelques mois après. Eux avaient joué devant six personnes ou je ne sais pas combien, dans une salle de mille cinq cents personnes à Florence je crois. Et bien nous, on a joué dans la même salle, on a joué devant une personne (rires). Et l'organisateur nous avait dit : «rassurez-vous, les Sheriff ont joué là, il n'y avait que six personnes !» (rires).

Une bien belle histoire ! (rires) Les Sheriff, vous avez été influencés par OTH et les Ramones, et les Tagada, comme tu le disais Niko, par la scène alternative française. Quels sont les groupes aujourd'hui qui vous bottent ? Deux noms, par exemple ? (silence) Ah, Niko, tu ne t'y attendait pas, à celle-là ! (rires)

Niko : Je peux dire des noms, mais c'est facile, parce que nous, avec Rage Tour, on développe des groupes. Je peux t'en donner trois. Je pourrais te donner Cachemire qui est un groupe plus rock français et qui a un gros potentiel. Dans notre lignée à nous, Darcy, qui a

fait quelques dates avec la Tournée du Siècle. Et puis un nouveau groupe qu'on va prendre en première partie de l'Olympia et de la prochaine tournée qu'on fait et qui s'appelle Tournée du Cœur. J'en profite pour faire un peu de promo, parce que c'est quand même important, parce qu'on redonne la moitié de notre cachet aux Resto du Cœur. Et le but du jeu, c'est de faire cent mille repas sur les trois semaines de tournée. Il y aura Darcy avec nous, et donc Ravage Club, qui est un nouveau groupe. À la base, c'est un gars et une fille, qui sont non pas en couple mais en coloc' et qui se sont mis à faire de la musique. Et maintenant, tu as un batteur et un bassiste en plus. Et c'est vraiment l'essence même du rock, mais c'est nouveau ; c'est assez frais, parce que ça n'existe pas en France. C'est un petit peu comme si on prenait du rock anglais chanté en français, avec des mélodies presque pop des années 70 de la chanson française, avec une énergie super punk. Ah, je les ai bien vendus là ! (rires)

Olivier : Moi, je ne sais absolument pas. Je suis dans la campagne, je n'écoute rien du tout et le seul truc que j'ai vu en concert dans les jeunes groupes et qui m'a frappé, c'est Lysistrata. J'ai trouvé ça absolument monstrueux. Vraiment, j'ai été emballé. Sinon, je ne sais pas... sinon rien !

Niko : C'est une réponse qui compte double (rires)

On a terminé. Je voulais juste vous dire que j'étais supporter du Racing Club de Lens et que c'est mieux que Rennes et mieux que Montpellier en ce moment (rires)

Olivier : En ce moment, en ce moment ! T'as de la chance !

Niko : Bon, on termine l'interview là ! (rires)

Merci à Niko et Olivier pour leur disponibilité et leur gentillesse, à Mr Cu! pour avoir permis cette rencontre, à Antho pour la mise en place des conditions du direct et à Marie D'Emm pour le soutien (et les photos !)

■ Gui de Champi
Photos : Marie d'Emm



LES SHERIFF

LA SAGA DES SHERIFF

PAR LES SHERIFF

[Kicking Music]

Qui connaît la véritable histoire des Sheriff à part ses propres membres ? En voilà une bonne question. Et alors que la formation fête ses quarante ans (avec une méga pause de treize ans tout de même), il était peut-être temps de donner la parole aux concernés. Sous la forme d'entretiens menés par le journaliste Jean-Noël Levavasseur et Mr Cu! (le patron des écuries Kicking mais aussi tourneur et manager du quatuor puis quintet Montpelliérain, mais avant tout fan du groupe) depuis le Covid jusqu'au récent concert parisien du Bataclan pour fêter les quatre décennies du groupe, les membres de la formation (anciens et actuels, à l'exception de Fre parti trop tôt) se sont penchés sur ce sacré dossier.

Il faut dire que l'ouvrage porte bien son nom. Car les Sheriff, c'est une vraie saga. Plus qu'une succession de feuilletons soporifiques et mal castés, l'histoire des Sheriff a été vécue comme leur musique : à cent à l'heure. De l'enfance des

membres qui se sont succédés au fil de temps aux prémices de la formation Vonn (en quelque sorte le squelette des Sheriff), de l'amour sans modération des Ramones (et d'AC/DC aussi) à l'envie de suivre le modèle (et d'emboîter le pas) des grands frères OTH, les musiciens se rappellent (avec plus ou moins de précision dans les souvenirs embrouillés par les excès en tout genre) comment quatre gamins de Montpellier ont conquis la France à grands coups de tournées marathon et de disques sans concession. Tout n'a pas été rose (maison de disque pas très claire avec les chiffres, changement de personnel, drogues dures) mais rien n'est occulté pour comprendre pourquoi et surtout comment les Sheriff sont devenus, n'ayons pas peur des mots, une fierté nationale.

Toutes les époques du groupe sont évoquées tout au long des 322 pages, avec un focus non négligeable (un quart de l'ouvrage) sur le fameux concert de Grammont de 2012, les deux passages au Hellfest (2018 en milieu d'après-midi, et 2023 en soirée) et l'enregistrement de Grand bombardement tardif. Les musiciens se livrent sans retenue en répondant aux questions qui n'apparaissent pas dans le livre, sur le même modèle que Hey you! une histoire orale des Burning Heads. Et même si la démarche de raconter l'histoire des Sheriff a pu au départ laisser septique le chanteur Olivier (comme il le reconnaîtra dans l'interview figurant dans ces pages), ce dernier s'avère être très satisfait du rendu. Et il y a de quoi ! Il faut naturellement saluer la pugnacité des auteurs qui ont multiplié les rencontres et entrevues avec les musiciens pour compiler chronologiquement et de façon assez précise l'histoire des Sheriff. Mais il faut également reconnaître que Manu, Olivier, Michel et les autres n'édulcorent pas les versions des faits (comme par exemple le limogeage de Fab), ce qui rend l'ouvrage d'autant plus intéressant.

Ecouter les Sheriff est déjà une belle expérience. Les lire ne fait que renforcer leur capital sympathie. Car ce groupe n'est pas qu'une machine à tubes. C'est aussi une bande de copains qui montent encore et toujours dans un camion pour s'amuser et délivrer la bonne parole : celle du rock 'n' roll.

■ Gui de Champi



TAGADA JONES

TRNT

[At(h)ome]

Si, pour le franchissement de ses deux premières décennies d'existence, le gang breton avait marqué chacun de ses jubilés par un combo CD+DVD live (L'envers du tour en 2005 puis 20 ans d'ombre & de lumière en 2013), Tagada Jones célèbre le troisième de bien belles manières, à la fois sur scène et chez ton disquaire.

À l'heure où sont écrites ces lignes, l'actualité du quatuor est foisonnante, entre participation à la Tournée du siècle avec Les \$heriff, Dirty Fonzy et, selon les dates, Not Scientists ou Darcy (dont l'ultime épisode Strasbourgeois vous sera narré par votre Gui de Champi préféré) et, lui emboîtant le pas, la nouvelle édition du festival Fontenaisien On n'a plus 20 ans où la tête d'affiche jouera chaque soir dans une configuration différente («Circus», avec les Bidons de l'An Fer et «Orchestra»), non sans avoir offert à plusieurs autres groupes la possibilité d'ouvrir les hostilités... Moments que l'on rêverait de voir immortalisés en vidéos pour qui ne pourra se rendre à l'une ou l'autre de ces soirées.

Ça, c'est coté scène. Coté studio, les Tagada Jones n'ont pas non plus chômé. Puisque après avoir délivré le clip d'un titre inédit il y a plusieurs semaines («Le poignard»), ils refont parlé d'eux depuis ce 1er mars avec les sorties concomitantes d'une autre vidéo et d'un nouveau disque, dénommé Trnt, comme «Trente» (succombant à la mode des voyelles en moins), sujet de la présente bafouille.

Si la mention «Best-of» figure bel et bien sur le digipak, le groupe, à la fois artisan d'un écosystème depuis des décennies, le cœur sur la main et sachant se remettre en cause, ne s'est pas contenté de regrouper des morceaux extraits de sa discographie haute, sans compter EP's et lives, d'une dizaine d'albums studio. Niko, Stef, Job et Waner, formant les Tagada depuis environ 10 ans (un anniversaire dans l'anniversaire ?), ont fait bien mieux que cela : ce sont tout bonnement 15 titres du corpus Tagadien, ajoutés au «Poignard», qui ont été ré-enregistrés pour l'occasion ! Autant à 4 («Zéro de conduite», «Je suis démocratie», «Cargo», «Le feu aux poudres», le sauvetage de «Elle ne voulait pas»...), qu'à bien plus nombreux car c'est accompagnés d'un quatuor à cordes que l'on redécouvre, pour le plus bel effet, «Combien de temps encore ?» (objet du nouveau clip), «Thérapie», «Tout va bien» et «SOS dub», en compagnie des Bidons de l'An Fer que sont revisités tambours-battants «Le dernier baril» et «Nation to nation», et aussi -ce qui a dû donner quelques sueurs froides lors du mixage-, que tout le monde (éloge de la force du collectif, si chère au groupe) est invité à jouer sa partie afin de ré-explore «ensemble» le terrible «Vendredi 13» et l'excellent «Mort aux cons».

Seul bémol : la tracklist de Trnt, 16 pistes en plus de 50 minutes, expose que Le feu aux poudres (2006), La peste et le choléra (2017) et le petit dernier À feu et à sang (2020) en constituent plus de sa moitié. Ainsi, les aficionados de la première (et de la deuxième) heure en resteront sans doute sur leur faim de n'avoir qu'un nouveau «Hold-up» à se mettre dans les esgourdes (seul titre à rappeler les diverses productions d'avant l'an 2000) tandis que les remises au goût du jour -aussi réussies soient-elles- de «Manipulé» et «SOS dub» peuvent faire regretter de ne pas avoir davantage de matériau en provenance de la séquence composée par les aussi géniaux qu'incontournables Manipulé (2001) et L'envers du décor (2003).

On connaissait le groupe pour sa vindicte acérée, ses engagements, sa générosité et son ouverture à «d'autres sonorités». Avec Trnt, preuve est faite que le quatuor sait se réinventer et s'installer dans la durée. Jusqu'à imaginer Tagada Jones en haut de l'affiche lors d'une future Tournée du siècle dans 10 ans ? Sans conteste, ce serait mérité.

■ Réiiii



LA TOURNÉE DU SIÈCLE

LA LAITERIE, STRASBOURG

ALORS QUE LES DERNIERS ACCORDS DE «CAYENNE» VERSION TAGADA JONES VIENNENT DE RÉSONNER DANS CETTE TRÈS BELLE SALLE QU'EST LA LAITERIE, LES MEMBRES DU PUBLIC QUI SE RETROUVENT AU BAR ET AUX STANDS DE MERCH ONT LE SOURIRE. COMMENT POURRAIT-IL EN ÊTRE AUTREMENT APRÈS LA BELLE SOIRÉE ROCK (DÉBUTÉE EN RÉALITÉ EN MILIEU D'APRÈS-MIDI) QU'ILS VIENNENT DE VIVRE DANS LA CÉLÈBRE ENCEINTE STRASBOURGEOISE ? AYANT EU LA CHANCE DE PARTICIPER À LA FÊTE, VOICI MON RESSSENTI (ULTRA POSITIF) DE LA DERNIÈRE ÉTAPE DE LA TOURNÉE DU SIÈCLE.



Il est un peu avant 15 heures quand nous débarquons, après une route ponctuée d'averses et autres réjouissance météorologiques, dans la préfecture du Bas Rhin. Nous, c'est en fait moi (jusque-là, tu l'auras compris) et Marie d'Emm, photographe œuvrant pour WARM TV et ayant déjà mis à disposition des (très jolis) clichés pour ton mag en ligne préféré. Nous avons rendez-vous avec Antho (Guerilla Poubelle, Mauvaise Pioche et aujourd'hui tour manager des Sheriff) qui nous a trouvé un bon créneau pour une interview croisée entre Niko Tagada Jones et Olivier Sheriff. En attendant, on constate que les Not Scientists sont déjà arrivés, et nous prenons des nouvelles des troupes. A l'heure prévue (ou presque), l'inter-

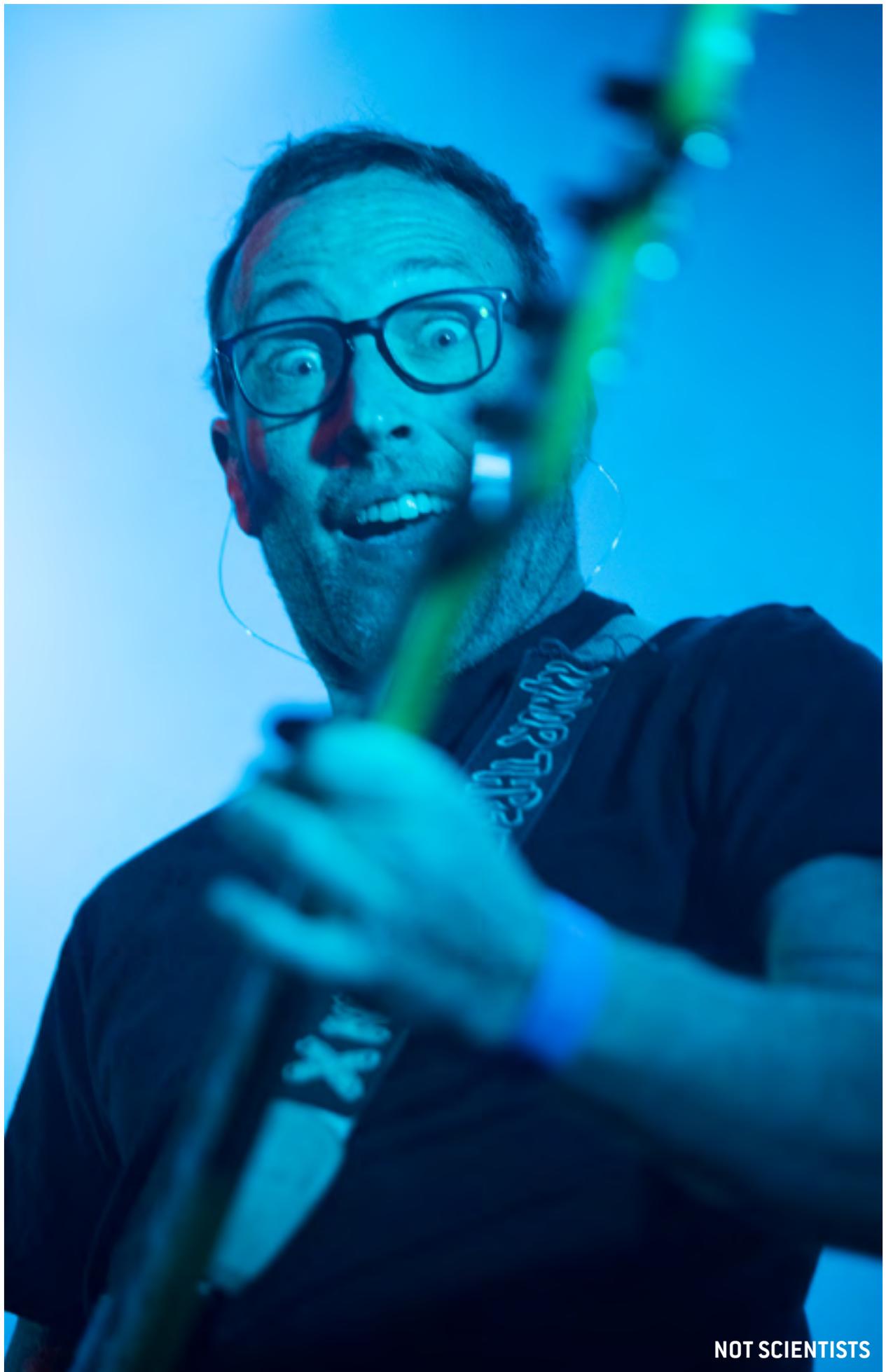
view peut commencer dans les loges des Sheriff et je passe un très bon moment à échanger avec les deux chanteurs. S'en suivra une séance photos quelque peu improvisée puis nous regagnons le hall de la Laiterie où j'enchaîne avec une interview Dans l'Ombre avec le généreux David de Dirty Fonzy et une Intervi ou rapide et efficace de Fred Not Scientists. Si bien qu'à 16h45, je peux ranger mon dictaphone, le boulot est fait ! Il ne me reste plus qu'à investir la grande salle, tandis que Marie prend place dans le pit photo (composé ce jour de deux photographes !) et de me positionner pour le concert tant attendu de Not Scientists, histoire de bien commencer la journée (ou plutôt de parfaitement terminer l'après-midi).



Not Scientists, ou comment caresser le sublime.

À la louche, je dirais que la Laiterie a dû friser le sold out, mais à l'heure où le gang des Lyonnais monte sur scène, l'assistance est encore un peu clairsemée, le public grossissant au fur et à mesure du show. La dernière fois que j'ai vu le groupe sur scène, c'était le 9 février dernier à Vitry-le-François. C'était il y a à peine un mois et demi. N'empêche que ça paraît une éternité. Oui, le groupe m'a manqué et il est hors de question que je perde une miette de ce concert. Alors que résonne le sample d'intro de «Push» (ouvrant le dernier album en date, l'indispensable *Staring at the sun*), les musiciens arrivent sur scène sous fond de lumière tamisée violette. Puis c'est le début du concert presque parfait. Presque car naturellement trop court, comme toujours pour les groupes de début de plateau. Enfin, parfois, c'est largement suffisant mais là, non. Non. NON. NOOOOOOOOOON ! Le public dans le pit écoute religieusement le début du show, même s'il se dandine sur le remuant «Perfect world» et le feutré «Like god we feast». Et quand Ed inter-

roge le public pour savoir qui voit le groupe pour la première fois, pas mal de bras se lèvent. «On va vous faire un nouveau morceau, comme ça, vous ne verrez pas la différence». Et d'enchaîner alors avec «Fasten your seatbelts», remuante plage numéro 2 du EP tout frais *Staring at the moon* (composé de quatre inédits enregistrés pendant les sessions de *Staring at the sun* et de quatre titres enregistrés live). Ça commence à chauffer dans l'assistance, et le groupe ne lâche pas la pression en envoyant un «Paper crown» de toute beauté. De toute beauté, comme le groupe ! Comme à son habitude, le Bazile se révèle être un métronome ultra précis et non moins puissant, en parfaite symbiose avec le jeu de basse impeccable de Julien. Et les guitares dans tout ça ? Fred et Ed se révèlent être parfaitement complémentaires. Quant aux voix, c'est du grand art. «Rattlesnake» et «%8X5» enfoncent le clou et il est 17h42 quand le premier pogo se forme sous le son de l'excellent «Spit it out». Ce morceau, premier single de *Staring at the moon*, figure dans mon top 3 des morceaux du groupe. Rien que ça ! Et je ne suis désormais plus le seul à Strasbourg à être conquis par ce



NOT SCIENTISTS



titre aussi mélodique qu'explosif. Et bien que la fin des réjouissances approche, le groupe enchaîne avec le tendu «Downfall» puis avec l'enchaînement parfait «Shoplifter» (ohhhh ohhhhh !!!) / «Leave stickers on our graves» des premiers maxi du groupe. Le son est bon et les lumières sont très bien adaptées au set. Seul petit regret : Destroy to rebuild ne sera pas représenté dans la (trop) courte set list mais que veux-tu, les fans sont toujours exigeants ! Un chouette concert (encore un !) de Not Scientists qu'on risque de retrouver assez rapidement en studio. Ouais. OUAIIIIIIIS !!! A très vite les gars.

Dirty Fonzy, ou l'art de bien faire la fête un dimanche soir.

Le public ne s'y est pas trompé et le stand du groupe est pris d'assaut pour rapporter un souvenir textile ou sonore du concert. Pour ma part, et pour compléter ma collection, ça sera Staring at the moon en K7 et en vinyl, et Staring at the sun en K7. Pendant ce temps, ça s'active sur scène pour le changement de plateau et installer Dirty Fonzy. Pour être tout à fait franc, je n'attendais pas grand-chose du concert d'un groupe que j'avais vu à ses débuts avec la Ruda. Je décide de prendre de la hauteur et de m'installer en haut des gradins pour avoir une vue d'ensemble. Et j'ai passé ce qu'on appelle un «putain de bon moment». Sur fond d'un sample de musique de cirque agrémenté de lumières de toutes les couleurs, un manchot monte sur scène avec sa trompette fake et ambiance le public qui démarre au quart de tour. 1, 2, 3, 4, c'est parti pour la fête ! «Full speed ahead», issu de l'album du même nom, fait monter la pression à coups de guitares harmonisées et de refrains bétons. La machine à tubes est lancée à plein régime («Here we go again», «Radio n°1», vieilleries qui n'ont pas pris une ride), et le public se veut démonstratif. Dirty Fonzy l'a bien compris et lui propose, sur fond du punk hardcore Riot in the pit survitaminé, de réaliser un «chenille pit», exécuté dès la première demande. Comptant trois guitaristes dans ses rangs, le son est massif, d'autant que Julien n'y pas de main morte derrière son kit batterie et que la basse est bien présente dans le mix. Le manchot fait quelques apparitions remarquées sur scène

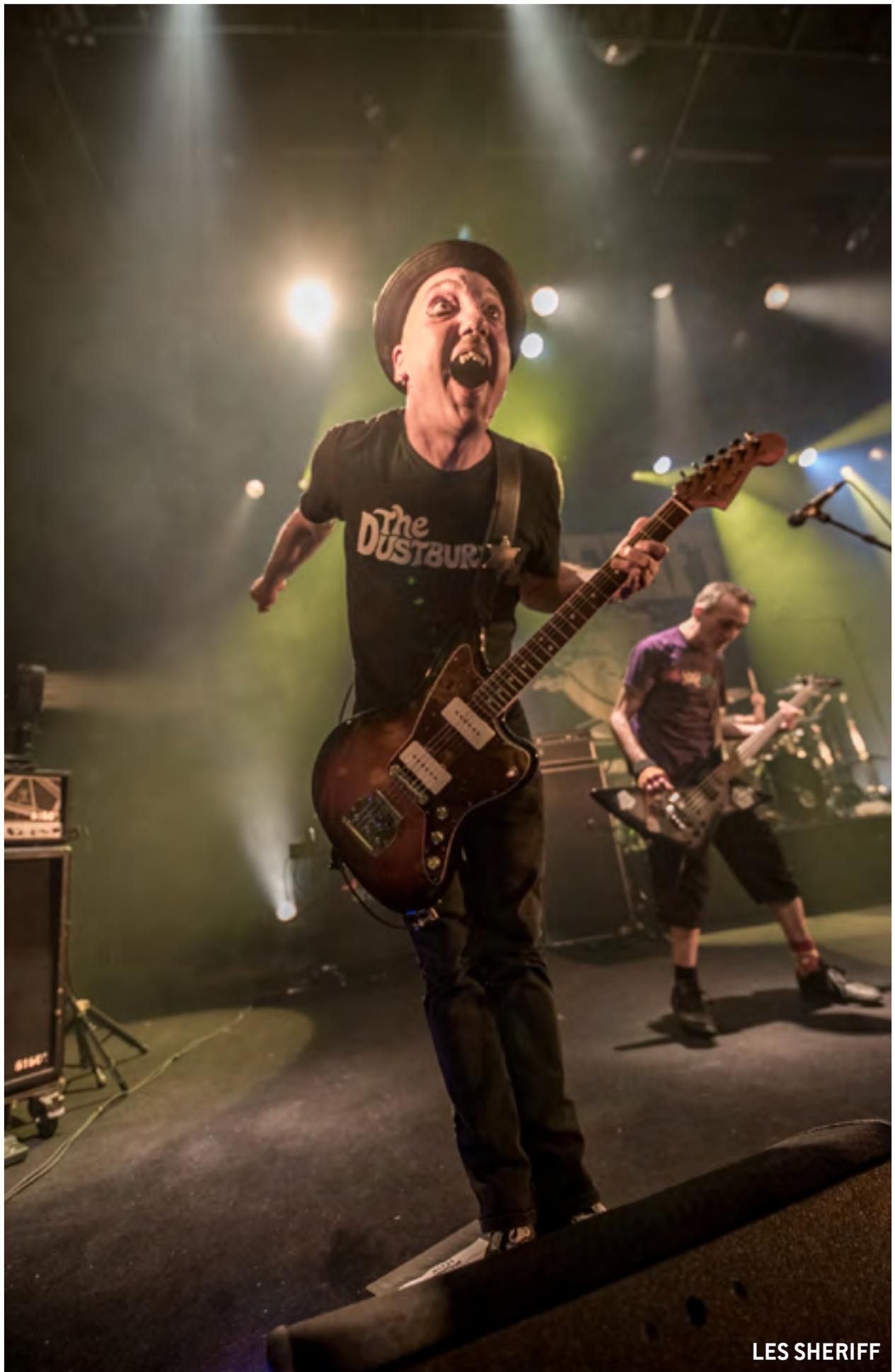
(«Beervengers») et le pit est incandescent tandis que le groupe exécute des morceaux punk rock aux gimmicks metôl («What the fuck, Drink 'em all»). David dédicace le nerveux «Too old for this shit» à toutes les générations présentes tant sur scène que dans le public, et «Casual day» à tous ceux qui ne veulent pas aller bosser lundi matin, rappelant que le concernant, il faudrait qu'il parte maintenant pour être à l'heure au boulot à 900 kilomètres d'ici et que clairement, il préfère rester faire la fête ici. Le groupe, qui fête ses 20 piges, ratisse large dans son abondante discographie et propose à un membre du public de monter sur scène pour tirer au sort, façon Mo-mo-motus, le prochain morceau issu de son premier album. Noémie, l'heureuse élue, aura la main heureuse avec «1977» que le groupe exécute avec entrain et de jolies polyphonies guitaristiques ! Le temps passe trop vite et c'est déjà l'heure de la fin avec le méga tube «Dirty Fonzy» que David jouera au milieu du public accompagné du manchot slamant et pogotant (à ses risques et périls) et de Waner et Job des Tagada Jones aux chœurs. Énorme prestation du quintet d'Albi qui a plié le game et qui m'a donné envie de ressortir mes vieilles galettes du groupe. Good job les gars !



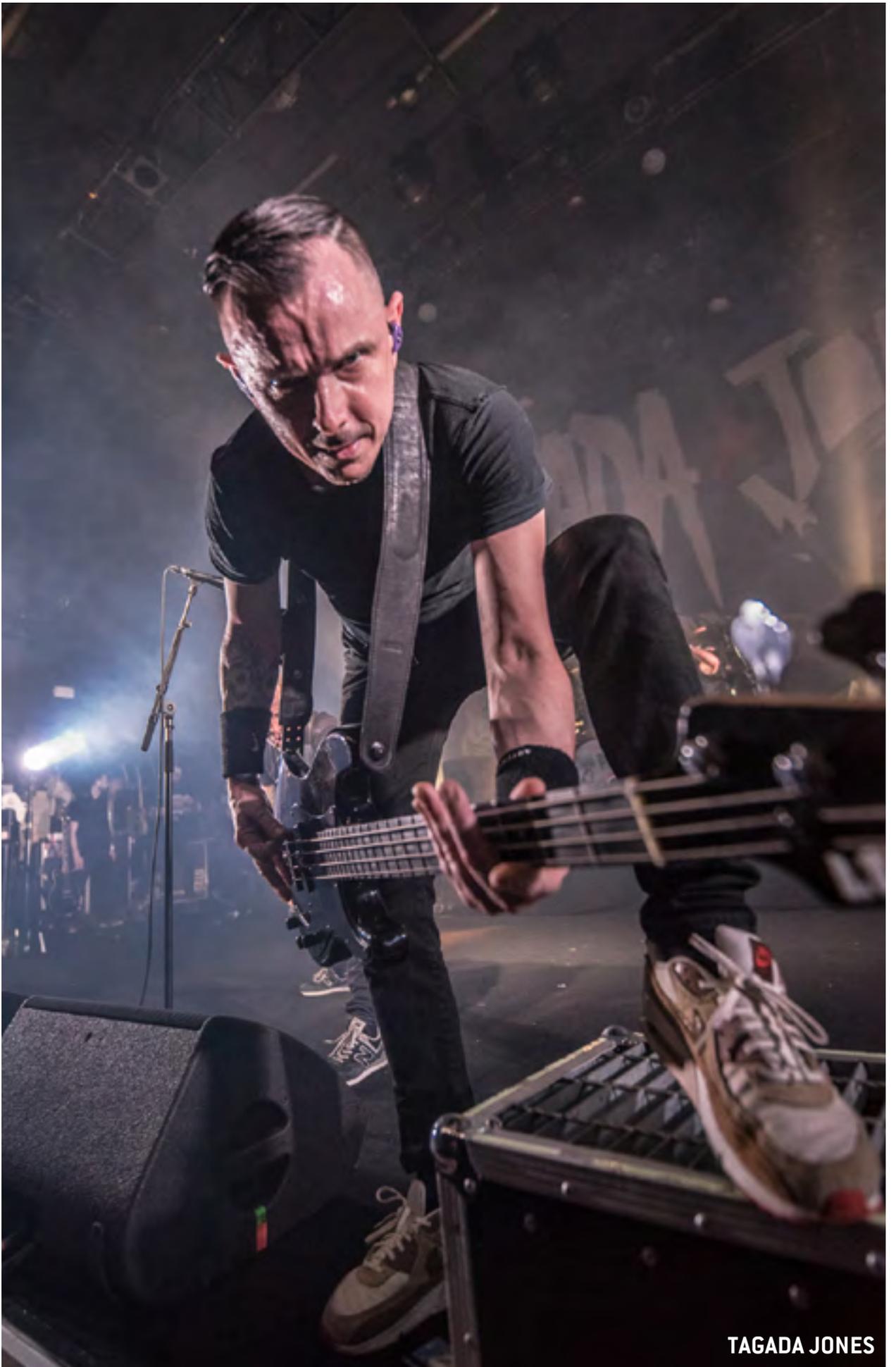
LES SHERIFF

Les Sheriff, une étoile qui a plus de six coups dans son holster.

Quarante ans qu'ça dure. Bon, ok, avec une pose d'un peu plus d'une décennie. Mais comme ce groupe est intemporel, on pourrait presque dire qu'on y a vu que du feu. Depuis la reformation de 2014 (le concert de Grammont en 2012 étant à l'époque un one-shot), j'ai vu le quintet au moins une bonne douzaine de fois (si ce n'est plus). Et c'est à chaque fois très bien. Très très bien même ! Quarante ans de tubes, quarante ans à chanter à tue-tête les refrains qui squattent le cerveau, et, tournée de quatre groupes oblige, 20 brûlots au compteur ce soir. Et pas des moindres. Des classiques («À coups de batte», «Fais pas cette tête-là», «Condamné à brûler», «Les 2 doigts dans la prise»...), des nouveautés du dernier album en date («Soleil de plomb», «À Montpellier»), et quelques titres ressortis dans la besace du groupe pour les concerts des 40 ans («Bulldozers», «Tant de temps» pas joué depuis 30 ans d'après Olivier, paroles



LES SHERIFF



TAGADA JONES

en main,...). J'ai décidé de changer d'angle et d'assister au concert côté Jardin, non loin du backliner du groupe Thibault. Cela me permet, en plus d'en prendre plein les oreilles, d'en prendre plein les yeux avec le jeu de guitare instructif de Ritchie Buzz et la basse revigorante et les chœurs de Manu. Ça battonne sur scène (toujours), ça chante dans le public (tout le temps) et l'assistance passe un assurément bon moment. La machine ne connaît aucune avarie, le son est puissant, les lights généreuses et le groupe en pleine forme. Que dire de plus ? le groupe est en tournée toute cette année pour célébrer son anniversaire, et il serait dommage de ne pas participer à la fête !

Tagada Jones, cocktail explosif ravageur et fédérateur.

Après la déferlante Sheriff, place au dernier morceau de choix de ce punk rock 'n roll circus. Trente ans au compteur, un best of amélioré car réenregistré pour l'occasion récemment sorti chez At(h)ome, et une habituelle tournée marathon pour que chacun en France puisse prendre sa rafale de décibels non loin de chez lui. Tagada Jones est increvable, inoxydable et surtout inarrêtable. Devant un public massif et acquis à sa cause, j'assiste une nouvelle fois en haut des gradins au début du show explosif (avec un peu de pyrotechnie s'il vous plaît) d'un groupe que je n'ai pas vu sur scène depuis un moment. Le show est bien huilé, rien n'est laissé au hasard (backdrop imposant, lights millimétrées, changement d'instruments rapides) et la set list fait part belle aux hits figurant sur son effort discographique. Le public mange dans la main de Niko qui, expérience oblige, est d'une aisance remarquable sur les planches. On peut ne pas être toujours d'accord avec le discours du groupe ou avoir quelques réticences sur le chant, mais il est bien difficile de ne pas reconnaître que ce groupe est un des meilleurs du circuit sur scène et que les morceaux tabassent. Les va-et-vient constants de Steph (guitare) et Waner (basse) sur scène, le jeu de batterie surpuissant de Job, les interventions coup de point de Niko (sans parler naturellement de la parfaite exécution des chansons) font passer un excellent moment au spectateurs (moi y

compris). Enchaînant les uppercuts («Le dernier baril», «Manipulé», le petit nouveau «Le poignard» dont tout le monde connaît déjà le refrain), Tagada Jones ne fait jamais retomber la pression. Mention spéciale à «Vendredi 13», très émouvant sur scène. Je retourne squatter le côté de scène alors que l'ensemble des acteurs de la soirée (musiciens, techniciens) est sur le qui-vive pour interpréter une superbe version du «Cayenne» de Parabellum. Et après la traditionnelle photo de groupe prise depuis le kit batterie, la fine équipe retrouve les backstages pendant que le public squatte, avec le sourire aux lèvres, le hall de la Laiterie, des souvenirs plein la tête et les oreilles saturées de décibels.

Des anniversaires pour des groupes jamais rassasiés.

$10+20+30+40=100$. Not Scientists + Dirty Fonzy + Les Sheriff + Tagada Jones = quatre groupes ayant traversé contre vents et marées des décennies d'albums et de tournées sans fauter. Ou presque (car ne pas avoir joué de morceaux de Destroy to rebuild, ça pourrait être considéré comme une faute, hein les Not Scientists !). En tout cas, bravo pour vos longévités respectives et encore bon anniversaire !

Merci et bonjour/bonsoir : Mr Cu!, Antho pour le business sur place et le mega respect des horaires (et tout le reste), Ed/Le Bazile/Fred/Julien Not Scientists (la collec' s'agrandit), David et Julien de Dirty Fonzy, Olivier et Ritchie des Sheriff, Niko Tagada Jones, le staff de la Laiterie, Yann Muscu, Jérôme et Gaëlle, et mega merci et bonjour/bonsoir à Marie d'Emm.

■ Gui de Champi
Photos : Marie d'Emm



NOT SCIENTISTS

STARING AT THE MOON

[KickingRecords/RookieRecords/KidnapMusic]

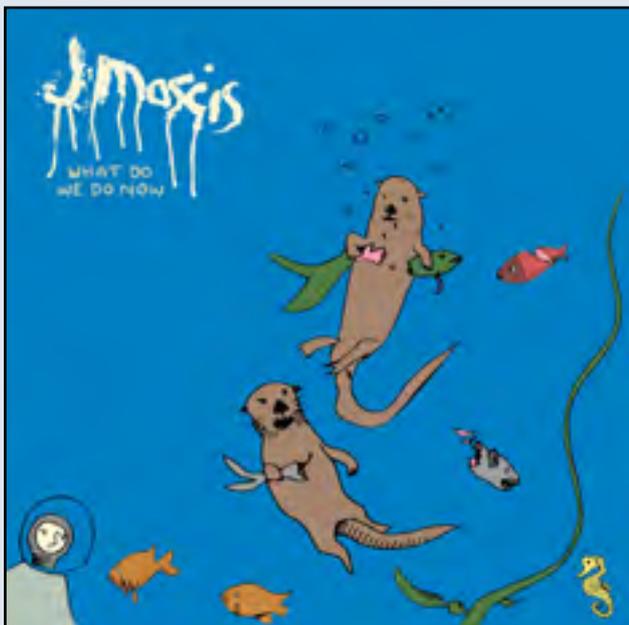
J'ai en quelque sorte une relation privilégiée avec Not Scientists. Il faut dire que je les aime bien ces quatre-là, autant musicalement qu'humainement. On ne va pas refaire l'histoire, tu la connais. Mais ils arrivent encore à me surprendre. Ils auraient quand même pu me mettre dans la confiance, moi, leur plus grand fan, que Kicking Records, Rookie Records et Kidnap Music allaient de nouveau unir leurs forces pour sortir *Staring at the moon*, un EP composé de quatre chansons live enregistrées en avril 2023 au Ninkasi à Lyon, ainsi que quatre titres enregistrés lors des sessions de *Staring at the sun*.

Les morceaux live, qui clôturent le disque, sont issus du précédent LP et s'avèrent être les premiers enregistrements avec Fred (The Pookies, Forest Pooky Quartet) ayant intégré la formation en remplacement de Jim avant la sortie de *Staring at the sun*. C'est aussi et surtout un bon moyen de constater que le groupe a habilement intégré ses samples sur scène et que la restitution des effets guitares est impeccable. Mais pour ma part, le principal intérêt de ce disque est de profiter de quatre nouvelles bombes inédites.

Ces titres n'ont pas trouvé place dans le tracklisting de l'impeccable *Staring at the sun*, ne correspondant pas, dicit le groupe, à l'ambiance du disque. Il est vrai que «Spit it out» (single impeccablement punk et imparablement mélodique), «Fasten your seatbelts» (aussi suffocant que

puissant) ou «Brace for impact» (rapide, explosif et aux chœurs agressifs et addictifs) auraient peut-être été difficiles à caser au milieu des morceaux plus atmosphériques de son aîné (ce qui n'est pas le cas pour «Unverified»). Ce qui n'empêche qu'on tient quand même là le quarté dans l'ordre ! Car ces morceaux transpirent comme ses prédécesseurs la classe. Ça rock à tout va et ça roule pas dans la farine l'auditeur qui aura inévitablement le smile à la fin de l'écoute. L'esthétisme sonore complète formidablement l'artwork aux couleurs revisitées, et il aurait été fondamentalement dommageable de passer sous silence discographique ces quatre pépites. S'il vous en reste sous le coude, faites-moi signe les gars, ok ?

■ Gui de Champi



J MASCIS

WHAT DO WE DO NOW

[Sub Pop / Modulator]

Figure incontournable du rock alternatif, J Mascis est connu pour être le leader de Dinosaur Jr. Il signe avec cette formation une dizaine d'albums. Artiste prolifique, il en sort une bonne vingtaine par l'intermédiaire d'autres projets comme Witch, The Fog, Heavy Blanket, Sweet Apple ou encore Deep Wound. Bien entendu, les collaborations ne manquent pas. Cette année, il enrichit encore sa discographie par un cinquième album solo : What do we do now. L'écriture s'est réalisée dans les derniers jours de la pandémie. Dans un premier temps, les morceaux ont été travaillés sous une forme acoustique. Cela a conditionné l'envie de partir en solo sur ce projet. À l'arrivée, il présente un travail similaire à celui d'un groupe. Finalement, il a ajouté des lignes de guitares électriques et de batterie.

En vérité, on entend assez rapidement les ingrédients essentiels à la préparation d'un album de Dinosaur Jr. Le chanteur aux cheveux d'argent interprète toujours ses morceaux avec une voix traînante. Dans cet album, il se dégage une énergie unique entre tranquillité et nostalgie. Le grain noise de la guitare électrique de J Mascis est une autre caractéristique de sa musique. D'ailleurs, il prend plaisir à des sorties solo aussi techniques que mélodiques («Old friend», «It's true»). Le corps de l'album a tout de même une dominante acoustique. Cela permet d'apprécier le timbre de la voix de J Mascis. L'artiste n'hésite pas à s'aventurer en terrain folk («Right behind

you», «You don't understand me»). L'approche est si sincère qu'on se laisse porter par le mouvement. Pour agrémenter tout cela, J Mascis propose deux invitations : Ken Maiuri (The B-52s) et Mathew «Doc» Dunn qui apportent respectivement leurs parties de piano et de steel guitare.

J Mascis fait partie des survivants du grunge. Trente-neuf ans après le premier album de Dinosaur Jr, il continue son travail avec une réelle intensité. What do we do now est encore la preuve d'un savoir-faire remarquable.

■ Julien

MAKE
BETIZFEST
NOT WAR



CAMBRAI, 7 & 8 JUIN 2024

HATEBREED • BRUTUS
STONED JESUS • COUNTERPARTS
BIRDS IN ROW • INGESTED • MARS RED SKY
DOWNSET • KARRAS • THE LUMBERJACK FEEDBACK
NATURE MORTE • VERBAL RAZORS
NOVEMBER • QUEEN(ARES)

BISES
AUX
FILLES

BY
AND
FOR
FAB

WWW.BETIZFEST.INFO - VEND. 33 € - SAM. 30 € - PASS 2 J. 52 €



PHOTOGRAPHY: ALEXIS - DESIGN: FLO BRACKER (BY FAB)



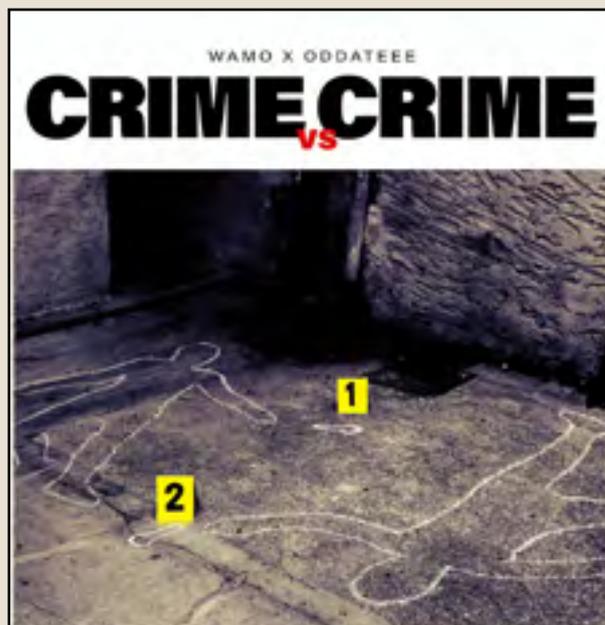
SOMETHING ANIMAL

BESTIAL CURSE PART 1

[NORAD]

Sortir son premier EP deux mois avant le COVID, c'est pas le meilleur timing, Something Animal peut en témoigner car leur Urban zoology est complètement passé sous les radars. Pourtant les qualités du combo étaient déjà bien présentes : groove, énergie et destruction tous azimuts. Le combo se rattrape avec 5 nouveaux titres regroupés sous le nom de Bestial curse part 1 et tu ne devrais pas les rater (en tout cas, eux ne te rateront pas). Sonorités métalliques, ambiance furieusement rock'n'roll, patterns hardcore, les cinq Parisiens mélangent un peu tout avec pour seul objectif la désarticulation de leurs auditeurs. Que tu t'agites tout seul (un peu comme un con, je l'avoue) en écoutant la plaque ou que tu croises de très près d'autres spectateurs du concert, tu risques donc de te faire désarticuler. Ça part un peu dans tous les sens, mais c'est fait avec réflexion. Les breaks, les variations et les enchaînements sonnent assez naturels, alors qu'on se retrouve complètement explosé. Le résultat impressionne d'efficacité car dans le détail, rien n'est simple ou gratuit. Et bravo, car le nom du groupe comme celui de l'EP conviennent parfaitement.

■ Oli



WAMO X ODDATEEE

CRIME VS CRIME

[Série Noire]

Ce n'est pas dans nos habitudes de parler de rap ici, mais quand un projet nous charme, on fonce. Et cette fois, il y a un atout de taille : un artiste que l'on connaît bien puisqu'il s'agit du succulent flow d'Odddatee, qui est venu se frotter au duo marseillais WaMo. Le fruit de cette collaboration americano-française se nomme Crime vs crime, cinq titres finement ciselés par Remo (le beatmaker de WaMo) et dotés d'une production en béton armé au style old school assumé mais qui fait mouche. «Horizon» rappelle l'ambiance de l'Opéra Puccino d'Oxmo Puccino, quand «5 a.m.» penche plutôt du côté de celle des premiers Nas, tandis que l'univers jazz-rock de «Crime against crime» est d'une réussite totale. Avec ces descriptions, vous aurez sûrement deviné que Remo aime particulièrement allier notes de piano et mélodies sur des rythmes variés. Côté chant, les deux MCs s'entendent comme larrons en foire et ne sont pas en reste : Wapi défouraille ses vers avec une force tranquille, tandis qu'Odddatee sait placer son phrasé, reconnaissable entre mille, et en totale adéquation avec le style à l'ancienne proposé par Remo. La magie opère tellement qu'on se croirait revenu presque trente ans en arrière, à l'époque de l'âge d'or du hip-hop français (et américain !). Putain, trente ans !

■ Ted



HIGH SCHOOL MOTHERFUCKER

TROUBLE IN PARADISE

[Shotgun Generation Records]

Celui qui se permettra de dire du mal de High School Motherfuckers aura affaire à moi. Je ne suis pas bagarreur pour un sou (ni pour deux) mais pour le coup, je ne prends pas vraiment de risque car je suis sûr qu'en tant qu'amateur de guitares saturées et de mélodies imparables, le glam/hard/punk/rock du groupe du quatuor parisien va forcément te plaire. Trouble in paradise, nouvelle production parue chez Shotgun Generation Records, propose quatre nouvelles compositions et trois reprises (et pas des moindres avec des covers de The Dogs d'Amour, Last Of The Teenage Idols et des Ramones). A défaut de révolutionner le style, High School Motherfuckers s'applique à coucher sur bande, avec soin et détermination, les codes d'un style qui demeure attractif et distrayant. Les chorus de guitare sont percutants, les nombreux riffs sont incisifs et les lignes vocales sont efficaces. On pense bien évidemment à Backyard Babies et consorts quand s'enchaînent les 27 minutes de Trouble in paradise, et on regrettera uniquement un son pas assez puissant à mon goût pour mettre en avant des compos solides et des interprétations sévèrement burnées. La suite, et viiiiiite !

■ Gui de Champi



SCUFFLES

CHROMÉ TOTAL

[Milky Mood]

Conseillé par un ami puis découvert en live à l'occasion de la dernière édition de La Ferme Électrique, voici que le heureux hasard me propose de chroniquer Chromé total, le dernier EP de 5 titres de Scuffles sorti en novembre dernier. Ce duo d'Angers ne passe pas inaperçu, à commencer par leurs vestes de survêtement Adidas personnalisées et identiques, tels des jumeaux maléfiques en train de faire des grimaces sur leur photo promo, à l'image de l'espièglerie dont fait preuve leur musique, de la synth-punk aux relents 80's et electro voire techno : une façon d'annoncer clairement la couleur vis-à-vis de ce qu'on va se prendre dans les oreilles. Chromé total, en référence aux bagnoles de sport, est une ode à la teuf. Leur titre éponyme, très réussi et entêtant, est la quintessence de ce qu'est capable de livrer le duo issu de la scène punk. Œuvre moderne puisant dans le passé (la coldwave eighties donc, mais aussi la techno hardcore frontale des 90's), leur son fait de synthés analogiques, de machines et de guitares est pénétrant et contagieux. Impossible de rester coi face à ses vagues percussives et froides rappelant autant Oi Boys, Infecticide, Violence Conjugale, et les vieux Indochine avec, par-dessus, les paroles en français qui sentent le vécu. Charmé total !

■ Ted



CNTS

THOUGHTS & PRAYERS

(Ipecac Recordings)

Son précédent album s'appelait Cunts mais le groupe a eu la bonne idée de se renommer CNTS. Je ne le connaissais ni d'Eve, ni de Satan, ni de je-ne-sais-qui avant et j'aurais très bien pu passer à côté de ce disque, tout comme vous d'ailleurs. Pas parce qu'on n'en aurait pas parlé sur le W-Fenec, non, parce que Thoughts & prayers n'a failli pas voir le jour. Matt Cronk le chanteur (aussi dans Qui) a eu les cordes vocales bousillées après un accident de voiture et les médecins n'étaient pas certains qu'il puisse reparler à nouveau. Et cela aurait été fort dommage. Je n'ai pas beaucoup de disques en provenance d'Ipecac Recordings, voire même pas du tout, car ce label fondé par Mike Patton (Faith No More, Mr. Bungle, Fantômas...) sort des trucs souvent bien barrés. Dans le mail promo il était question de «noisy punk» et de membres d'autres groupes de Los Angeles (Retox, Dead Cross), cela a attisé ma curiosité, j'ai lancé un lien streaming et goûtant fort à ce qui sortait de mes enceintes, j'ai répondu direct pour demander le CD, avant que l'un de mes camarades renardeaux le fasse. Et j'ai bien fait de les coiffer au poteau car depuis, il a à moult reprises squatté ma chaîne et mon autoradio.

38 minutes pour 10 mandales dans la tronche, et on en redemande en plus car CNTS arrive à varier les plaisirs, les tempos, les ambiances, même si c'est bel et bien le noisy-punk complètement malsain qui prédomine, à l'image de

l'artwork. Le gang californien débute les hostilités avec un «I won't work for you» très punk hxc, tout à fond, puis relâche un peu la pédale de l'accélérateur sur le titre éponyme «Thoughts & prayers», avec ses riffs bien gras terminant en larsens et si cela ralentit encore davantage sur l'excellent «Smart mouth», c'est en actionnant par surprise le frein à main, à deux doigts de nous envoyer dans le décor sur la fin. Et cela repart de plus belle avec «Dear sir», à la rythmique ultra prenante, vicieuse, morceau au cours duquel je n'oserais m'aventurer au milieu d'un quelconque mosh pit. Puis voilà que déboule «For a good time (don't call her)», chanson anti-amour, expérimentale avec quelques samples electro et «Alone» derrière, limite grind. On n'est pas chez Ipecac pour rien mais l'ensemble garde une certaine cohésion avec ce chant criard de Matt et les guitares monstrueusement malsaines, dissonantes et revigorantes de Michael Crain, également producteur du disque, qui a fait du bon boulot. On pense parfois aux premiers Refused pour ce qui est des riffs, de Snapcase aussi, par moments pour l'aspect envoûtant, prenant. La fin de Thoughts & prayers est peut-être légèrement moins intéressante mais jusqu'à «Eating you live», plage 7 et ma préférée, véritable quintessence de ce qui a été énoncé précédemment, CNTS défonce absolument tout sur son passage.

En journaliste consciencieux je suis allé écouter l'album précédent mais il n'est vraiment pas au niveau de celui-ci, que l'on parle du son ou de la qualité, l'efficacité des chansons, notamment d'un point de vue cathartique. Si tu as de la rage à exprimer, jette-toi sur ce disque.

■ Guillaume Circus



FILTER

LE MONDE DE LA MUSIQUE EST UN MONDE ASSEZ PETIT. NOUS AVIONS PRÉCÉDEMMENT INTERVIEWÉ ET PHOTOGRAPHIÉ DEAD SARA À L'OLYMPIA, ET IL S'AVÈRE QUE LE GROUPE PARTAGE LE MÊME TOUR MANAGER QUE FILTER. APRÈS UNE OCCASION RATÉE DUE À UNE CHEVILLE VRILLÉE À PETIT BAIN, UNE SECONDE CHANCE NOUS EST DONNÉE EN VISIO DE PASSER UNE PETITE DEMI-HEURE AVEC RICHARD PATRICK, FONDATEUR ET TÊTE PENSANTE DU GROUPE, ALORS EN «REPOS» À MUNICH. L'OCCASION POUR OLI ET MOI DE PERDRE 20 ANS ET D'INTERVIEWER LE LEADER D'UN DES GROUPES PHARE DE LA FIN DES 90'S, QUI APRÈS UNE DISCOGRAPHIE EN DENTS DE SCIE NOUS LIVRE UN TRÈS BON ALBUM AVEC THE ALGORITHM.

Alors, comment te sens-tu d'être de retour en France et de jouer sur un bateau ? L'endroit est bien trop petit pour un groupe comme Filter.

Merci pour cette interview. Il y a eu beaucoup de crowd surfing et de moshing, le public était vraiment au rendez-vous pour ce concert qui était complet. Et c'était vraiment fun. Nous avons passé un bon moment. J'ai vraiment hâte de revenir à Paris.

Tu as effectivement dit que la prochaine fois serait dans une salle plus grande car c'est un des premiers shows de cette tournée à avoir affiché complet.

Oui. Je veux revenir en France et en Europe et jouer dans de plus grandes salles et que plus de gens prennent du plaisir.

Parce que beaucoup de gens étaient un peu tristes de ne pas être sur ce bateau avec vous...

Oh, wow. Eh bien, c'est une raison de plus pour revenir. Bon sang, oui, nous reviendrons et tout le monde pourra nous voir !

À propos de cette tournée, comment avez-vous choisi Belmondo pour ouvrir vos concerts ?

Nous avons reçu un tas de liens envoyés par nos contacts en Europe, ils nous ont suggéré beaucoup de groupes mais Belmondo est ressorti comme étant le plus intéressant, et nous aimons bien ces gars-là.

C'était une bonne découverte pour nous et je pense qu'ils ont bien chauffé la scène et la salle pour vous. Donc oui, c'était un bon

moment.

Ils nous ont fait passer un bon moment. Et ils le font tous les soirs.

Parlons de The algorithm, il y a eu un hiatus de 7 ou 8 ans entre les deux derniers albums. La pandémie et le COVID ont occupé une bonne partie de ces 8 ans ?

Entre les deux, j'ai sorti deux singles. L'un était «Thoughts and prayers», l'autre s'appelait «America», et puis il y a eu l'album The algorithm. Mais oui, il y a eu la pandémie et la présidence de Trump, qui craint. Nous avons travaillé sur l'album pendant sept ans, c'est vrai, mais j'en suis fier. Je pense que le disque se démarque au moins des cinq derniers comme étant le meilleur et pour moi, c'est même le meilleur album de Filter depuis The amalgamut.

As-tu accepté le fait que le groupe était à son apogée dans les années 90's ou sens-tu que tu peux surpasser les deux premiers albums du groupe ?

Je pense que nous sommes toujours en train de grandir, et nous avons déjà plus de titres composés. Je veux sortir un autre album, d'ici un an, qui s'appellera The antidote et sera le compagnon de The algorithm. Je pense qu'il est incroyable et que c'est un futur grand disque. Cela a beaucoup à voir avec les gens avec qui je travaille, comme Sam Tinnesz et Zach Munowitz, ainsi que beaucoup de gens géniaux comme Ian Scott, Mark Jackson, Chris Okada, certains de mes musiciens comme Bobby Miller et Rotten Bobby, notre bassiste et Jonny Radtke Tosh, notre guitariste, et notre

batteur actuel, Tosh Peterson, qui va travailler dessus. Et ça va être génial. Il y a donc déjà un autre album en préparation en ce moment et je suis super excité. Pour revenir à *The algorithm*, il est incroyable et j'en suis très fier. C'est un retour à l'ADN initial de Filter.

Les deux pochettes de *Crazy eyes* et de *The algorithm* sont très similaires...

Oui. Ce sont des travaux de Sam Sheridan et Sam Sharon. On a toujours l'espèce de logo qui est devenu le symbole de Filter. Sur toutes nos pochettes, nous avons cette cohérence avec notre logo qui se fond dans l'artwork.

Quel a été le processus de création de *The algorithm*. Tu as parlé de la présidence de Trump que tu as cité au moins deux fois pendant le concert à Petit Bain. De ce côté-ci de l'océan, nous ne sommes pas prêts à le voir revenir et toi non plus visiblement. Je pense que l'Amérique peut redevenir grande sans lui...

C'est une merde raciste. Il ne devrait pas redevenir président des États-Unis d'Amérique. C'est un violeur. Il est beaucoup de choses négatives. Et surtout, c'est un escroc. Et il est aussi autoritaire. Il voulait renverser les dernières élections le 6 janvier avec la mafia des blancs suprémacistes. Et vous savez, un tiers du pays est dupé et l'aime vraiment. Mais les indépendants et les démocrates ne le laisseront pas gagner à nouveau. Il n'y a aucune chance, je suis prêt à parier de l'argent là-dessus. Il est définitivement un sujet des enregistrements que je fais, mais il y en a d'autres. *The algorithm* comporte beaucoup de chansons sur l'addiction comme «Obliteration» ou «The drowning», dans laquelle je regarde un de mes amis se noyer dans l'alcoolisme. «For the beaten» parle de manifestants qui ont été agressés par le président Trump... Et il y a «Be careful what you wish for» qui parle des harceleurs sur Internet ... Il y a beaucoup de variété dans les sujets de *The algorithm* et tout n'est pas nécessairement politique.

En tant qu'artiste, ressens-tu la pression de la droite de Trump ? Parce qu'en France, tous les artistes craignent cette droite et qu'en cas d'accès au pouvoir, il y ait moins d'argent pour la culture.

Oui, j'en ai assez de ces conneries de droite,

de ces conneries racistes, et je les déteste. Je pense que notre espèce vaut mieux que ça. Malheureusement, il y a un long chemin à parcourir pour qu'il y ait un réveil. Le changement climatique est réel, et les gens doivent comprendre que c'est le véritable ennemi. Ainsi que la pollution, nous polluons notre planète. Nous détruisons tout et c'est quelque chose sur lequel nous pouvons tous travailler ensemble. Mais il y a tellement de crétins à droite qui ne sont pas intelligents. Et ils ne sont pas scientifiques. Ils sont religieux, ce qui est un tout autre domaine d'idiotie, à mon avis. En effet, il y a beaucoup de sujets sur lesquels écrire pour un album de Filter...

Alors peut-être qu'il y aura un troisième album autour de *The algorithm* avec tous ces sujets ?

Il y aura au moins *The antidote*.

Mais tu as de la matière pour un troisième album à venir avec tous ces sujets de révolte. Il y en aura un autre qui s'appellera... Qui sait ?

Tant que tu reviens et que tu joues en France, nous prendrons le titre que tu choisiras. Je me souviens d'une de tes premières interviews que j'ai lue dans un magazine français, à la création de Filter, tu disais « Je ne quitte jamais un job sans en avoir retrouvé un », après ton départ de NIN. Peut-on dire que tu as eu un super boulot après Nine Inch Nails ? Parce que ça fait longtemps que Filter remplit des salles et ta discographie comprend de nombreux hits...

Oui, Filter a une superbe aventure. C'est ma vie depuis mon départ de NIN. Regardez-moi, je suis un vieil homme aux cheveux gris désormais, car je fais ça depuis 30 ans, et j'ai un batteur qui n'était même pas né quand j'ai commencé le groupe ! Notre batteur, Josh, a 22 ans et la plupart des chansons qu'il joue sur scène à mes côtés sont plus vieilles que lui. C'est fou ! Mais c'est une personne adorable, et il traîne avec nous, les vieux. [rires]

Est-il important d'être jeune pour être le batteur de Filter ? [rires]

Non. Non, il faut juste que le mec soit génial. Et Josh est génial. C'est un excellent batteur et nous aimons sa compagnie, mais il n'y a pas



de limite d'âge chez Filter. C'est avant tout une aventure humaine, mais s'il y a un prochain batteur, je vous chercherai un vieux ! [rires]

Revenons à NIN. Il y a eu cette réunion à Cleveland et Nine Inch Nails a fait une reprise d'une chanson de Filter. C'est quelque chose qui devait être émouvant ?

Oh, c'était génial. Oui, c'était une expérience extraordinaire. Trent m'a vraiment accueilli à nouveau, il m'a dit : « Tu vas chanter « Eraser ». Ensuite, nous allons faire « Wish », « Sin », « Gave up », puis nous allons faire « Hey man, nice shot » et enfin nous allons chanter « Head like a hole ». Et j'ai été époustoufflé. J'étais très excité d'être là. C'était très cool de sa part de faire ça et j'ai vraiment apprécié. Trent est un type formidable, c'est mon ami depuis très longtemps. Ces dix dernières années, nous avons retrouvé une relation amicale et il n'y a rien d'autre que de l'amour entre nous. Je pense que c'est une bonne chose parce que nous avons réussi à faire ce que l'on voulait avec Nine Inch Nails ! Il n'est donné de vivre cela qu'une ou deux fois dans sa vie, et j'étais juste là, avec lui.

En tant qu'ado ayant grandi dans les années 90, c'était pour nous émouvant de vous voir réunis sur scène ensemble. Où en êtes-vous de la tournée ? Comme c'est un day off, nous ne voulons pas te priver de visite si tu le souhaites. Tu es en Allemagne, c'est ça ?

Oui, je suis à Munich. Je viens de faire un tour dans la ville et de faire réparer ma montre. Un fan m'a offert une superbe montre et le bracelet s'est cassé, alors je suis allé la faire réparer. Voilà ce que j'ai fait de ma journée, pendant que les autres gars étaient au lavomatic. Ce soir, nous allons manger un steak et ce sera tout. Je suis plutôt crevé, la tournée est intense.

C'est vraiment différent de ce que les gens s'imaginent des days off en tournée. On pense que les artistes visitent... mais entre le bus et la préparation des shows, il ne vous reste plus beaucoup de temps...

Nous voyageons comme des salauds pour cette tournée et c'est épuisant. J'adore les tournées, mais c'est vraiment épuisant.

Avez-vous l'impression que les tournées deviennent plus difficiles avec le Brexit ?



Oui, le Brexit ne facilite pas les tournées au Royaume-Uni. L'UE est bien pour ce qui est de l'Allemagne, la France, la Suisse et la Belgique. Tous ces pays sont faciles à traverser mais passer de l'Europe au Royaume-Uni, c'est un peu délicat. Vu des USA, nous pensons que le Brexit est un peu stupide. Il n'y a qu'un seul monde, c'est un grand et beau monde, bébé. Ouvrez vos portes et débarrassez-vous du Brexit. Ouvrez ce putain de Royaume-Uni !

Nous n'allons pas prendre plus de ton temps et terminer par cette question : Quelle est la question que nous n'avons pas posée ? Et quelle est la réponse à cette question ?

La question que vous n'avez pas posée est : comment va mon frère ? L'acteur, le T1000 de Terminator 2, Monsieur Terminator ! Et bien, il se porte bien, c'est un grand acteur et il s'amuse beaucoup. Il a une belle famille et c'est un bon grand frère.

Il a aussi un petit frère assez cool qui fait du rock. C'est une belle famille.

Il a un jeune frère fou de rock and roll qui aime traîner et partir en tournée, en bateau à Paris

et qui reviendra certainement dans une plus grande salle...

Merci beaucoup pour ton temps, profite bien du reste de la tournée et prends soin de toi.

Merci encore pour l'intérêt que vous portez à Filter. À bientôt.

Merci à Richard pour sa sympathie, sa décontraction et son temps ! Merci à John Philipps / management de Filter.

■ JC & Oli
Photos : JC



FILTER

PETIT BAIN, PARIS

FILTER... QUAND NOUS AVONS VU QUE LE GROUPE TOURNAIT ENCORE ET QUI PLUS EST AVAIT SORTI UN NOUVEL ALBUM CELA A PIQUÉ NOTRE CURIOSITÉ. ETONNEMENT NOUS AVONS EU L'INFORMATION DU CONCERT ET SEULEMENT ENSUITE NOUS AVONS DÉCOUVERT QUE LE GROUPE AVAIT SORTI UN DISQUE. PREUVE QUE LE TOURNEUR GARMONBOZIA A FAIT MIEUX QUE LE RP DU GROUPE. EVIDEMMENT NOUS N'ÉTIONS PAS LES SEULS PUISQUE LE PETIT BAIN AFFICHAIT COMPLET DEPUIS PLUSIEURS SEMAINES. RETOUR SUR CE CONCERT QUI A LAISSÉ DES TRACES.



Les tournées qui passent par la France le dimanche devraient être proscrites... fatigue accumulée de la semaine, vie de famille et boulot le lendemain... n'en rajoutez pas plus. Ah si ! Une chute à 200 mètres de la salle et une entorse qui d'après les médecins m'immobilisera pendant une semaine et demie. Mais il nous en fallait bien plus pour nous empêcher de voir le groupe de Richard Patrick qui n'était pas passé en France depuis plus de 20 ans...

Boitant sur les 200 derniers mètres, le chemin de croix n'était pas fini car le manager du groupe avait «omis» de me rajouter sur la liste des accreds. C'est donc sur le quai, le petit bain pour les non parisiens est une péniche, que j'entends les premiers accords de Belmondo...

Je rentre enfin, après négociations et avoir montré patte blanche, dans la salle qui est bondée et je vous avoue qu'avec une cheville dans le sac, je n'avais pas envie de jouer des coudes pour aller shooter aux pieds des artistes... C'est donc la course qui me servira de base arrière pour pouvoir assister aux concerts.

Belmondo est un groupe international, un Suisse, deux Français et un Anglais. Le groupe n'a encore sorti que des singles mais a déjà une prestance scénique et ils n'ont pas à rougir. La communication avec le public est facilitée par le fait que la chanteuse est française. Le groupe officie dans un style entre grunge et rock hybride qui est un peu éloigné du style



BELMONDO

des Américains mais qui nous plonge dans une ambiance «fin des années 1990 début 2000» avec des titres qui pourraient figurer sur la BO de *The Crow II* aux côtés de «Jurassitol» qui résonnera sous le niveau de la scène dans quelques dizaines de minutes. Le groupe qui n'a pas encore sorti d'EP arrive à sortir un set de 12 titres plein d'énergie. «Ventriloquists» qui sortira quelques jours après sous forme de single met tout le monde d'accord. L'enchaînement des trois derniers titres, «Bethlehem», «Marie-Antoinette» et «RPD» est d'une efficacité sans nom. Le groupe a tout donné et a mis le public dans sa poche.

Filter attaque la soirée avec le classique «You walk away» puis embraie dans la foulée avec le nouveau titre «The srowning» mais il faudra attendre le troisième titre, «For the beaten», pour que le public soit entièrement conquis. Ce titre reprend tous les ingrédients des titres réussis de Filter et il n'est pas étonnant que le bateau Petit bain commence à tanguer. Le dernier album en date *The algorithm* est en effet un des meilleurs albums en date de Filter de-

puis 15 ou 20 ans. Richard Patrick est étonnement très chaleureux avec le public, je l'aurais imaginé à l'instar de sa musique un peu plus froid. La setlist est parfaitement ciselée avec quatre titres du dernier album soit autant que «Title of record» et deux du mythique *Short bus* qui aura définitivement scellé notre amour pour le groupe. A l'époque Richard Patrick tout juste sur le départ de NIN indiquait dans les interviews qu'il ne faut jamais quitter un job sans en avoir trouvé un autre. Et c'est ce job qu'il fait parfois en dents de scie mais qui fait que son nom est aussi connu que celui de son ancien employeur. Le public retrouvera avec plaisir le titre de la BO de *Spawn*, sorte d'alter ego de celle de *Judgment days* pour la génération X, avec duo improbables comme sur ce titre que Filter partage avec *The Crystal Method*, «(Can't you) trip like I do». Avant le titre «The take», Richard Patrick indique qu'il est temps de monter d'un cran et réclame un moshpit dans la petite fosse du petit bain. Le titre suivant issu de la BO de *The Crow II* fait remonter énormément de souvenir tant «Jurassitol» était un hymne de la fin des années 90 tout comme

la quasi intégralité de la tracklist de cette BO. Filter a su également ménager son public avec des titres comme «Take a picture» ou encore «Face down». Richard Patrick ponctuera à plusieurs reprises son set de «Fuck Trump» notamment avant le titre «American cliché». Filter ne triche pas et même si la setlist voit des titres séparer le set principal du «rappel», le groupe reste sur scène pour profiter du public. Nous avons même vu le frontman piquer un téléphone au premier pour se filmer. Le set se termine par un «Hey man ! nice shot» tout en puissance et la fin du set me fait sentir la baisse d'adrénaline qui me faisait tenir avec la cheville. Une belle soirée qui, espérons-le, ne mettra pas plus de 20 ans à se rejouer à Paris.

Setlist Belmondo : Who is to blame / Pachyderm / Getting closer / Ventriloquists / The gods they know / Filiform / She's so cool / Fairy tales / The journey of Moses on the Nile / Bethlehem / Marie Antoinette / RTD

Setlist Filter: You walk away / The drowning / For the beaten / What do you say / Face down / (Can't you) trip like I do / Obliteration / The take / Jurassitol / Take a picture / Surprise / Captain Bligh / Thoughts and prayers / So I quit / Dose / It's gonna kill me / American cliché / Drug boy / Welcome to the fold / Hey man nice shot

Merci au management de Filter.

■ JC
Photos : JC

LIVE





BELMONDO

DÉCOUVERT EN PREMIÈRE PARTIE DE FILTER LORS DE LEUR TOURNÉE EUROPÉENNE ET LEUR DATE À PETIT BAIN À LAQUELLE NOUS AVONS ASSISTÉE, BELMONDO EST UN GROUPE À SUIVRE. FORMÉ DE MUSICIENS DE PLUSIEURS NATIONALITÉS, NOUS AVONS SAISI L'OPPORTUNITÉ D'ÉCHANGER AVEC LA CHANTEUSE FRANÇAISE, CARMEN, POUR EN SAVOIR PLUS SUR LA TOURNÉE ET L'EP À VENIR...

Merci de nous accorder cette interview. Nous connaissons l'acteur, mais qui est le groupe derrière ce nom ? Et pourquoi avoir choisi ce nom qui est éloigné de votre style musical ?

Nous sommes Belmondo, nous nous sommes formés à Brighton en Angleterre, mais nous venons d'un peu partout ! Le groupe est constitué de Jules Freiss, batteur suisse, Laurent Lesaffre, guitariste français, Kelan Moore, guitariste-chanteur anglais et moi-même, Carmen Mellino, bassiste et chanteuse française. Jules a choisi ce nom et nous l'a proposé. Il est fan de l'acteur, mais c'est à travers son oncle qu'il a découvert les films avec Belmondo et aussi, et surtout, la musique et le rock ! On s'est dit que c'était un nom de groupe plutôt cool qui marche dans plusieurs langues et qui contraste avec notre musique. Un combo gagnant !

Comment s'est faite la rencontre, vous venez tous d'univers différents ?

On s'est tous rencontrés à Brighton à l'université. On étudiait tous la musique et Jules est celui qui a formé le groupe en nous demandant individuellement de le rejoindre. Spoiler : nous avons tous dit oui (rires) ! Oui, les univers sont assez variés, les chansons sont composées par Kelan et moi-même pour la plupart. Avoir deux auteurs-compositeurs est une force, mais permet également aux influences d'éclater encore plus. En apportant les chansons en répétes, les influences de tout le monde vont ensuite se mêler encore plus.

Vous venez de finir le 30 mars une tournée avec Filter. Comment avez-vous décroché ce «special guest» sur la tournée ?

Avec un e-mail (rires) ! C'est assez fou, mais vrai. Personnellement, je suis une grande fan de Filter et j'avais acheté mon ticket pour le show à Londres. J'avais mentionné à notre manager qu'ils partaient en tournée européenne et notre booker nous a pitché pour être en «support». Nous avons ensuite été choisis. Et par le groupe ! C'était incroyable d'avoir découvert ça, et par eux en plus. On ne pouvait pas être plus chanceux.

Ouvrir pour Filter doit être une expérience folle, avec qui rêvez-vous de collaborer ou éventuellement de faire une tournée comme

celle-ci ?

Énormément de groupes : Nine Inch Nails, Kasabian, Garbage, Faith No More et j'en passe !

Est-ce le fait d'être un groupe avec différentes nationalités vous permet chacun de chauffer les salles dans votre langue natale ?

Je ne dirais que ce soit une langue en particulier. À part le show en France, nous parlons en anglais. Quand nous sommes en France, je trouve aussi intéressant de parler des deux langues. Ça correspond à l'identité du groupe et c'est assez naturel ! L'énergie des shows est ce qui nous aide à chauffer la salle, et surtout nous adorons jouer en live et je pense que ça se ressent sur scène et dans le public.

Une anecdote particulière à raconter sur la tournée ?

C'est assez personnel et ordinaire, mais à Prague, Filter et leur équipe regardaient un comédien de stand up sur un iPad et nous nous sommes tous assis avec eux pour le regarder. J'ai trouvé ce moment simple assez touchant. Être assis avec une de tes influences musicales et rire tous ensemble. Autrement, le simple fait d'avoir tous les membres du groupe Filter qui nous disent qu'ils aiment et streament notre musique, c'est assez énorme !

Quelles sont vos principales inspirations pour écrire ?

En termes d'influences musicales, Belmondo serait un melting pot de Killing Joke, Soundgarden, PJ Harvey, Queens of The Stone Age, Kasabian, Failure, Smashing Pumpkins...

Vous venez de sortir «Ventriloquists», un single avant-coureur de votre EP, The blessed and the evil, qui sort le 24 avril, de quoi parle ce single ? Comment a-t-il été composé et quels ont été les retours ?

Le morceau parle d'une personne qui s'est servie de Kelan. Et il y fait référence en disant qu'il se sentait comme un pantin manipulé par les fils d'un ventriloque. Ce morceau est un mélange d'écriture entre Kelan et moi. Kelan avait ce riff, assez Smashing Pumpkins, et cette mélodie de couplet. Et j'ai écrit la ligne de piano et le refrain. Après avoir restructuré tout cela, on a emmené le morceau en répétition, retravaillé et voilà ! Nous avons eu de très bons retours



dont une mention par Kerrang Magazine pour «Ventriloquist» et un passage radio sur BBC1 au Daniel P Carter Show pour «Bethlehem», le premier single issu du même EP. Les deux singles ont également des clips qui ont bien marché sur YouTube et où les gens, qui ont pu nous voir en tournée, commentent sur les réseaux et nous suivent à présent.

Une des chansons que vous avez joué à Petit Bain s'appelle «Marie-Antoinette», pourquoi ce titre ? Carmen, tu es à l'origine de ces paroles en tant que représentante de la France ?

«Marie-Antoinette» est une chanson récemment ajoutée au set. Je suis une fan de Faith No More, Tomahawk et tous les projets dans lesquels Mike Patton apparaît en somme. Je m'inspirais de ces mimiques vocales et de ses paroles en écrivant la chanson. Je n'ai pas écrit sur un sujet en particulier, mais plutôt sur un des thèmes où, en l'occurrence, le body horror et un certain expressionnisme. Le mot guillotine est assez vite apparu et j'ai écrit autour de ça. J'ai ensuite fait écouter la démo à quelqu'un qui a mentionné «Marie-Antoinette» et j'ai trouvé que c'était un meilleur

titre. Cerise sur le gâteau, je suis Française et libre à ceux de penser que la chanson parle de l'ex-représentante de la France, Marie-Antoinette hein ! [rires]

Vous n'avez pour le moment sorti que des singles, le format LP ou EP est-il devenu désuet ? Vous vous adaptez à la façon dont les gens consomment de la musique désormais ?

Oui, c'est important de s'adapter à la façon dont les gens consomment la musique. Pour construire un public, c'est plus intéressant de commencer par lancer des singles et puis un EP par la suite. C'est aussi très cher de sortir un album à notre époque, surtout sans une équipe ou un public très bien établi. Notre premier EP, qui sort le 24 avril, est notre premier [plus] long format et nous sommes impatients et très fiers de le dévoiler.

Le mot de la fin ?

Lads on tour !!!!

Merci Carmen et Belmondo !

■ JC
Photos : JC









SALÒ

L'APPEL DU NÉANT

[Source Atone Records]

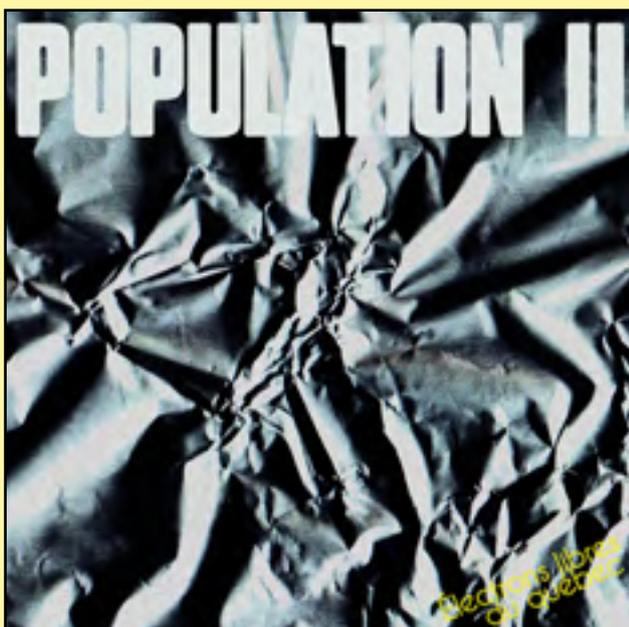
Que ce soit pour honorer le film de Pasolini ou rappeler quel était le cœur de l'Italie fasciste agonisante, Salò évoque a minima le malaise, le dégoût et la nausée. C'est donc un excellent nom pour ce groupe cherbourgeois qui sur une trame black metal (chant hurlé, double pédale à fond, saturation pesante) envoie du très lourd en ajoutant groove, samples et mots très audibles qui font froid dans le dos. Je ne suis plus un grand amateur de metal extrême car il faut que ce soit très très bien construit pour me plaire, mais depuis Polori, je n'avais pas autant apprécié une découverte aussi violente.

L'opus s'ouvre sur «Un homme ça ne s'empêche» qui démarre par un «dialogue» d'Irréversible (Gaspar Noé) histoire de te mettre tout de suite dans le bain, la tête sous l'eau. Si tu penses pouvoir échapper au riffing surpuissant et aux attaques incessantes du chant guttural en te réfugiant dans les extraits samplés, tu fais un mauvais choix car les images qui s'associent au son sont peu ragoutantes, que ce soit ce micro-trottoir de 1975 sur le viol (banalisé) ou la référence à Baise-moi (Virginie Despentes), les moments où les instrus se calment ne sont pas des moments de répit. Certains préféreront même certainement se prendre torgnole sur torgnole et se faire défoncer par les riffs tempétueux («Le goût du sang», «Il faut qu'ils crèvent») que de rester dans ses eaux troublées, poisseuses et clairement inhospitalières. Comme ils jouent sur

le même terrain, autant qu'ils jouent ensemble, Diego de Karras amène son chant sur «J'affronte la mort» qui évoque la roulette russe avec des passages de «13 tzameti» (Gela Babluani). L'appel du néant est blindé de références (que je ne peux toutes citer) qui se mêlent parfaitement à la musique puisqu'elles font indéniablement partie d'un ensemble. Comment pour autant passer à côté du classique parmi les classiques «1984» de George Orwell ? Je me souviens encore avec dégoût de quelques passages de ce livre lu il y a près de 30 ans (ceux avec la torture par les rats par exemple) et c'est assez naturellement que des extraits viennent s'imbriquer dans les mesures de «Liberté surannée». Big Brother is watching you. Du même acabit, la fin du disque fait de la place à un chant plus audible et qui vient échanger avec Mütterlein sur un tempo apaisé mais toujours tourmenté.

S'il fallait résumer cet album en un mot, je garderais celui qui va avec l'ultime référence qui fait entendre : «...que tout soit terminé, d'être soudainement libéré de tout, plus de volonté, plus d'obligation, l'obscurité à perte de vue, pas d'hier, pas d'aujourd'hui, pas de demain ... plus rien». En un mot : Dark.

■ Oli



POPULATION II

ÉLECTRONS LIBRES DU QUÉBEC

[Bonsound]

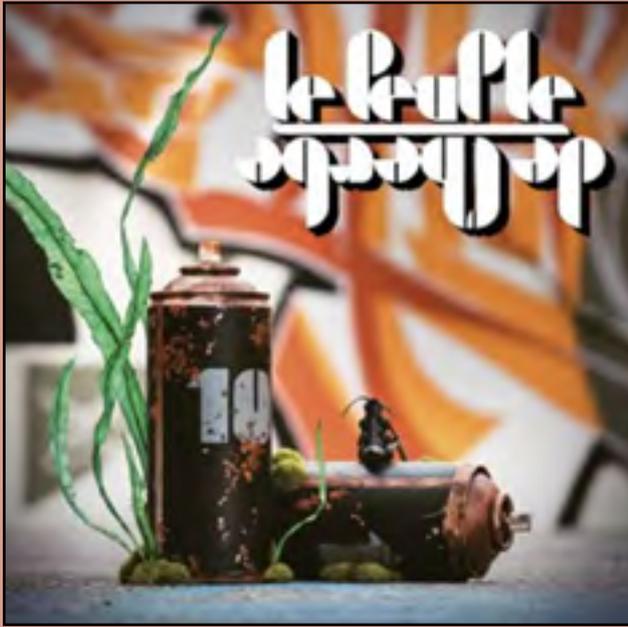
Alors qu'un nouvel EP nommé *Serpent échelle* est récemment sorti (le 19 avril) en numérique et en version cassette limitée, il serait déraisonnable d'être contraint de rater plusieurs trains en vous parlant du troisième album des Québécois de *Population II* lancé six mois avant : *Électrons libres du Québec*. Vu le style proposé par le trio, un krautrock/rock psyché bien racé, on ne peut s'empêcher d'imaginer que *Population II* doit être un clin d'œil à *Amon Düül II*, la question est de savoir si un «*Population*» a déjà existé sous quelque forme que ce soit ? En effet, à l'époque, *Amon Düül*, collectif artistique allemand très engagé politiquement, se sépare en deux pour des questions de visions artistiques. Le premier nommé *Amon Düül* (le «*I*» était parfois ajouté pour ne pas le confondre avec l'ancienne version du même nom) s'éclate à improviser sous psychotropes pendant trois ans, tandis qu'*Amon Düül II*, avait une ambition musicale beaucoup plus sérieuse et a contribué à faire naître le krautrock, une vague du rock allemand, psychédélique et progressif, né à la fin des années 60.

Si je cite *Amon Düül II*, c'est aussi parce que *Population II* partage le côté aventureux des Allemands, mais puisent dans le meilleur de Canada également (les rythmiques de «*C.T.Q.S.*» et «*Rapillé*» !) et le free-rock jazzy de *Soft Machine* et son école de *Canterbury*, tout en rappelant par petits instants *Aut' Chose*, une formation québécoise active dans les années 70 que j'affec-

tionne tout particulièrement (je vous conseille de tendre l'oreille sur *Prends une chance* avec *moé* et notamment l'excellent morceau «*Le freak de Montréal*») et qui est mené par le verbe de *Lucien Francoeur*. Une comparaison alimentée par le goût de l'exploration, de la diversité des sonorités, et... l'accent québécois ! C'est un fait, le rock psychédélique en langue française avait aussi une existence outre-Atlantique et ne peut laisser indifférent pour un Français. D'ailleurs, cela n'a pas foncièrement dérangé *John Dwyer* des *Osees* qui les a entraîné pour une tournée aux États tout en les signant sur son label *Castle Face* pour la sortie d'*À la ô Terre* en 2020.

Si *Électrons libres du Québec* fait mouche, ce n'est pas seulement dû à son style bien connu et apprécié des fans de (kraut)rock psychédélique, cela ne suffit pas. C'est bel et bien cette variété d'ambiances que le trio parsème sur son œuvre. De morceaux pétulants («*Orlando*», «*Lune rouge*») à de charmantes plages impavides où les guitares se mettent en valeur («*Beau baptême*»), *Population II* laisse la voix et les mots de *Pierre-Luc Gratton* s'infuser librement dans ce cocktail magique. Contrairement à un premier LP éponyme de deux titres d'environ 20 minutes chacun, les Québécois facilitent ici la tâche pour l'auditeur en laissant des titres ni trop longs, ni trop courts, tout en ayant pris soin de bien équilibrer le tout. Car l'on sait tous que ces genres musicaux précités n'ont pas toujours eu cure des longueurs infinies des morceaux, qui bien qu'intéressants, peuvent dépassionner voire carrément rebuter une audience.

■ Ted



LE PEUPLE DE L'HERBE

10

[Vercords]

10, pour 10 secondes d'écoute avant de retrouver avec joie cette nouvelle récolte du Peuple de l'Herbe ; 10 pour une décennie, que dis-je, presque 3 décennies traversées avec ce bon son électronique si singulier du Peuple de l'Herbe, né à la confluence du Rhône et de la Saône, né d'une confluence d'électro, de hip-hop, de dub, de drum'n'bass ; 10 pour la dizaine de membres qui ont œuvré pour que l'herbe soit toujours verte et contribué à ce que, malgré le turn-over, l'empreinte musicale du Peuple de l'Herbe se reconnaisse à la première écoute ; mais surtout et évidemment 10, parce que c'est leur dixième album studio, qui inscrit Le Peuple de l'Herbe dans la durée, dans la référence, et se dire qu'il est bien loin le temps où on les résumait à la pochette cool du chien qui fume et son single «PH thème»... enfin, si tu en es resté(e) là, alors il va falloir rattraper tout ça, et reprendre toute la discographie.

Mais on ne va pas reprendre toute l'histoire du Peuple, Ted s'y est déjà brillamment employé et tu pourras retrouver les chroniques de 7 des 9 premiers albums sur le W-Fenec. Intéressons-nous à ce 10, qui sonne toujours aussi original et éclectique, la marque de fabrique du Peuple de l'Herbe. Et même si le line-up a beaucoup changé depuis le premier album, le résultat est le même, c'est une potion magique de hip-hop, de funk,

d'électro, de dub, de rock, qui mijote, où chaque louche a sa saveur particulière. Un son toujours énergique, avec un chant plutôt orienté hip-hop mais une musique variée, aux samples créatifs, où l'humain semble avoir pris le pas sur les machines. Chaque titre a son petit caractère mais si tu veux un avant goût tu peux mater le clippé «All eyes» pour en prendre une bonne dose.

En résumé, 10 est dans la lignée des productions précédentes. Au bout de 10 albums, on s'habitue à la qualité musicale du combo, mais soyons lucides, le Peuple reste à part dans le paysage musical, et avec le temps il ne faudrait pas que l'habitude banalise l'exception.

■ Eric



SADDAM WEBCAM

EXCÈS DE BEURRE & RUINE MORALE

[Dur et Doux]

Quand elle ne s'éclate pas avec Pili Coït, Ez-3kiel, ICSIS, Grand Sbam et j'en oublie, la trépidante chanteuse Jessica Martin Maresco trouve toujours le temps de nous dévoiler davantage ses talents hors pair. Cette fois-ci, c'est avec une formule math-rock en trio répondant au nom mystérieux de Saddam Webcam. Réduire ce groupe à sa performance délirante serait manquer profondément de respect à Alexandre (basse) et Jonathan (batterie), ses compères passés également par des formations tout aussi respectables (Tombouctou, Schleu, Neige Morte, Cougar Discipline). Avec leurs pédigrées, vous vous doutez bien qu'on ne s'ennuie pas un seul instant sur cet Excès de beurre & ruine morale volage et branché sur courant alternatif. Côté instrumental, c'est sûrement bien plus que «math-rock» : ça tartine de notes à la pelle, parfois à une vitesse folle, et forcément ça dégouline de grooves furieux, de riffs éclatants, de breaks maladifs et de saccades sauvages, et ce, de tous les côtés. Les montagnes russes ont aussi de très belles pentes sinueuses du côté des vocalises de madame. C'est l'effet miroir, en somme : chant lyrique, parlé, hurlé, susurré, avec ou sans onomatopées, c'est impressionnant. Il n'y a pas de garde-fous dans la musique de Saddam Webcam, tout est maîtrisé avec précision et finesse.

■ Ted



GODO

ON TIME

[Autoproduction]

Quand on parle de musique, qu'est-ce qu'un plaisir simple ? Drôle de question, je le conçois, mais elle mérite d'être posée. Ça pourrait être un disque enregistré par de talentueux musiciens jouant de jolies chansons sans prétention mais avec de la passion. Ouais, c'est ça : un disque sans prétention mais concocté avec amour. On time, le premier album de Godo (a.k.a. le guitariste Claude Gaudefroy), fait partie de cette catégorie. Très inspiré par la musique anglo-saxonne (avec une prédominance pour l'Angleterre, la terre du rock), et enregistré avec 17 guests (dont quelques pointures comme le claviériste Adam Holzman et le batteur Craig Blundell, tous deux musiciens de Steven Wilson), On time est une invitation à parcourir le riche univers musical de Godo. Pop (l'excellent «Hot time» ouvrant le disque, «Ask yourself»), soul (l'irrésistible «Cruisin'»), jazzy («Light») et même boogie rock («Who stole my car» avec un super chorus de guitare !) s'entremêlent le temps de dix chansons solides et inspirées. C'est propre, parfaitement exécuté et ça passe tout seul. Mais alors, vraiment tout seul ! Seule petite faute de goût : ces doigts d'honneur figurant sur la cover, choix assez surprenant ne reflétant pas le contenu du disque.

■ Gui de Champi



MADLEN KEYS

EVENT HORIZON

[Autoproduction]

Agréable découverte que ce premier album de Madlen Keys, un opus tout en délicatesse, une finesse qui n'éclate pas immédiatement mais qui nécessite plusieurs écoutes pour dépasser le côté «évident» et «facile d'approche» qui ressort tout d'abord. À l'instar de ce MK qui dessine une montagne, la signature du groupe, on ne comprend les éléments qu'en s'en approchant, qu'en s'y plongeant avec plus d'intensité.

Madlen Keys n'est pas une nouvelle icône anglo-saxonne de l'indie pop, c'est le projet, d'abord solo, de Caroline Calen, une Parisienne d'adop-

tion, née en Corse, qui après quelques grattages de cordes sur une guitare acoustique décide de s'entourer pour un premier EP (With you I'm lost, en 2021) puis renouvelle l'expérience avec d'autres musiciens en 2023 pour Event horizon. Un joli nom d'album, mais qui n'a pas grand-chose à voir avec la science-fiction (va lire ma chronique de la galette du même nom composée par Howard sur le site ou le Mag #52) et un peu éloigné de l'astrophysique, étant donné que les titres sont très lumineux et loin d'être comparables à la frontière d'un trou noir. À la signature raffinée et l'artwork chaleureux, tu peux ajouter un superbe site Internet (madlenkeys.com) et des clips fouillés qui soignent l'esthétique qu'ils soient filmés ou animés, un ensemble qui reflète bien les sensations que procurent l'écoute des huit titres proposés.

Suave et pop, la musique de Madlen Keys sait s'enrichir d'autres idées, certaines venues du (prog) rock comme les solos de guitare de «Flaming tree» ou «Memories of my friends» qui viennent un peu durcir le ton, ou à l'inverse le sitar qui a des sonorités apaisantes sur «Keep a secret». Si le groupe semble avoir trouvé son équilibre, il n'est pas contre quelques expérimentations notamment sur «Pensando en ti» avec des textes en français et des chœurs qui évoquent l'île de Beauté. Agréable découverte donc, et je t'encourage vivement à passer sur le site officiel avant de découvrir les clips ou l'album dans son intégralité.

■ Oli





DEMAIN SANS FAUTE

1054 KM

(Araki Records / Epicericords)

Il y a des blazes qu'on aimerait ne jamais découvrir. Celui des Brestois de Demain Sans Faute, par exemple. Le leur nous ramène forcément à cette dérangeante [ou arrangeante] procrastination, au taf, mais aussi chez W-Fenec quand le père Oli nous demande, par exemple, de créer nos rubriques lorsque lui vient le désir d'archiver les articles de nos magazines sur notre site web. En vérité, je pourrais citer maintes situations, ce fameux «Demain sans faute» nous poursuivra à vie de tout façon, que l'on soit l'émetteur ou le récepteur de cette locution. Et c'est d'ailleurs, ce qui a dû peut-être arriver à Seb et L'Austral, le duo

générateur de ce passionnant 1054 Km, lorsqu'il a fallu se caler des échéances pour concevoir les cinq plages de ce disque dans lequel on oublie, il est vrai, un peu le temps qui passe.

Alors que la plupart des introductions d'albums en général sont relativement courtes et nous préparent à captiver notre attention ou anticiper ce qui va nous tomber dessus, le duo fait le contraire en balançant un «Guitoune» de onze minutes. C'est sans tergiverser - même si le morceau monte progressivement en régime - que Demain Sans Faute sait faire honneur à la musique instrumentale post-minimaliste hypnotique en rappelant à la fois les travaux de Mange Ferraille et celui d'un artiste plus (re)connu et ancien, à savoir le grand Richard Pinhas. Le disque se poursuit avec «Snare», tel un rituel de percussions là encore cherchant à nous magnétiser. Si «Re» délaisse le percussif cette fois-ci, il tient toutefois le même rôle en laissant parler les sons (larsens, accords clairs de guitare, basse profonde et cyclique...) propices à la méditation. «Noix de coco» nous absorbe tout autant. Il s'agit du morceau le plus rock du disque et nous amène vers des contrées proches du krautrock où la rencontre entre un synthé typé 70s et des rythmiques percutantes et obsédantes font bon ménage. C'est dans une froideur malsaine et psychoactive que se conclue 1054 Km, avec un «Ursa» désagréablement bon. À coup sûr, c'est chamboulé qu'on ressort de cette immersion sonore qui ne laissera pas indifférent.

■ Ted





NOSTROMO

LES 4 ECLUSES, DUNKERQUE

C'EST PAR UNE SOIRÉE PLUVIEUSE MAIS PAS SI VENTEUSE QUE LE CHAOS A DÉBARQUÉ À DUNKERQUE. UN CHAOS ORGANISÉ, MILLIMÉTRÉ ET FURIEUSEMENT SYMPATHIQUE CAR DERRIÈRE LEUR MUSIQUE DESTRUCTRICE, ODDISM COMME NOSTROMO SONT DES GROUPES INCROYABLEMENT SOURiants.

NOSTROMO

La sono arrête la musique d'ambiance, les lumières de la salle s'éteignent, celles de la scène, bleutées, s'allument, les 4 Lillois d'Oddism prennent place, dos au public qui se rapproche des musiciens... Et ça part dans tous les sens. À l'explosivité, l'inventivité et la technicité des compositions de leur album *With the white tiger*, il faut ajouter une énergie aussi sauvage que brutale. Comme s'il fallait augmenter la difficulté en bougeant autant et en évitant les coups de manche. Ébahis par autant d'aisance, on devient spectateurs plus qu'acteurs, pas de pogo, pas de sueur côté bar, mais des yeux aussi écarquillés que les oreilles face à une telle prestation. C'est bien plus intense qu'à Oignies il y a quelques semaines, où le combo avait bien plus de place

pour se défouler. Gio descend dans le public quelques titres avant la fin, ça s'excite un peu davantage, c'est ensuite Paul (guitariste) qui en remet une couche, s'offrant un petit mosh également. J'ai connu les Dunkerquois bien plus chauds, peut-être est-on trop vieux pour ces conneries ou alors les téléphones et les bières sont devenues plus importantes que la débauche d'énergie, qui sait ? Mais ce n'est pas parce que le public ne se défonce pas qu'il n'apprécie pas (j'en témoigne) et, ce soir, Oddism a encore marqué des points, d'autant plus que quand tu sors d'un concert de Nostromo, c'est pas toujours évident de te souvenir qu'il y avait un autre groupe avant si ce dernier n'est pas du niveau d'Oddism.







Le temps de vider quasiment toute la scène, de réinstaller les amplis (placés sur les côtés, le long des murs) et la batterie des Helvètes, que le chaos fait son retour. Plus de 20 ans que je connais Nostromo et j'ai enfin la possibilité de les revoir, la dernière fois (lors de Dour 2003) m'ayant laissé sur ma faim... Venus défendre Bucephale, l'album est largement joué ce soir, le début de la démonstration lui est d'ailleurs dédié car s'enchaînent, comme sur disque, «Ship of fools», «IED» et «In praise of betrayal». Costaud. Et comme pour Oddism, t'as beau savoir que c'est technique, quand tu le vois jouer, tu comprends encore plus qu'il doit être particulièrement compliqué de donner vie à ces titres en condition «live». Parmi les trois zicos, c'est Lad et ses doigts tentaculaires qui m'impressionne le plus, mais ses comparses assurent également. Tout sourire, Javier est un peu plus tranquille, outre son chant, il n'a besoin que de maîtriser les lancers du micro qui tourne autour de lui, retenu par son câble. En plus des titres du nouvel album (6 au total), les Suisses nous offrent un best of de leur discographie, piochant dans chaque opus une perle : «Superbia» de Narrenschiff, «Rude awakening» d'Ecce lex, «Delight» d'Argue et un de mes chouchous «Epitomize» qui ouvre Eyesore et m'a ouvert sur leur univers il y a bien longtemps. Après ces deux «vieilleseries» (mais qui régaleront le public pas non plus dans sa prime jeunesse), l'atmosphère change, le tempo se ralentit pour un «Katabasis» organique, lourd et qui assure une connexion parfaite avec l'auditoire qui entre en résonance avec le quatuor. Les corps deviennent métro-nomes et se lâchent un peu plus, jusque là, on était plutôt en mode «grand-messe suivie religieusement» qu'en mode concert de metal. On replonge dans l'étalon mais cette fois, c'est encore plus intense («A sun rising west», «Realm of mist»). Pour le rappel, Nostromo exécute ce qui est peut-être leur titre le plus excitant : «Sunset motel». C'est une baffe de plus et histoire qu'on ne se relève pas tout de suite, c'est avec un morceau de leurs potes de Knut («Whyriwys») qu'ils nous envoient une derrière série de frappes. Merci, au revoir. Pas de chichi, pas trop de blabla, mais une set-list parfaite et parfaitement maîtrisée. Wouaw.

Setlist Nostromo : Ship of fools / IED / In praise of betrayal / Superbia / Rude awakening / Delight / Epitomize / Katabasis / A sun rising west / Realm of mist / Uraeus / Sunset motel / Whyriwys (cover de Knut)

Merci Elo et l'Agence Singularités, merci Marie et les 4 Ecluses. Coucou à Flo «The butcher» et donc au Brutal Swamp Fest...

■ Oli
Photos : Oli





ODDISM

GIO AVEC LE MICRO OU MATH AVEC LES BAGUETTES, C'EST UNE MOITIÉ D'ODDISM QUI RÉPOND À MES QUESTIONS APRÈS UN DEUXIÈME CONCERT DÉVASTATEUR EN QUELQUES SEMAINES. L'OCCASION DE REVENIR AVEC EUX SUR CETTE ÉNORME ANNÉE 2024 OÙ TOUT SEMBLE LEUR RÉUSSIR...

2024, c'est l'année Oddism ? Ou alors les premiers gros concerts de vos débuts il y a presque 10 ans sont aussi importants pour vous ?

Gio : L'année, je dirais pas forcément ça... mais il est vrai qu'on nous a proposé de belles choses pour 2024, et c'est pas fini... Les premiers concerts ont été aussi importants, c'est ce qui nous a permis de nous découvrir ensemble, mais aussi de nous faire les dents... Du coup, je pense qu'on est prêts à faire de plus grosses scènes et pouvoir assurer avec plus de sérénité.

Math : Franchement, je garde des supers souvenirs de toutes sortes de concerts : des plus petits rades au fond de la République Tchèque aux grosses scènes de festivals. Je pars toujours du principe qu'on est là pour partager le moment avec qui le voudra et que l'expérience sera toujours quelque chose. Donc j'ai bien envie de continuer à croquer cette année comme toutes les précédentes !

Que faut-il pour faire un bon morceau d'Oddism ? Il faut que ça saigne ?

Math : Oula, on s'est toujours dit qu'il n'y avait pas de règle ou de limite dans la composition de nos morceaux, qu'on ferait toujours ce qu'on aime. Donc je dirais l'envie dans découdre (rires). Parce qu'un morceau d'Oddism, c'est une dizaine de riffs minimum à emmagasiner...

Quel adjectif dépeint le moins votre musique ?

Math : Je dirais «attendu». On aime bien les surprises et les contre-pieds.

L'artwork de With the white tiger est très réussi, quelle était la consigne ?

Math : À la base, j'imaginai un tigre sur la défensive/blessé prêt à se défendre ou à bondir pour attaquer. J'avais fourni quelques dessins/estampes à Thibaut après notre discussion autour de la pochette. Après, il avait carte blanche et son style. Je dois dire que j'ai été bluffé par le résultat qu'il nous a proposé. Ça ne pouvait être mieux !

Le clip de «Neurosis of time» est aussi très réussi avec de jolis effets, c'est Paul le responsable ?

Math : Yes, il s'est particulièrement investi sur ce dernier clip. Il l'a pensé dans ses moindres détails. Ça a été un sacré tournage ces trois jours en forêt... C'est son terrain de prédilection (rires). C'était vraiment sport, mais on en garde tous un super souvenir.

Vous venez d'enchaîner deux gros concerts dans la région, avec d'abord Mass Hysteria puis Nostromo, vous préférez jouer devant 1000 personnes ou avant un groupe dont vous vous sentez certainement plus proche ?

Gio : L'expérience n'est pas pareil... On a déjà été sur beaucoup d'affiches où nous étions clairement les ovnis du concert ou du festival. On ne change rien, on n'adapte rien par rapport à l'affiche, on vient balancer notre set. Sur la date de Mass, l'expérience entre nous et le public était juste différente que sur celle de Nostromo, par exemple. Les fans de Mass Hysteria, en général, n'ont pas forcément compris l'ADN du groupe... qui est clairement discutable... alors que les fans de Nostromo sont déjà dans un style plus chaotique. La chose qui est très satisfaisante dans des concerts où tu ressors clairement de l'affiche, comme par exemple celle de Mass, c'est lorsque qu'à la fin du concert, les gens viennent te voir au merch et qu'ils te disent que ça fait du bien d'avoir ce genre de première partie. Mais sinon, jouer devant 1000 personnes, c'est vraiment un kiff !

Sur ces deux concerts, le public était plus attentif que déchaîné, vous préféreriez que ça bouge autant que vous ?

Gio : On aime vraiment les deux formats. Quand le public est attentif, mais qu'à chaque silence ou qu'à la fin d'un morceau, tu les entends hurler, tu sais que leur esprit complet est avec toi. Un public qui bouge te donne forcément plus d'énergie, mais tu es certain que celui-ci sera forcément moins attentif à la note qui te fait vibrer par exemple.

Gio, tu dois avoir plus l'habitude de gros mosh, c'est pas déstabilisant de voir un public «sage» ?

Gio : Pas du tout. Au contraire, je suis très content d'avoir ses deux formes où tu peux faire un concert dans lequel le public est scotché sur place, mais que la salle ne se vide pas et le lendemain faire un concert où les gens



sont prêts à brûler le club.

Cet été va être chargé avec plusieurs très gros festivals, lequel attendez-vous le plus ?

Gio : On les attend tous, mais un peu plus pour l'ArcTanGent. Celui-ci est vraiment spécialisé dans les styles les plus nichés du metal. Ça a toujours été une envie pour le groupe de pouvoir y jouer un jour... Mais on avoue aussi qu'on a hâte de pouvoir brûler la citadelle (sourire).

Le Hellfest vous a raté cette année, c'est un objectif dans les années à venir ?

Gio : Je ne dirais pas un objectif, mais plutôt la récompense de notre travail intensif de pouvoir jouer au Hellfest ou dans d'autres festivals aussi réputés que celui-ci. On sera très contents si dans les années à venir le Hellfest

nous programme, c'est sûr.

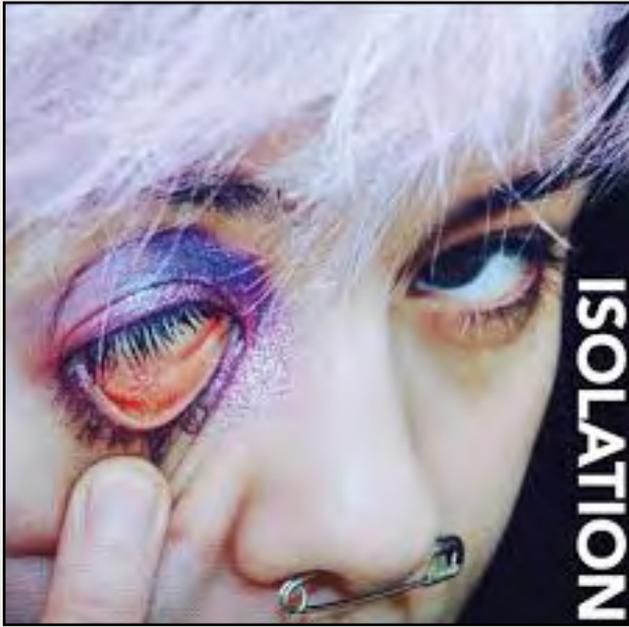
Vous venez de rejoindre Useless Pride Records, ils vont distribuer l'album à l'étranger ou c'est pour la suite ?

Gio : Oui oui, c'est dans les projets à venir. Une boutique en ligne va bientôt voir le jour, donc il y aura forcément une distribution plus large que celle actuelle, quoique tout le merch qui est vendu en ligne va beaucoup plus loin que nos frontières...

Merci à Gio, Math et Oddism ! Merci également à Elo de l'Agence Singularités.

■ Oli
Photos : Oli





ISOLATION

ISOLATION

[Before Collapse Records]

La scission de We Hate You Please Die avait été certainement une des pires nouvelles sur le plan musical du début 2023. D'un côté les musiciens, de l'autre le chanteur. Les premiers annonçaient se séparer de Raphaël Balzary, chanteur au charisme incroyable sur scène et sur disque mais véritable animal fragile dans la vraie vie. Les musiciens indiquaient que la séparation intervenait «pour raisons personnelles» et qu'«il [leur était] maintenant devenu trop dur de continuer ensemble»... Un monde s'écroule. Ceux que je décrivais comme des néo Pixies avec une balance entre la bassiste qui épaulait Raphaël au chant, ne sont plus que la moitié ou le quart d'eux-mêmes. Alors que les héritiers régicides conservaient le nom en distillant un style complètement différent soit du (ne boudons pas notre plaisir) bon punk façon Riot Grrrls, l'âme était partie dans les limbes...

Nous nous consolions dans les premières productions du groupe. Réécoutant le titre éponyme qui finissait le disque Kids are lo-fi termes qui à eux seuls définissaient le groupe. Puis à 1 min 42 du titre «We hate you please die» arrive un «Isolation» braillé en mode folie par Raphaël, seul, qui se détache des «We hate you please die» chantés en chœurs par les deux vocalistes. C'est, étonnement, le nom qu'a repris Raphaël Balzary, éloigné pour un temps de ses soucis de santé, pour poursuivre l'aventure. L'animal fragile a été percuté par un véhicule roulant à vive

allure et laissé pour mort sur le bord de la route mais les 4 titres d'Isolation reprennent l'histoire là où «Can't wait to be fine» (titre qui semblait prophétiser de ce qui allait se passer) l'avait laissée.

Nous étions tous impatients que Raphaël aille mieux, en effet, «Extend the light» est chanté dans le second titre «Sanism»: la lumière revient mais la folie sur disque est toujours là sans entraver la santé mentale de Raphaël. Là où le manque de Raphaël dans la nouvelle mouture de WHYPD se faisait sentir par un parti pris éloigné de ce que la formation produisait à quatre; Julien, Lounès, Enzo et Cyprien (Cheap Teen) font oublier l'absence des anciens camarades du chanteur. De plus, comme pour revendiquer la filiation, pour reprendre son trône, la jeune femme sur la pochette de l'EP est la même que celle des deux LP de WHYPD. Produit par Elliott Selwood (Purrs) le premier EP de la nouvelle formation navigue entre post-punk/punk et mélancolie. L'auditeur retrouve le côté hybride entre les temps de folies rageuses et l'accalmie harmonique et sensée tout autant que sensible. L'EP reprend les ingrédients qui ont fait que nous aimions WHYPD pour les sublimer: du punk à la pop, en passant par du garage. La bio nous indique «chaque moment de douceur se paye, les émotions sont désormais libres, la colère en figure de proue» et c'est finalement ce que nous attendions après le divorce violent et que nous avons hâte de retrouver sur scène.

■ JC



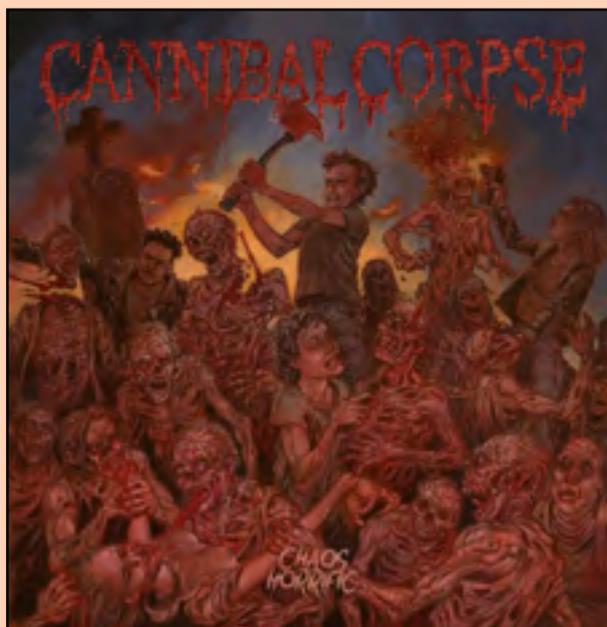
BLOOMING DISCORD

MEMORIES FROM THE FUTURE

[Homeless Records]

Après deux EPs, Blooming Discord avance sur la case «album long format» et ne fait pas semblant en empilant des titres aussi accrocheurs que destructeurs. Largement (certainement trop) inspirés par Slipknot (et leur rejeton Stone Sour), les Marseillais balancent des grosses rythmiques et des riffs bien violents les mixant avec des mélodies sucrées (voire mielleuses) qui viennent s'entrechoquer avec du chant death. Une vieille recette usée par les masqués de Des Moines, mélangée ici avec quelques autres ingrédients tels le djent, le post-grunge (cette intro de «Latch» !), le metalcore ou même des nappes électro. Ce n'est pas toujours d'une grande créativité, mais putain, qu'est-ce que c'est efficace... Surtout que la prod est dingue, en mode blind test, pas évident de deviner que ce sont des frenchies qui ont enregistré chez leur pote Florent Salfati, le chanteur de Landmvrks qui commence à se faire un nom dans la prod (il a travaillé pour Eight Sins ou Stray From The Path). Si le groupe n'était pas français, je serais peut-être vite passé à autre chose, mais une envie de remuer des popotins et un son de ce calibre, ce n'est pas si courant, alors je me suis dit que si à défaut d'inventer la poudre, ils la font parler, c'est déjà pas mal.

■ Oli



CANNIBAL CORPSE

CHAOS HORRIFIC

[Metal Blade Records]

Depuis ma découverte de Cannibal Corpse avec «Hammer smashed face» dans le film Ace Ventura au milieu des années 90, je n'ai eu cesse d'avoir de l'affection pour leur musique. Ado, la claque de The bleeding m'avait définitivement converti à ce death metal à la fois rapide, lourd et groovy. Le départ en 1995 de Chris Barnes, remplacé par George Fisher aka Corpsegrinder, puis le changement régulier de line-up, n'avait pas foncièrement perturbé la vision que j'avais du groupe : une musique jouée avec les tripes par des types d'une intégrité exemplaire. Je mentirais en disant que je surveille assidument le déroulé de la carrière des Américains, mais à la rentrée dernière, je me suis penché sur leur 16ème album, Chaos horrific, et je dois bien avouer n'avoir pas (encore) eu de terribles déceptions par ce que les gaziers nous proposent depuis plus de 30 ans. Les pochettes des albums du groupe servent toujours d'avertissement, ici, zombies et humains s'affrontent dans un bain de sang. Lourdeur, brutalité, vélocité et growl terrifiant sont au menu de cette œuvre qui donne envie de s'essayer au MMA. Bien que réalisée par une formation au top de sa forme, Chaos horrific ne surprend pas, mais réussit à séduire grâce à des titres death percutants aux saveurs thrash et hardcore ancrées dans l'ADN des Floridiens.

■ Ted



WATERTANK

LIMINAL STATUS

[Atypeek Music]

Ce groupe nantais reste à ce jour une véritable énigme pour moi. Formation en 2003, premier album en 2013 (Sleepwalk), puis suivants en 2015 (Destination unknown), 2020 (Silent running) et maintenant 2024 pour Liminal status. Jusqu'ici rien de bien surprenant, sauf qu'à chaque fois c'est la même chose. On a l'impression qu'ils sortent de nulle part, pondent un disque merveilleux, font un peu parler d'eux dans la presse spécialisée, quelques concerts locaux (voire une simple release party), puis ils retombent dans le silence le plus complet, l'anonymat le plus total. En tout cas ils échappent à tous mes radars. Et rebelote donc en 2024, en espérant que cette année leur apporte davantage de singularités et de visibilité. Ça démarre plutôt bien puisqu'ils vont cette fois défendre cet album à l'occasion d'une belle petite tournée avec les Jack & The Bearded Fishermen (vraisemblablement terminée quand le magazine sortira donc j'espère sincèrement que tu n'es pas passé.e à côté). J'ai chroniqué les trois précédents disques, si j'étais peu scrupuleux, je pourrais ressortir mes papiers et faire des copiés-collés mais on ne mange pas de ce pain-là, ici.

Il y a pourtant de nombreuses similitudes entre tous ces albums, à commencer par la puissance qui se dégage du son. Il est dantesque et chirurgical à la fois. Il ne fait pas de quartier et en même temps tout se discerne très facilement. Si dès les premières écoutes, on se rend compte

que les morceaux sont bien chiadés, il en faut plusieurs pour encore mieux capter la multitude d'arrangements. En clair, les gars ne se sont pas contentés d'enchaîner 2-3 gros riffs accordés bien bas. Ça pinaille, ça tricote et tous les musiciens y mettent leur grain de sel (on a affaire à de véritables esthètes), mais sans jamais que cela nuise à l'efficacité. Les références au post-hardcore sont toujours là (Quicksand ou Jawbox en tête sur «Sneeze season», Far sur «Liminal status») mais le côté très typé 90's s'estompe petit à petit, au profit de sonorités plus modernes et ancrées dans le 21ème siècle. Je vous ai dit que la prod' était monstrueuse ? Ok, bah j'en remets quand même une couche. La prédominance Torche des débuts se fait elle aussi de moins en moins prégnante, même s'ils n'oublient pas de nous gratifier de petits tubes imparables (les excellents «Cut gum» et «Skyward»).

Bref, pas grand-chose est à jeter dans ce disque, j'aurais tout aussi bien pu mentionner «The long face» (où l'on est pas loin de l'esprit de leurs camarades bisontins de tournée), ou encore «Solely mine», qui donne envie d'accoler le qualificatif «émotionnal» à l'étiquette post-hardcore collection printemps 2024 que Watertank porte à merveille. J'espère maintenant que le nom du groupe va circuler davantage et que je n'entendrai pas seulement parler d'eux dans 4 ans. Bon, après, si c'est pour sortir à nouveau un album de la consistance de Liminal status, je ne vais pas faire la fine bouche non plus.

■ Guillaume Circus



NI FOL NAÏS

(Dur et Doux)

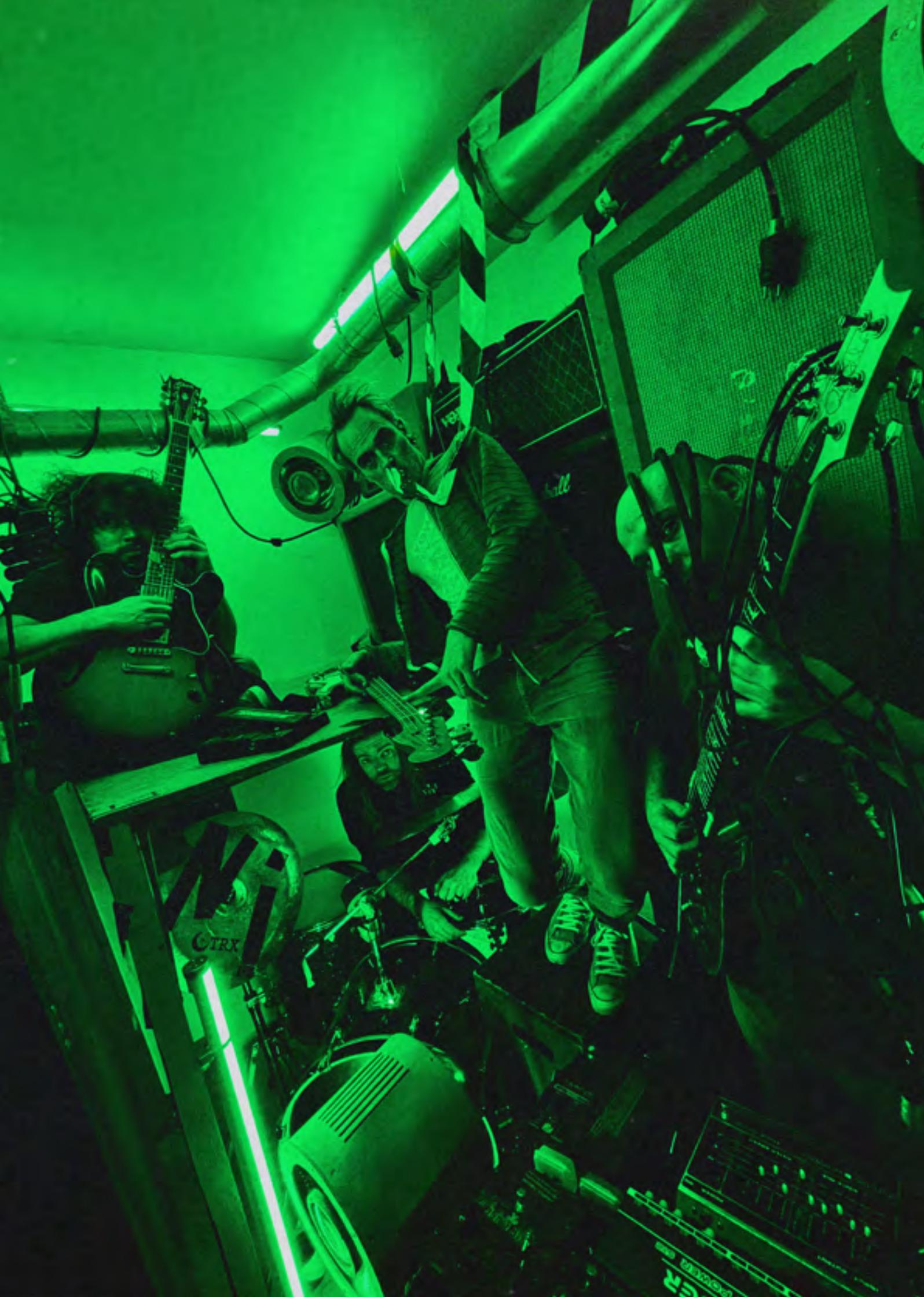
C'est toujours avec une certaine appréhension qu'on découvre un nouvel album de Ni. Bien que la musique des Burgiens/Lyonnais évolue subtilement au fil des disques, avec comme point d'orgue de nous rendre toujours encore plus fou (comme eux d'ailleurs), la surprise réside toujours dans l'approche qu'a le quatuor à construire les murs de son labyrinthe pour jouer avec nous et tenter de nous perdre. Concernant Fol naïs, son troisième et dernier album en date, il apparaît clairement que le groupe a décidé de densifier son spectre en sonorités métalliques, à tel point que sur certains passages, on a la sensation de plonger la tête la première dans un album de Meshuggah. Pour autant, on ne va pas faire les surpris car ses prédécesseurs avaient déjà amorcé progressivement cet arsenal de riffs pachydermiques et ce «gros son» qui fait mal.

Fol naïs signifie «Né fou» en vieux français. Ce fou, c'est très probablement celui du Roi, le bouffon représenté en double sur cet artwork très réussi, qui dans une posture 69 joue à un jeu qui ne plairait qu'à des mecs bourrés ou à des ados en mal de sensations. C'est drôle, mais une minute. Un propos qui pourrait être tenu par 99,99% des gens de cette planète qui aurait le malheur/bonheur (rayer la mention inutile) de tomber sur cette œuvre de neuf morceaux (quasi) instrumentaux à l'esprit déjanté et semés d'embuches. Extravagante, la musique de Ni se

contorsionne, évolue plus vite que le vent, défie la gravité à chaque fois qu'elle emprunte un nouveau nom de bouffon, mais sait aussi promptement s'adoucir. «Triboulet», le plus connu des fous de la cour du Royaume de France (il l'a été sous le règne de Louis XII et François Ier) a droit à trois parties dont la première est une introduction paisible montant en régime au fur et à mesure que le temps s'écoule. Cette partie de l'album est d'ailleurs celle qui se détache un peu du reste (moins metal, plus jazz-math) avec le pesant et lancinant épilogue «Cathelot» qui aurait eu sans problème sa place sur Pantophobie, l'album précédent.

Extravagant, on le disait, mais transgressif et innovant aussi, comme Frank Zappa ou Magma l'étaient en leur temps dans la sphère rock, Ni prouve une fois de plus qu'il est capable d'évoluer et de nourrir son art d'inspirations diverses (un petit glitch par ci sur «Brusquet», un petit drone par là pour ouvrir et fermer le disque) pour ne pas tourner en rond et surprendre davantage son auditoire. Il va falloir cependant vous armer de culture metal, jazz et math (pour les plus évidentes) pour en faire partie, avec si possible un bagage dans lequel se trouve une place large réservée à la sensibilité pour les dissonances, les distorsions, les polyrythmies, et tout plein d'autres éléments qu'on va vous laisser découvrir sagement dans ce Fol naïs d'exception.

■ Ted



NI

LE QUATUOR NI EST L'UN DES PLUS FASCINANTS DANS LA SPHÈRE ROCK/METAL EN FRANCE. S'IL NOUS FALLAIT UNE PREUVE SUPPLÉMENTAIRE, ET BIEN C'EST CHOSE FAITE AVEC UN TROISIÈME ALBUM DE FOLIE. DANS LE VRAI SENS DU TERME, D'AUTANT PLUS QUE LA THÉMATIQUE DE FOL NAÏS EST UN HOMMAGE AUX BOUFFONS. TOUT UN PROGRAMME, QUE LES GARS ONT BIEN VOULU NOUS EXPLIQUER, POSÉS CETTE FOIS-CI. POUR VOIR L'ENVERS DU DÉCOR DE CE NOUVEL ALBUM DE NI, VOUS ÊTES AU BON ENDROIT !

Salut Ni, vous êtes en plein milieu d'une tournée, je crois que la prochaine est le 20 avril au fameux Roadburn Festival. J'ai l'impression que vous faites plus de dates à l'étranger qu'en France, suis-je fou ou je vise juste ? De manière générale, est-ce que vous sentez que votre musique touche plus le public étranger que Français, ou est-elle mieux perçue là-bas ? C'est parce qu'il n'y a pas de paroles ?

Nico (batterie) : Bien le bonjour ! En effet, la prochaine date est bien le Roadburn mi-avril. Et c'est vrai, nous jouons bien plus à l'étranger qu'en France en général. Depuis le début de tournée fin novembre, nous sommes sur une moyenne de 75% à l'étranger et 25% en France environ. Je ne saurais dire si c'est parce que nous sommes un groupe instrumental, peut-être ? Mais, mon avis est que les gens sont peut être plus curieux, et qu'aussi, le travail de certaines salles/promoteurs de rendre curieux les gens marche peut être mieux là-bas qu'en France. C'est comme si, ici, on arrivait à un sorte de «butée», et que nous n'arrivons pas à changer de réseau. On serait ravi de toucher plus la scène metal par exemple, car on pense que ça pourrait plaire à certaines personnes. En tous cas, nous jouons depuis un petit moment en Allemagne, Belgique, Suisse, et notre réseau est autant, voire plus étoffé là-bas qu'en France désormais.

Anton (guitare) : Je crois que le proverbe (Nul n'est prophète en son pays) s'applique parfaitement pour nous, en effet. Par contre en France, on a un public restreint mais fidèle, et on a tout de même l'impression que quand on a l'opportunité de jouer dans de nouveaux réseaux, les retours sont bons et les gens semblent apprécier la découverte. Je pense qu'en France, il y a globalement un désinté- rêt autour des musiques expérimentales... je

parle des médias et certainement du jeune public, on constate que beaucoup de travail est fait autour des musiques dites «urbaines» et d'ailleurs, j'ai parfois du mal à considérer que le rock n'en soit plus une, mais c'est ainsi !

C'est impressionnant de jouer au Roadburn, c'est le plus gros festival que vous ayez fait, en termes de renommée ? Toujours pas de touches avec le Hellfest, par exemple ?

Nico : Impressionnant, oui et non. Oui, car c'est un festival de renommé et qualitatif dans lequel on ose, enfin, nous incruster dedans. On se sent à notre place sur événement important, et ça n'arrive que très rarement pour nous. Il y aura aussi le Rock In Bourlon en juin dans la même veine. Nous avons fait Rock In Opposition il y a quelques années avec Magma également. Et non, car ça restera un concert de Ni comme un autre, dans le sens où on va jouer nos morceaux, le même set, de la manière la plus intense possible comme à chaque fois. Concernant le Hellfest, je pense que c'est mort tant que nous ne serons pas plus gros à leurs yeux. Leur réponse était un peu étrange car, d'un côté, ils disaient que nous sommes un groupe qualitatif et très exigeant, et de l'autre, trop confidentiel pour être programmé là-bas, que cela ne plairait sûrement pas au public, et qu'ils ne voulaient pas prendre ce risque là. Ça rejoint donc la réponse précédente sur la prise de risque des promoteurs/salles/festival. Dans notre notre exemple, je ne vois pas de quel risque on parle de programmer Ni au Hellfest, mais c'est accepté de notre côté, pas de soucis.

Antony : Pour ma part, j'ai toujours vu le Hellfest comme une sorte d'endroit où il fallait être pour partager notre musique au plus grand nombre, mais je dois avouer qu'au fil des ans,



après avoir essuyé de nombreux refus et surtout en lisant leurs motifs de refus, j'en viens à me poser des questions sur le sens que ça aurait de jouer dans un endroit où le programmeur te rabâche que ça n'est pas pour son public. De plus, si je ne m'abuse, ils jugent plus facilement notre musique, qu'ils n'ont jamais vu en concert, sauf erreur, que les groupes à scandale social répétés qu'ils programment, donc j'en viens clairement à ne plus me sentir concerné par cette usine à gaz.

Vous nous avez encore sorti un de ces albums totalement fou, bravo ! Ça s'appelle Fol naïs, j'ai cherché sur la toile, c'est du vieux français qui veut dire «Né fou». La folie de votre musique me laisse croire que vous êtes né fou. Pourquoi ce titre ?

Ben [basse] : Ce troisième album est un hommage aux bouffons avant tout. Le titre «Né fou» allait bien avec le concept. Pour moi, Fol naïs en vieux français sonne un peu comme un prénom féminin ou m'évoque une certaine poésie... et beaucoup de fous étaient réellement atteints de folie.

François [guitare] : Contrairement à ces Fol naïs, nous ne sommes pas nés avec des troubles psychiques. Mais, il y a une sorte de folie naturelle dans notre manière de faire de cette musique ensemble. Elle peut paraître alambiquée, mais on ne se force en rien, on ne cherche pas à la rendre complexe ou cérébrale, c'est naturel pour nous. C'est juste la musique qu'on a envie de faire, qui se crée grâce à ce langage qu'on a développé ensemble depuis de très nombreuses années (plus de 25 ans



pour certains d'entre nous !) et qui nous plaît toujours.

Ben, tu le disais, Fol naïs a pour thème les bouffons, les fous du roi...

Ben : C'est super intéressant de voir qu'à un moment de l'histoire, une personne pouvait se permettre de critiquer vivement le système sans se faire tuer. Au contraire, elle était payée pour divertir ! Elle pouvait se moquer du seigneur, dire ce que personne n'osait dire, malmené les égos et les figures institutionnelles, elle avait le rôle d'exutoire ! Elle pouvait être excessive, loufoque, difforme... Bref, beaucoup de points communs avec notre musique.

Anton : D'un certain point de vue, la folie est vivante dans ce sens qu'elle s'oppose à l'inerte. Au delà du thème de la bouffonnerie et des

troubles mentaux, dans notre langue, ces mots qui tournent autour de la racine du fol ont souvent pour but de traiter de quelque chose d'excitant, de frais, qui nous transcende dans le bon sens du terme... nous surprend.

Nos bouffons, maintenant, on va dire que ce sont les humoristes. Vous êtes avides un peu des humoristes francophones actuels ?

François : Je n'aime pas Jean-Marie Bigarre (sic), c'est le seul que je connaisse. Ah mince, actuels... ? Et tu parlais d'humoristes, pardon...

Ben : Je pense que les bouffons, c'est bien plus que ça... Les humoristes font tout ce qu'ils peuvent pour rire et faire rire. En cela, ils perpétuent la fonction d'amuseur publique. Maintenant, le mot bouffon a un double sens. Le clown, le farceur, le pitre, ce qui est louable



à mes yeux... et son contraire, le mot bouffon utilisé comme une insulte, qui désigne une personne sans intérêt, niaise, ridicule, etc... C'est d'elle qu'on se moque, en gros, ce mépris que nous pouvons ressentir de la part de nos dirigeants qui nous prennent pour des bouffons.

Les bouffons font rire, pas la musique de Ni. N'y-a-t'il pas comme un paradoxe entre le fond et la forme ?

Ben : Le paradoxe est situé dans cette double compréhension du mot «bouffon». C'est cool de faire les cons et puis des fois on en a marre d'être pris pour des cons. Nous aimons mélanger au sein de nos morceaux des parties gentilles, sautillantes avec des parties méchantes et lourdes.

François : Dans l'univers de la bouffonnerie, il y a ce côté subversif et la liberté de propos qui nous a intéressé. On a fait le parallèle avec notre musique et nos personnalités. On fait une musique qui peut, sous bien des aspects, se vouloir à contre-courant de pas mal de musiques populaires de notre époque, tout du moins sur des voies parallèles : de la musique instrumentale, quelle idée ! En plus, avec des guitares et des rythmes chaloupés mais à leurs manières... On est en décalage avec une certaine normalité, un certain ordre établi. Ça fait de nous et notre musique des sortes de trublions, mais on se prend pas au sérieux pour autant. Et quand tu regardes la tête des gens à nos concerts, tu peux souvent y voir de grands sourires ! On arrive à amuser la galerie avec une musique qui, de prime abord et aux yeux de certains, peut paraître assez sérieuse.

Anton : Il y a toujours eu quelque chose d'un peu grotesque dans notre musique tant elle tend parfois à la démesure. En ce sens, elle a de mon point de vue parfois quelque chose d'humoristique. En tout cas, c'est bien conscient de cela qu'on s'amuse à jouer avec les limites. Et si on s'amuse tant, c'est bien que ça doit être drôle quelque part, non ?

Comme je l'évoquais, la folie est toujours présente chez Ni avec ce nouvel album, mais j'ai le sentiment que votre son s'est épaissi en volume, je dirais qu'il sonne plus «metal moderne», est-ce que ce ne serait pas le style

plus rentre-dedans avec moins de moments relâchés qui me fait dire ça ?

François : Une des idées principales qui nous a guidé tout au long de la création de ce répertoire a été de garder une tension de chaque instant, prendre l'auditeur à la gorge et ne jamais rien lâcher. Dans Pantophobie, notre album précédent, dont le thème général était celui des peurs, on avait exploré des ambiances assez sombres ou inquiétantes, avec des tempos plus lents et la volonté de quelque chose de massif et «lisible». Comme on cherche à varier les plaisirs à chaque album, on a voulu retrouver une certaine folie musicale.

Ben : Pour nous, le précédent album est plus metal dans la composition, les tempos, les riffs... Fol nais explore plus le côté hirsute, plus dynamique, plus rapide, avec plus de sons clairs pour les guitares, des parties planantes... Le son de nos enregistrements grossit avec le temps, car nous sommes plus précis sur ce que nous voulons, mieux équipés, dans de meilleures conditions de temps, de technique, de matos...

Avez-vous fait appel à un producteur spécialisé plutôt en musique metal pour ce disque ?

Nico : Non, pas spécialement. Nous avons fait appel à Stéphane Piot, qui avait déjà travaillé avec notre bassiste Ben, lors d'un album avec PoiL. Le mixage/mastering a été fait avec notre ami Rémy Boy, qui avait déjà officié sur le précédent album. Tout cela s'est fait assez naturellement, et facilement, dans une confiance commune. Ces deux personnes sont extrêmement talentueuses dans leur métier, et très versatiles. Pour la première fois, on a réussi à avoir une production forte, moderne, tout en gardant un côté acoustique, rock.

Avant d'écrire ce nouveau album, vous êtes-vous posé la question suivante : «Est-ce qu'on a encore des choses à explorer avec ce groupe, sans se répéter ?» ?

Nico : Pas vraiment, la question de base était commune à beaucoup de groupes qui font leur troisième album selon moi : «Comment évoluer, sans se répéter ?». La réponse a été aussi assez commune je pense : prendre le meilleur des deux précédents disques et faire quelque chose de neuf. À savoir le côté rapide,

hirsute de notre premier album, et le côté plus lourd, sombre et massif du deuxième. On verra quelles questions arriveront pour le quatrième...

François : Ça a quand même été une question qu'on s'est beaucoup posée durant toute la longue et parfois douloureuse période de création. Il y a eu pas mal de bouts de musiques entamés, mais qu'on a laissé de côté plus ou moins vite, en se disant que ça ne le faisait pas de refaire des choses qu'on a avait déjà explorées par le passé. Et idem, pour arriver à la forme finale des morceaux de Fol naïs, cette question a aussi été très présente lors de la phase d'arrangement, en veillant à se renouveler et ne pas répéter les mêmes recettes. Après, on ne se refait pas... et on ne s'est pas interdit de faire du Ni !

J'entends des groupes dirent parfois : «On arrêtera le jour où on aura plus rien à dire de nouveau, ou qu'on arrivera plus à se réinventer». Est-ce que tu crois que Ni en fait partie ? Ou c'est juste l'envie de créer des chansons avec des super potes qui vous anime tous ?

François : Même si notre musique et notre son a sûrement quelque chose d'unique, on n'a pas la prétention de faire un truc nouveau, de révolutionner quoi que ce soit. Ça peut sonner frais aux oreilles de certains ou, au contraire, réchauffé pour d'autres... Faut qu'on soit animés par la musique qu'on crée, qu'elle nous fasse autant marrer que vibrer. Pour l'instant, on tient bon malgré des périodes pas évidentes comme dans pas mal d'histoires d'amour qui durent.

Les journalistes disent beaucoup de conneries dont l'une des plus connues est de prétendre que le troisième album est celui de la maturité. Est-ce qu'on peut dire que Fol naïs est une sorte d'aboutissement ? Pensez-vous avoir franchi un cap en tant que groupe ?

Nico : Oui, je pense. C'est la première fois qu'on arrive à aller au bout des choses, dans le son, les compos, etc... On est très fiers et heureux de cet album, sous tous ces aspects.

François : On essaie toujours d'avancer, de coller à qui nous sommes et à nos aspirations. On a franchi le cap de toujours s'y retrouver malgré presque 15 années de vie commune.

Anton : J'ai l'impression que chaque album doit

être accompagné d'un sentiment d'aboutissement, pour se gorger de bonnes ondes pour la suite, mais aussi pour ouvrir une porte à de nouvelles expérimentations. J'ai l'impression que le processus créatif est souvent rempli de choses contradictoires et ça aussi, c'est fou, finalement.

Combien de temps avez-vous mis pour façonner ce disque ? Des premières idées/répétitions au mixage/mastering ?

François : On n'est pas les plus rapides ! Mais on est quand même assez exigeant avec notre musique. Et en plus, on doit jongler avec les vies de chacun, les différents projets, qu'ils soient musicaux ou autres. C'est plus compliqué de se retrouver tous les quatre avec régularité, comme ça pouvait l'être au début. Alors, on s'adapte, mais on est peut-être un peu plus lents. Pour être plus précis, on a passé l'année 2022 sur l'écriture pour aboutir à l'enregistrement début 2023, puis quelques mois pour aboutir au mix/mastering final. Ceci dit, depuis nos débuts, on tient une certaine régularité avec un album tous les 4 ans, en gros.

Vous enregistrez séparément ou en prises directes ? C'est quoi le mieux pour vous en général ?

Nico : C'est un peu un mélange des deux. Sur Fol naïs, nous étions tous dans la même pièce, avec les amplis séparés. On jouait tous ensemble, et gardions le max de prises communes, en priorisant une prise énergique et bonne pour la batterie.

Le début et la fin du disque se termine en bourdonnement, j'assimile souvent ça à une pièce orchestrale ou un film où souvent l'épilogue est un clin d'œil au préambule. Est-ce que Fol naïs peut être considéré comme une pièce à part entière, un tout, tel un opéra par exemple. A-t-il été pensé comme tel, à l'image de «Triboulet» qui se divise en 3 parties ?

François : Oui et non... Ce sont toutes des pièces distinctes, qui avaient en elles la consigne de rester intense de bout en bout. Après, ça s'est l'idée première de ce répertoire. Mais, en gros, une fois la moitié des morceaux composés, on s'est rendu compte que l'idée d'avoir des titres qui ne lâchent jamais rien montrait ses limites. Tout du moins, il nous

a paru nécessaire d'apporter du contraste à l'ensemble, avec des pièces plus calmes, plus éthérées, des passages plus contemplatifs, comme peuvent l'être le début et la fin de ce disque. Et donc, en partant de morceaux disparates, on a voulu garder une sorte d'histoire globale, que l'énergie se tienne tout du long.

Ma dernière question : c'est nouveau ces glitches (sur «Brusquet») ? C'est une lubie ? Comment on reproduit ça sur scène (rires) ?

Nico : Et bien, on ne les reproduit pas ! (rires)
François : Ça faisait aussi partie des envies collectives avant d'écrire ces morceaux. On a pas mal de petits joujoux aux pieds des 3 manches, de nouvelles pédales d'effets qui nous permettent de produire des sons qui sortent de l'ordinaire du son «rock», pouvant créer des timbres se rapprochant parfois de l'électro. Ça fait aussi partie des petites nouveautés sur ce disque. On s'est permis également de créer des morceaux en pensant parfois à la prod dès la composition et de ne pas hésiter à mettre sur le disque des choses que les gens ne retrouveront pas en live. Ça aussi ça change de nos précédents disques où les morceaux étaient en quelque sorte le reflet des versions live. Là, pour le passage de certains morceaux, ou bouts de morceaux, du studio vers la scène, on a arrangé ce qui ne pouvait pas être reproduit en direct. Enfin, faut venir nous voir en concert pour ... peut-être... s'en rendre compte !!!

Merci à Clément de Dur et Doux et aux Ni.

■ Ted

Photo couleur : Joan Sabatier
Photos en noir et blanc : Oofzos



LA FAIBLESSE

LA FAIBLESSE

(Twenty Something / Guerilla Asso)

Chouette, une nouvelle prod' de Twenty Something (le super label de Frank Slow Death et Eric Sourice, comprenant dans son catalogue Do Not Machine, LANE, Vanilla Blue) dans ma boîte aux lettres ! Vite, j'enfourne le CD de La Faiblesse dans ma platine, je monte le son et... c'est la déflagration ! Il faut dire que je ne m'attendais pas du tout (ou plutôt, je n'étais pas préparé) à entendre un groupe de post metal. Ne jamais se fier aux apparences et ne jamais rester sur ses acquis.

La surprise passée, intéressons-nous tout d'abord à l'histoire de La Faiblesse. Né d'une nécessité pour Eléonore, Paul, Christelle et Nathan pendant les périodes successives de confinement de 2020, le groupe s'exprime en français et cite sans complexe Deafheaven, Envy et Deftones comme influences. Sans trahir de secret, la musique de La Faiblesse est jouée avec les tripes et apparaît non pas comme un défouloir mais comme un exutoire pour ses membres. Le groupe laisse d'ailleurs libre court à ses émotions en proposant de larges plages instrumentales. Les neuf titres proposés dans ce deuxième album, puissants et sombres, ont été enregistrés par Jack Norris au studio Century Audio à Ramsgate (Royaume-Uni) et ne peuvent laisser indifférents. J'ai personnellement eu du mal à rentrer dans l'univers de La Faiblesse que j'ai dans un premier temps ressenti comme oppressant mais qui, au bout de quelques écoutes,

se révèle en fait tout simplement bouleversant.

Alternant avec conviction et passion les titres riches en tension («Rester ensemble», «Tout se perd») et chargés d'émotions («Je l'aime autant que je la hais», le final de «Mourir à Ramsgate» qui est aussi émouvant que réussi), le groupe propose 37 minutes d'une musique haletante et renversante, où chaque riff représente un uppercut bien appuyé et chaque mélodie équivaut à une lueur dans le ciel. Une musique sans filet et qui transpire la sincérité. Le moins que l'on puisse dire, c'est que je suis sorti de ma zone de confort et que ce n'est clairement pas pour me déplaire.

■ Gui de Champi



GREYBORN

SCARS

[F2M Planet]

Relativement jeune (car né en 2021), Greyborn a déjà une belle expérience de la scène et quand tu auras lu qu'ils ont joué (entre autres !) avec Mondo Generator, Nebula, Witchfinder ou Decasia, tu sauras déjà quel est leur style de prédilection. En effet, une forme de rock à l'ancienne qui fait se croiser une énergie diabolique et des sons de guitare assez lourds et saturés. Si tu n'aimes pas le gras, passe ton tour car il y en a à revendre dans le deuxième EP proposé par les Limougeaudois qui sont signés dans la même écurie que 7 Weeks. Le trio a beau relâcher les pédales sur l'intermède «Tetany», on a les oreilles qui bourdonnent pas mal si on écoute un peu trop fort (et au casque) les 4 autres morceaux. J'accroche un peu moins quand le tempo se ralentit comme sur les plus doom «Ravenous» et «The grand design», mais quand ça riffe avec plus d'entrain, c'est clairement jouissif ! Entre les mélodies et les relances, difficile de ne pas succomber à «A thousand dreams away», la perle de ce mini album, même si «Scars» se défend pas mal non plus (mais va un peu trop lorgner du côté de Mars Red Sky pour être mon favori). Greyborn montre avec ses cicatrices qu'il a un passé et un avenir, c'est tout ce qui importe à présent.

■ Oli



SATÓN

A LA ESPERA DEL MOMENTO

[Araki Records / Yoyodyne Records / ...]

Tel le chien de Pavlov (sans la cloche et le nonos), à chaque fois que j'entends du bourrin chanté en langue espagnole, je ne vais pas dire que je salive systématiquement mais, par contre, je pense instinctivement aux mexicaino-américains de Brujeria. Pourtant, du côté des Amériques, et plus précisément du Mexique, il existe une communauté metal visiblement bien vivante dont fait partie notamment le trio de screamo/hardcore mélodique Satón. En octobre dernier, ils ont sorti A la espera del momento, un deuxième album qui, ma foi, nettoie (ou défonce, c'est selon) les conduits auditifs à base de passages métalliques sombres et agressifs. Un chaos sonore hardcore («Noni», le premier morceau en est l'exemple parfait) quelque part entre The Dillinger Escape Plan et Converge, mêlés de brumes post-metal coincées dans les limbes. Les thématiques de cette œuvre sont presque évidentes : la mort, l'angoisse et le désespoir. D'ailleurs, avant même de l'écouter, un indice est présent sur l'artwork, le colibri. Ce dernier en flammes représente, dans la culture maya, le messager entre l'âmes des vivants et celles des morts. «En attendant le moment» (traduction du titre), vous pouvez découvrir les embuches soniques de Satón.

■ Ted



HAMMOK

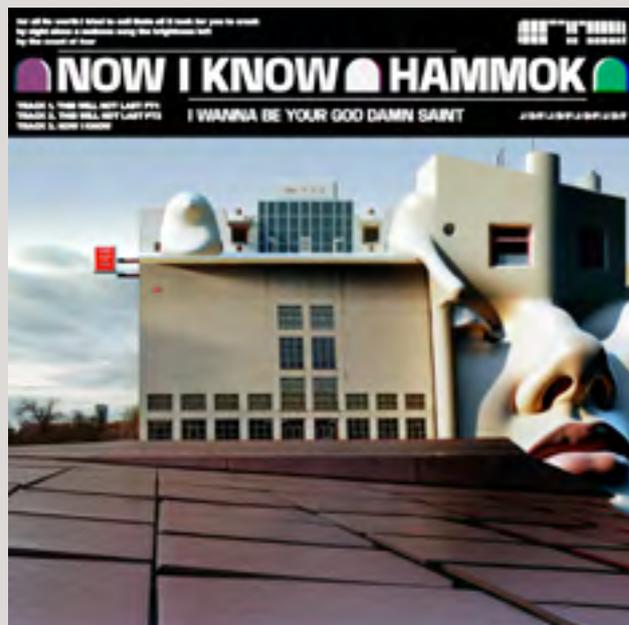
JUMPING/DANCING/FIGHTING

NOW I KNOW

[Renoir Records / Loyal Blood Records]

Quand on porte à ébullition une casserole d'eau, il y a ce moment où les petites bulles au fond vont donner très rapidement un bouillonnement beaucoup plus rapide et intense, c'est un peu comme ce phénomène physique que débute Jumping/dancing/fighting (J/D/F). Ce moment calme qui commence à gronder, pour conduire à une suite d'une rare intensité et que vous, auditeurs, ne pourrez pas maîtriser. Parti de ce postulat, il faudra vous laisser porter.

Sur des riffs rapides qui oscillent entre noise et math-rock, se dévoile la rage du chant de Tobias, additionné à la noirceur du texte («It's okay to be dead inside», «Just feel around»). «Machine gun» est un morceau taillé pour enflammer un pit (leur vidéo au Best Kept Secret en atteste) mais entre deux sessions intenses de batterie vous aurez tout de même la possibilité de souffler. «Contrapoint» se révèle être l'écrasante pièce maîtresse de l'EP, s'appuyant très légèrement sur une machine pour rythmer des paroles telle que «one more dance to fight the pain away». L'extériorisation de soi est souvent abordé dans cet EP. Lorsque j'écoute «Nosebleed», les références qui me viennent à l'esprit sont At The Drive-In et Refused, rien que ça. Sur «Smile» le chant flirte avec le spoken word et aurait très bien pu sortir sur Dischord. Le bout du tunnel, où le voyage n'était pas déplaisant mais tout de même mené

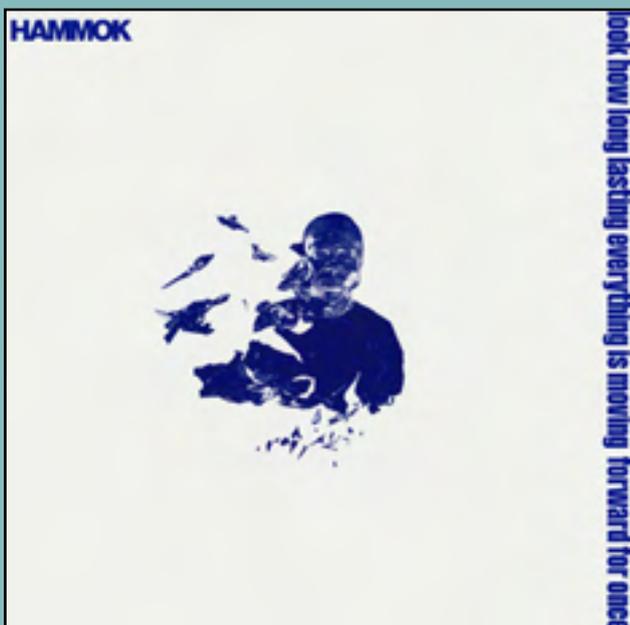


pied au plancher, arrive avec l'outro.

Ce qui marque avec J/D/F au-delà du titre qui sonne tel un slogan, c'est la puissance du son mêlé à la distorsion et évidemment je vous laisse penser à Deftones. J'aurais tendance à dire qu'avec cet EP votre première écoute ne sera pas votre meilleure mais J/D/F pourrait devenir un pur kiff de 16 minutes 44 par la suite.

Je profite d'un petit intermède pour vous signaler qu'on doit la sortie physique de ce double EP au français Romain Gilson (un homme de goût assurément). Now I know (2ème EP) dévoile un versant plus lumineux du groupe. La participation de Hallvard Bonden, chanteur de Killer Kid Mozart amène une tonalité pop au deuxième titre de l'EP «This is will not last part 2», et «Now I know» qui le clôture possède un côté cinématographique de film à suspense pour finalement s'envoler vers une furie noise au chant hurlé.

■ Deux Fré



HAMMOK

LOOK HOW LONG LASTING EVERYTHING IS MOVING FORWARD FOR ONCE

[Thirty Something]

On peut faire confiance à la Norvège lorsqu'il s'agit de musique extrême et Hammok en est une preuve supplémentaire. N'espérez pas avoir la bande son pour la vidéo de votre prochaine croisière touristique sur un fjord norvégien. Non, la musique de *Look how long lasting everything is moving forward for once* se veut plutôt urbaine, brutale et bruyante. Je ne peux pas m'empêcher l'énoncer de ces trois qualificatifs, et de faire le parallèle avec le hardcore new-yorkais de la fin des années 90 (Milhouse, Indecision, Mind Over Matter et une bonne partie des groupes sortis sur Wreck Age). La différence majeure dans ce parallèle est l'étonnant souffle de jeunesse et de fraîcheur qu'apporte Hammok au genre, tout en variant les plaisirs des riffs et des structures. On a du mal à imaginer qu'une telle puissance de feu soit le fruit d'un trio comme sur «Long lasting» qui ouvre l'album. «Seance» prouve qu'après ses deux EPs, Hammok n'est plus là pour plaisanter en plaçant un titre phare en deuxième position, et en réalisant au passage une vidéo «homemade». «Wanna be [Billboard N°1]», titre plus accessible car probablement plus punk-rock que les autres m'a surpris par son déluge de guitares menant à une véritable lumière semblable à celle qui traverse les vitraux de la déploration du Christ dans la nef sud de la cathédrale de Cologne. Ce qui en fait un titre de haute volée ! «Trap door» offre la dynamique

d'un punk rapide et incisif, avec toujours cet aspect multidimensionnel dans sa composition. «Post wanna be prelude», presque cold wave, introduit «Eat you alive (Jesus Christ I hate you so much, I want to see your world burn, you make me sick, fuck you and fucking die)». Enfin, «Teror (forever lasting)» finit en beauté mais toujours puissamment, dans un flux presque pop comparé au reste de l'album.

Il m'arrive parfois de lire concernant des albums (souvent metal), qu'il faut être initié pour apprécier leur côté sophistiqué, comme si leur écoute demandait plus l'obtention d'un diplôme que le simple fait d'être un auditeur lambda. C'est peut-être ce que vous allez penser en abordant *Look how long lasting everything is moving forward for once*, pourtant leur musique pourrait vous procurer autant de sensations qu'un sport en eaux vives ou une virée canyoning. Pensez à prendre des protections...

■ Deux Fré



HAMMOK

LORSQUE L'ON VOUS APPORTE VOTRE PLAT AU RESTAURANT, COMBIEN DE FOIS VOUS ÊTES-VOUS DIT QUE LA TRANCHE DE TOMATE ET LA SALADE SUR LE CÔTÉ N'ÉTAIENT PAS VRAIMENT DE LA DÉCORATION ET N'AVAIENT PAS NON PLUS D'INTÉRÊT GUSTATIF, ET BIEN SOYEZ TRANQUILLE ! NOUS AVONS INTERVIEWÉ HAMMOK, LE JEUNE TRIO DE OSLO FAIT ACTUELLEMENT SENSATION ET ILS NOUS ONT SERVI DES RÉPONSES SANS FIORITURE À L'INSTAR DE LEUR MUSIQUE QUI VA DROIT AU BUT. VOUS ALLEZ DÉGUSTER...

Bonjour Hammok, comment décririez-vous votre groupe au public ? Comment vous êtes-vous rencontrés ?

Notre intention est de ne jamais décrire complètement ce que nous faisons au public. Nous faisons simplement la musique que nous voulons entendre, c'est finalement le reflet de nos personnalités et l'énergie qui nous anime en tant que groupe. Ferdinand et Tobias ont grandi ensemble et ont commencé Hammok en 2011. Ils avaient 13 ans à l'époque. Après avoir déménagé à Oslo, auparavant, ils vivaient à Horten, en 2017, Hammok était en plein hiatus. Ferdinand et Tobias ont rencontré Benjamin en 2018 dans le cadre d'un autre projet. Le résultat de tout ça est que Hammok a été ramené à la vie pendant la pandémie.

Quand on mentionne votre nom, on pense au roman de Stephan Zweig, Amok. Il semble que ce nom vous soit venu d'une manière plus simple. Pouvez-vous nous en dire plus ?

Le nom «Hammok» n'est pas basé sur quelque chose de spécifique, et il n'y a pas plus de signification profonde derrière ça. Hammok est tout simplement né d'une coïncidence fortuite et c'est resté depuis.

Votre précédent LP Jumping/Dancing/Fighting est sorti sur le label Loyal Blood (Blood Command) d'Yngve Andersen, comment est née cette collaboration et comment s'est passé l'enregistrement ? Comment cet album a-t-il été reçu par la presse et le public ?

En grandissant, Blood Command a toujours été une source d'inspiration. Quand Hammok a été sur le point de sortir Jumping/Dancing/Fighting, ça a été une approche naturelle d'entrer en contact avec Loyal Blood. On leur a envoyé un e-mail et rapidement la collaboration a commencé. Concernant l'enregistrement, c'est notre ami Anders Fedøy, l'ingénieur studio, qui a conçu l'EP, et Tobias Osland, notre chanteur, s'est chargé de la production. Le processus a été très DIY comme pour tous nos projets jusqu'à présent. Nous voulions un son simplifié qui incluait très peu d'overdubs et peu ou pas de superpositions dans la production. L'EP a été très bien accueilli. Il a élargi notre public et a été hautement apprécié par les journalistes, les blogs musicaux. D'une certaine manière, il nous a placés sur la carte en

tant que groupe de hardcore international.

Votre nouvel album est sorti sur Thirty Something, un label plutôt habitué à rééditer des albums des années 90 et 2000 ? Vous avez dû éveiller chez eux un intérêt extraordinaire, comment est-ce arrivé ?

On cherchait en effet des labels pour sortir cet album. Avec l'aide de Philippe, notre agent pour l'Europe, nous avons pris contact avec Matthias de Thirty Something Records et heureusement pour nous, il était très enthousiaste à l'idée de produire notre album.

Quels sont les thèmes des chansons de Look how long lasting everything is moving forward for once, ce nouvel album ?

Il y a beaucoup de thèmes différents tout au long du disque. La plupart de ces thèmes sont vagues et sujets à interprétation. La chose la plus importante est le sentiment que vous évoque notre musique quand vous l'écoutez, aussi bien dans sa production que dans son énergie.

Pouvez-vous nous parler de votre pochette et de son designer ? Comment cela fonctionne entre vous ?

Le designer de la pochette et sa conceptrice visuelle est la sœur de Tobias, elle s'appelle Milla Osland. Tous deux travaillent en étroite collaboration pour trouver un langage visuel qui accompagne notre musique et soit représentatif du courant hardcore actuel.

Vos vidéos sont faites maison («Seance»), on imagine qu'au-delà du travail que cela nécessite, vous devez aussi vous amuser. Quel est votre processus de création pour ces vidéos ?

Oui, oui, c'était très amusant de faire le clip de «Seance». Nous jouions à un festival dans notre ville natale, Horten, le week-end où nous l'avons enregistré. Comme nous l'avons mentionné lors de précédentes interviews, nous puisons beaucoup d'inspiration dans différents genres. L'idée de faire une vidéo comme «Seance» a été particulièrement inspirée par les réalisations des frères Safdie et leurs films Good time et Uncut gems. On voulait aussi faire une vidéo dans un style «run and gun» (NDLR : run and gun est un type de shoot them up où le joueur contrôle un personnage plutôt qu'un

vaisseau) à la façon des vidéos de JPEGMAFIA. La vidéo devait paraître imprévue et spontanée.

Récemment, Daniel P. Carter sur BBC Radio 1 a programmé votre chanson «Seance» juste après un morceau de One Step Closer. Comment voyez-vous cette scène hardcore émergente (Triple B) et son évolution sur les grands labels comme Run For Cover ou Epitaph ? Quelle vision avez-vous de la scène hardcore américaine actuelle ? Même question pour la scène hardcore européenne, quels sont vos groupes préférés en ce moment ?

Nous sommes vraiment excités de voir où en est actuellement la scène hardcore. Il y a beaucoup de super groupes qui font vraiment des choses énormes pour le mouvement et qui sortent désormais sur des labels plus mainstream. La scène semble avoir une approche plus ouverte de la créativité, elle englobe les différents styles et identités, ce qui est une attitude positive nécessaire. Nous sommes constamment inspirés par la scène hardcore américaine, c'est probablement là où nous éprouvons le plus d'engouement. Nos groupes favoris en provenance des U.S.A sont The Armed, Title Fight, Scowl, Knocked Loose, Code Orange, Drain et beaucoup beaucoup d'autres. Cela dit, nous avons toujours été très concentrés sur la scène hardcore américaine, donc notre connaissance du hardcore européen est assez faible. Des groupes vraiment géniaux me viennent à l'esprit comme Oathbreaker et Birds In Row, qui ont été tous deux très influents pour nous depuis des années. On citera également Trueandtrue et Akersborg, deux très bons groupes norvégiens qui sont nos amis proches.

Quelle est votre vision de la scène norvégienne actuelle dans son ensemble ? Que pensez-vous des nominés pour Spellemann 2024 (Awards musicaux norvégiens), y a-t-il des artistes qui vous plaisent particulièrement ?

Parfois, la Norvège peut être un endroit difficile pour les artistes et l'underground. Il n'y a pas beaucoup d'habitants en Norvège donc un courant de niche devient très petit par nature. Il y a de grands groupes, mais ils n'ont pas toujours la meilleure exposition. Quant aux

Spellemann Awards, ne croyez pas que nous sommes les seuls à penser que l'ensemble semble cruellement loin de la représentation de la musique norvégienne dans sa globalité. Cette année étant particulièrement mauvaise si l'on considère que les principaux sponsors de l'émission sont Pepsi, TikTok et Nettavisen (journal à sensation qui appartient au 2ème groupe de presse norvégien). Les nominés sont biens, mais globalement l'émission ressemble à une blague et sous-estime la valeur de la musique norvégienne.

Pour nos lecteurs, pouvez-vous revenir sur vos performances à l'ESNS 2024 (Groningen) et celle du Best Kept Secret Festival ?

Les deux concerts que vous mentionnez se distinguent comme nos meilleurs jusqu'à présent. L'ESNS était un show vraiment sous haute pression, nous étions conscients de l'importance de ce festival et la salle Vera est iconique. Ce succès a été très satisfaisant et nous a donné beaucoup d'opportunités, l'une d'entre elles étant d'être programmé au Best Kept Secret Festival. Le concert du Best Kept Secret a été à la fois le plus chaleureux et le plus chaotique qu'on ait jamais joué. Le public était formidable, et nous avons fini par être extrêmement reconnaissants envers tous ceux qui étaient venus et nous ont soutenus.

Vous avez entrepris une tournée de 21 dates à travers l'Allemagne, les Pays-Bas, la France et le Royaume-Uni. Comment abordez-vous cette tournée et votre rencontre avec les différents publics ?

Évidemment, notre première tournée en tête d'affiche dans l'Union Européenne et au Royaume-Uni est une incroyable aventure, c'est grâce à FKP Scorpio et Upsurge Artists. C'est vraiment génial de voir comment notre musique est reçue, accueillir notre public à nos concerts et voir combien notre musique compte pour eux. À nos concerts, quand le public chante, c'est une sensation étrange mais tellement incroyable. Ça signifie vraiment beaucoup pour nous. Le public norvégien est parfois un peu réservé, donc rencontrer un autre public en Europe et au Royaume-Uni est très stimulant.



Avez-vous un message pour nos lecteurs ?

Nous répondons à cette interview depuis Hanovre où commence notre tournée. Nous sommes excités à l'idée de jouer et tout retourner dans les salles. On a beaucoup entendu parler du Supersonic à Paris, de sa réputation et de sa culture du spectacle. On a hâte d'y jouer. Comme toujours, nous apprécions tout cette affluence à nos concerts et on vous remercie du fond du cœur.

Merci à Vennlig Hilsen, Ole Benjamin Thomasen, Tobias Osland.

■ Deux Fré
photo page précédente : Christoffer Bya
Photo ci-dessus : Milla Osland



OFF DU POST

SUPERSONIC, PARIS

QUE S'ÉTAIT-IL PASSÉ ? POURQUOI CES BLEUS AUX GENOUX ET AUX CUISSÉS ET CES COURBATURES AUX BRAS, AVAIS-JE SOULÉVÉ DES POIDS OU DES HALTÈRES TOUTE LA NUIT ? CE SONT LES PREMIÈRES QUESTIONS QUE JE ME SUIS POSÉES AU RÉVEIL CE 1ER AVRIL. UN PEU COMME DANS UN SCÉNARIO DE JON LUCAS (VERY BAD TRIP) OU UN FILM DE TODD PHILLIPS MAIS SANS GUEULE DE BOIS. JE DEVAIS ÉCRIRE ÇA NOIR SUR BLANC, POUR PRÉSENTER CETTE SOIRÉE OFF DU FESTIVAL POST IN PARIS QUI PROPOSAIT UN ÉVENTAIL DE GENRES AUSSI VARIÉS QUE CAPTIVANTS.

Après un succulent gigot d'agneau pascal savamment arrosé et en bonne compagnie, je m'offre une balade digestive jusqu'au Supersonic. On est dimanche et demain c'est férié, pourquoi ne pas en profiter ? En plus le plateau est canon ! La fréquentation est plutôt bonne, les amateurs de post-rock et de noise se sont donnés rendez-vous, mêlés à quelques curieux tout de même.

Syberia qui ouvre la soirée est un groupe barcelonais. Il suscite mon admiration en ayant appelé le groupe du nom d'une région aussi glaciale, alors qu'ils doivent bénéficier au quotidien de températures clémentes. Ce paradoxe est génial. Avec leur look et leurs cheveux long, on ne se trompe pas, Syberia joue un post-rock empreint de metal. C'est épique, un soupçon homérique, ça fait voyager, les images des histoires qu'ils racontent viennent



SYBERIA

assez facilement et le tout sans une parole. Les compos sont plutôt longues, ils possèdent un style bien à eux et je vous avouerais que je me suis laissé tout au long du set emporté par leur musique. Sur scène, le groupe est assez statique mais headbang de façon si esthétique que c'est un plaisir pour les yeux. Bravo !

Arhios seront les deuxièmes à jouer. Leur dernier album a reçu un accueil chaleureux et leur dernier passage au Post In Paris a été très remarqué (selon ce que j'ai pu lire). Ce qui marque dès le début avec Arhios, c'est leur tonalité pop («Bashibousook»), leur côté répétitif entraînant («Bara»). C'est fort agréable (et ça serait parfois presque dansant), ça tranche avec le groupe précédent. Les compositions en général n'excèdent pas cinq minutes, ce qui donne un rythme assez digeste au set. Concernant les musiciens, ils connaissent leurs partitions pour avoir de nombreux concerts à leur actif. Décidément la programmation de ce plateau est pleine de surprises.



ARHIOS



SUPER
SONIC







Enfin, Hammok investit la scène. Bien qu'inconnu dans nos contrées, Hammok a surpris auparavant par ses prestations au Pays-Bas. J'allais enfin voir ça. Il aura fallu moins d'un morceau pour chauffer le public qui n'aura de cesse de remuer et mélanger le pit. Le set est musclé et toute l'énergie de l'album se concrétise sur scène. J'aurais presque envie de les comparer à At The Drive-In sur la fin du show, où chacun des membres a été explorer un coin de la salle. Le chanteur en allant chanter au milieu d'un public déjà bien chaud (peut-être sur «J/D/F» car ils n'ont pas joué «Machine gun»), le bassiste a été se percher sur la rambarde de l'étage le temps d'un morceau (rien que ça) et enfin le batteur en a fait de même, retenu par le public afin d'éviter une malencontreuse chute malgré une certaine envie de sauter dans la fosse (attention c'est haut quand même). Ce show a pour moi confir-

mé qu'Hammok avait le potentiel pour devenir un grand groupe de hardcore européen et marquer les mémoires, comme One Step Closer ou Birds In Row sont en train de le faire.

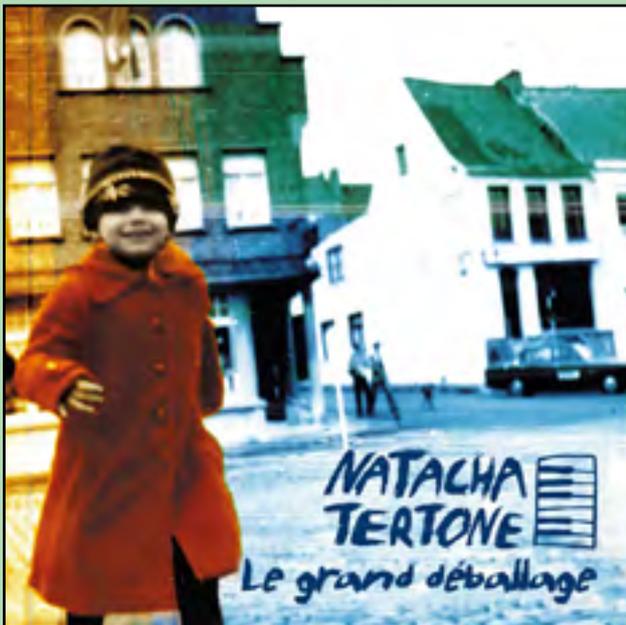
Setlist Arhios : Bachibouzook / Reef / Bara / Shoko / Gigi / Daria

Setlist Hammok : Long lasting / Séance / Wanna be (Billboard N°1) / Perfectly aware / Trap door / Now I know / Smile / Contrapoint / J/D/F / Post wanna be / Terror (Forever lasting)

Remerciements chaleureux à Tiffany Lesueur (programmatrice du Post In Paris) et l'équipe du Supersonic.

■ Deux Fré

Photos Syberia et Arhios : Naomi Paulmin
Photos Hammok : Christoffer Bya



NATACHA TERTONE

LE GRAND DÉBALLAGE

[B pourquoi B ?]

À la fin des années 90', Natacha Tertone s'entoure de quatre amis (dont 3 font déjà partie d'Unswabbed !) pour donner vie à ses idées musicales aussi pop que rafraichissantes, un album et une ribambelle de concerts remplissent 5 ans de bons et loyaux services et puis «un enchaînement d'événements personnels et musicaux : une série de drames personnels, des envies divergentes sur la direction artistique et notre maison de disque qui dépose le bilan ont eu raison de nous» comme nous le confie Bruno qui poursuit «On avait donc le sentiment de ne pas être allé au bout de l'histoire. Les années sont passées, nous avons tous fait d'autres projets et un hasard bienvenu nous a reconnectés l'année dernière. La suite est venue assez naturellement. On s'est dit qu'une deuxième saison de Natacha Tertone faisait partie de nos envies communes.» C'est en duo qu'ils travaillent sur de nouveaux titres et révisent les anciens pour remettre les pieds sur scène. En attendant d'aller enregistrer leurs nouvelles compositions, ils ont fait remasteriser Le grand déballage, lui ont ajouté deux inédits pour les plateformes et le repressent en digipak. «On s'est dit qu'il était temps de ressortir cet album, qu'il soit enfin accessible au plus grand nombre. C'est aussi une manière de nous reconnecter à notre histoire musicale, de reprendre contact sur disque et sur scène avec nos morceaux et de reprendre l'aventure là où on l'avait laissée. Et puis, cela nous donne le prétexte d'en faire la promotion et

de faire quelques dates de concerts.» Accédons donc à cette dizaine de titres qui n'ont pas pris une ride et sonnent toujours d'actualité.

Les compositions sont marquées par la voix de Natacha qui nous illumine avec des textes assez poétiques. Les ambiances varient d'une plage à l'autre, on peut être porté par un rythme très électronique («Les occasions manquées») comme par la chaleur d'une guitare («Oui, mais...») ou les sonorités de l'enfance («C'est») voire même une fanfare («Incident domestique»), à chaque début de morceau, c'est comme si on partait en voyage. Avec quelques chemins parfois accidentés comme ces expérimentations dissonantes sur «Déjà le temps» ou le trip oriental qui déboule en ghost track. Un chant comme ligne directrice d'un «album conçu comme un tout, rien n'est un hasard, l'ordre est pensé comme une histoire, chaque note est réfléchie...», Bruno, devenu guitariste dans la version 2024 va même plus loin : «à l'heure du «tout single», nous voulions affirmer notre attachement au concept d'album.» Pas de single donc... Mais quand même quelques «hits», personnellement, je vote pour «Les cartes postales» s'il fallait extraire un seul morceau de ce passé pas si lointain...

■ Oli



WHITE WIRE

CRACK UP

[Araki Records / Vox Project / Urgence Disk...]

Selon le contexte et l'endroit du monde, «crack up» peut généralement se traduire soit par céder/se fissurer, ou soit par le fait de rire (ou de fait rire) beaucoup. Les deux auraient très bien pu se combiner concernant le dernier disque de White Wire, mais ce n'est pas le cas. Ou alors un petit peu si on prête attention aux noms des titres de certaines chansons du premier album du trio punk-noise de Blois («Blood count», Attali teenage riot»). Sans être pointue, mais avec un réel piquant bien incisé, la musique de White Wire nous fissure les tympans avec des morceaux aux guitares menaçantes et pernicieuses, d'une puissance rythmique souvent tellurique, et doté d'un chant sûr de lui et scandé avec force. C'est parfaitement maîtrisé, et ces dix titres accrocheurs ne pâtissent pas du côté répétitif de leur style qu'on pourrait possiblement leur reprocher, tout simplement car Crack up file super vite (35 minutes). Mais aussi parce que les Blésois dosent ingénieusement la tension des ambiances. Si tu aimes USA Nails ou les Londoniens de John (TimesTwo), mais aussi les très beaux artworks (bravo à Gaspard le Quiniou d'Arrache toi un œil), procure-toi vite ce bel objet avant qu'il ne prenne trop de valeur.

■ Ted



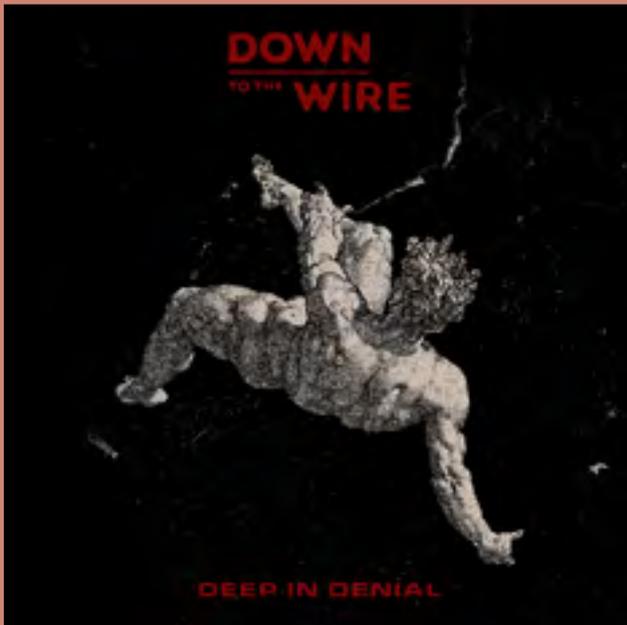
GOUL

DO IT AGAIN

[Autoproduction]

J'ai été invité à l'émission radio Konstroy pour parler du W-Fenec (mais surtout du fanzine HuGui(Gui) les bons tuyaux) et je partageais la tranche horaire avec le groupe francilien Goul, qui a été suffisamment cool pour me passer son 1er EP. Do it again a été enregistré et produit en quasi complet do it yourself ; prises live, sur une console analogique 24 pistes, en faisant néanmoins appel à des gens plus spécialistes pour le mastering, et l'artwork (Jokoko, dont on reconnaît bien la patte folle), avant de sortir ce digipak en autoproduction. S'il s'agit d'un 1er disque, les quatre Goul ne sont pas pour autant des jeunes louveteaux se lançant dans l'aventure du r'n'r, cela fait déjà quelques (dizaines ?) années qu'ils traînent leurs habits de gala (noirs bien sûr) dans les caves de la capitale et de ses abords. Après une entrée en matière un peu timorée («Easy»), leur rock très bluesy prend son envol et s'accélère sur le titre éponyme «Do it again», les guitares se montrent alors aussi généreuses que peuvent (pouvaient ?) l'être des soirées parisiennes prometteuses («Pigoul night», on appréciera au passage le jeu de mots de ces joyeux drilles) et nous emmènent virevolter avec elles («So high») jusqu'au finish «Anyway», le plus punk de ces 5 titres, adapté d'un poème de Gabriel Garran.

■ Guillaume Circus



DOWN TO THE WIRE

DEEP IN DENIAL

[Autoproduction]

Jeune groupe parisien, Down to the Wire n'est pas qu'une énième preuve du retour d'un rock grungy sur le devant des scènes, c'est aussi un combo qui a des idées aussi variées que ses influences, mais garde sa ligne directrice (guitares saturées, grosse énergie, ambiance crade et groove qui balance) pour nous en foutre plein les oreilles ... et la vue car leurs clips de «The butcher's fantasy» ou de «Healing» valent le détour.

C'est une guitare acérée qui nous accueille, une autre bien plus sourde déboule avec la rythmique pour assombrir le tout, même la voix joue avec nos nerfs, passant d'une clarté éclatante à quelques rugissements qui sortent des tripes. Sur ce premier titre («Healing»), on trouve un long moment calme avec un peu de nonchalance qui n'est pas sans rappeler Chino Moreno, mais c'est bel et bien une atmosphère power post-grunge qui se dégage de l'ensemble. Down to the Wire pique quelques trucs au metal, quelques autres au stoner et fabrique sa tambouille. On accroche plus ou moins selon ses aspirations, perso, j'aime moins quand les mélodies se hachent et j'apprécie davantage quand ça traînaille («As a brother», «Universal refill»), lançant, le combo sort davantage des sentiers battus et s'expose, un risque payant quand on voit les qualités de «Burn». C'est aussi une guitare déchirante qui nous fait quitter Deep in denial, la boucle est bouclée.

Pour terminer sur une autre note (et faire plaisir au moins à Ted), un petit mot sur le très bel artwork... C'est une version détournée et à peine détournée de «La chute de Phaéton», une gravure du XVIème siècle qui illustre un mythe grec qui tient en peu de mots. Goltzius, le batave à l'origine de l'œuvre, a représenté «Quatre disgraciés» qui ont pour point commun d'avoir déconné en ne respectant pas leur promesse ou ne suivant pas les conseils donnés par leur père. Le plus connu, c'est Icare qui se brûle les ailes (et qui a parfois été confondu avec Phaéton), notre loustic ici présent est le fils du Soleil (Hélios) et de la fille de l'Océan (Clymène). Il emprunte le char de son père céleste, mais n'ayant pas toutes ses heures de conduite se crashe en cramant une bonne partie de la planète... Dans la version remixée par les Romains, Ovide raconte même que le Nil, terrorisé, cache alors sa source et que la peau des Africains noircit ! Pas trop content de la virée, il est foudroyé par Zeus et se noie dans un fleuve. Abattu et honteux, son père s'éclipse une journée, son demi-frère (Cygnus) se métamorphose en cygne et ses sœurs en arbres. Un sacré bordel pour nous rappeler d'obéir à ses parents...

■ Oli



DELIA MESHLIR

BRING BACK THE LIGHT

[Irascible Records / Ba Da Bing Records]

La chanteuse / compositrice / multi-instrumentiste suisse Dayla Mischler est une artiste plutôt complète et aguerrie. Jugez plutôt : elle écrit sa propre musique depuis ses 10 ans ; joue du piano, de la guitare et du saxophone ; chante dans le groupe Cheyenne puis entame depuis 2015 sa carrière solo sous le nom Delia Meshlir avec la sortie de son discret premier LP autoproduit, *Story from vacuity* ; joue dans d'autres formations telles que le collectif *Berceuses* (avec Émilie Zoé notamment) ou l'ensemble ambient jazz *Shake Me* ; elle gère également la partie visuelle de ses projets (artworks, photos, clips...), sans parler de la partie management/booking. En novembre 2023, la Lausannoise de 31 ans sort son nouvel album, *Bring back the light*, un peu moins de deux ans après *Calling the unknown*.

Bring back the light est un disque cathartique pour la Suisse qui a vécu une période de deuil très intense, et avait donc cette volonté profonde d'apporter de la lumière dans la noirceur et la tristesse qui l'a et qui doit probablement encore l'envahir. À la quête de soi, de sa stabilité, de sa propre liberté, elle prouve avec l'ambiance de ce nouvel album très organique qu'elle est tout simplement pleine de vie. Composées au piano, son premier instrument, et façonnées avec ses cinq camarades de jeu, les huit pistes présentées ici exhibent la qualité d'écriture indéniable de la Suisse. À la fois sensuelle («I never told you»), fragile («Moving on») et affirmée

(«Love»), on retrouve dans son œuvre une esthétique pop folk présente chez Angel Olsen ou Karen Dalton, deux de ses influences assumées, mais on pense aussi à Cat Power.

Il y a du yin et du yang dans ce *Bring back the light*, un album dans lequel on peut par exemple se faire surprendre, dans une chanson mélancolique, par un prépondérant solo de guitare électrique de plus de deux minutes, par des déambulations presque jazzy qu'on n'aurait même pas prémédité deux titres avant, ou par un chant polyphonique en guise d'introduction. C'est tout l'audace de Delia Meshlir avec ses morceaux qu'on croit connaître en quelques écoutes, et puis qu'on redécouvre au fur et à mesure qu'on se repasse ce disque presque déstabilisant de par sa nature protéiforme. Il est d'ailleurs impossible de sortir un «hit» ou un «single» de ce *Bring back the light*. Pour un album «pop» lumineux, c'est un comble.

■ Ted

LIVE IN PARIS

@JC FORESTIER

JOUJOU + FFF

@ Olympia [03/04/2024]

Merci à Sabrina de Veryshow, Nicolas Baby et Yarol.

MARTIN LUMINET

@ La Cigale [04/03/2024]

Merci Martin pour ta confiance.

TROY VON BATHALZAR + DIONYSOS

@ Zénith [04/04/2024]

Merci à Stephan pour la mise en relation avec Zouave.

Merci Dionysos et Zouave.

Merci aux deux groupes et à Seve de Rage Tour.



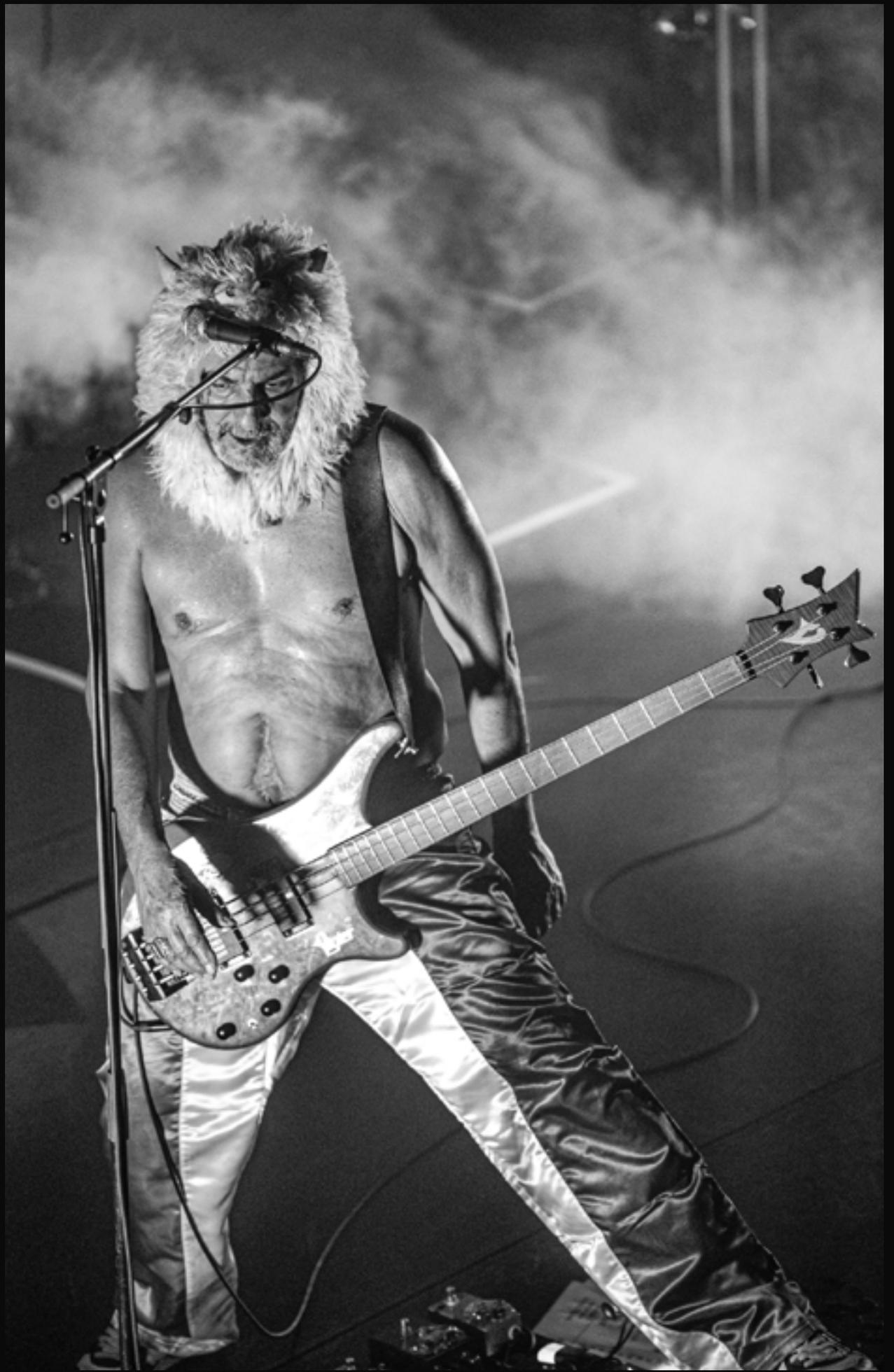
















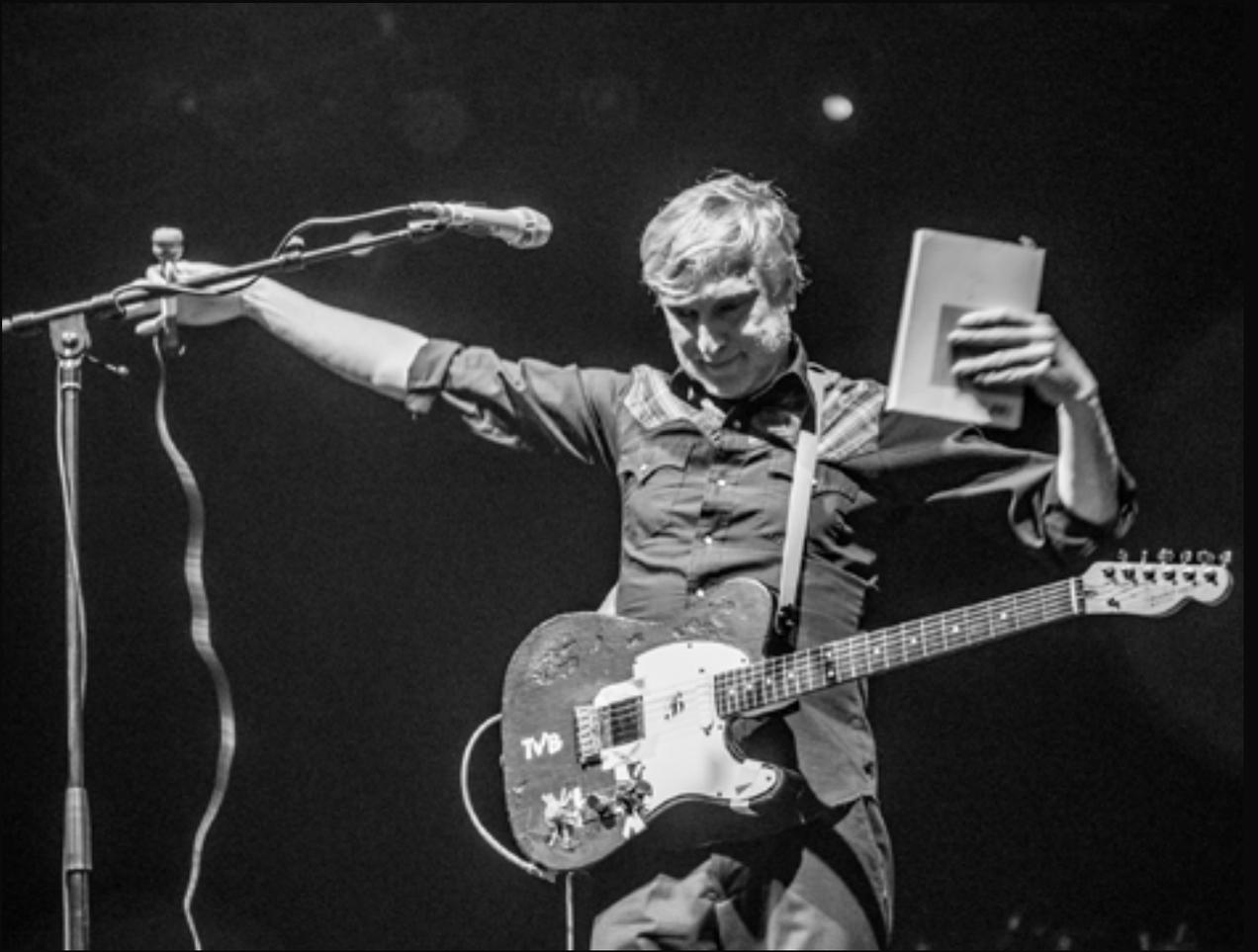


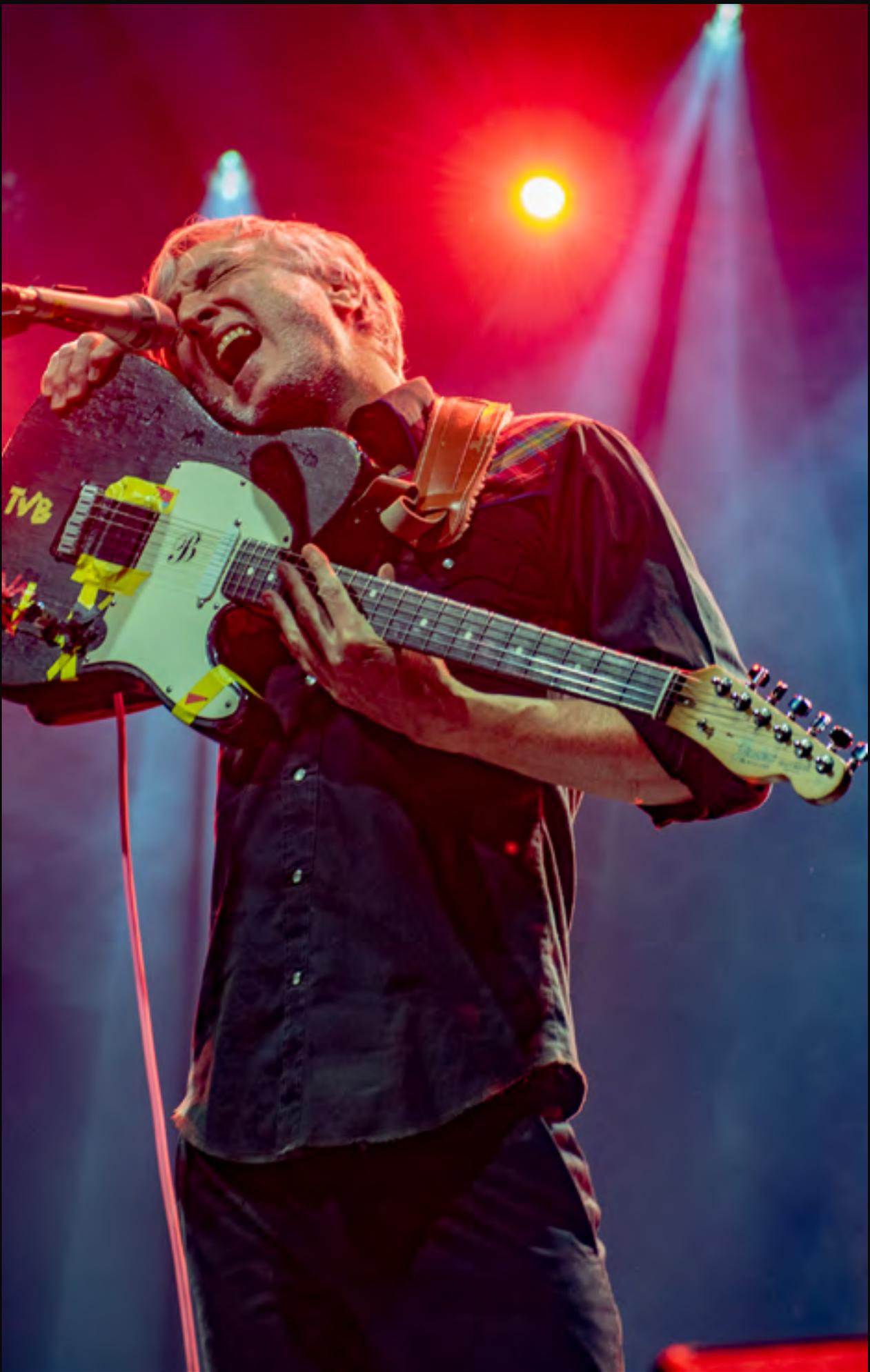
MARTIN LUMINET





TROY VON BALTHAZAR





TROY VON BALTHAZAR













DIONYSOS



FFF

BOITE A MUSIQUE, METZ

«MAIS CE CONCERT D'FFF AU SOLEX 'N' ROLL, C'ÉTAIT EN 1996 OU 1997 ?»
C'ÉTAIT L'ANNÉE DU CONCERT DU NJP JE TE DIS !!».

ALORS QUE JE SUIS DANS LA FILE D'ACCÈS À LA BAM (BOITE À MUSIQUES, SMAC DE METZ), JE N'AI PAS PU M'EMPÊCHER DE ME RETOURNER ET D'APPORTER L'INFORMATION À DEUX TYPES EN PLEINE DISCUSSION. OUI, CE CONCERT AU SOLEX 'N' ROLL À METZ, C'ÉTAIT AU PRINTEMPS 1997. LA VEILLE D'UNE ÉCHÉANCE ÉLECTORALE. AVEC ULTRA ORANGE EN PREMIÈRE PARTIE, D'AILLEURS. LES TYPES SONT SCOTCHÉS PAR LA PRÉCISION DE L'INFORMATION, MAIS QUE VEUX-TU, QUAND ON PARLE D'FFF, UN DE MES GROUPES DE CŒUR, C'EST BIEN NORMAL. C'EST SURTOUT QUE J'AI UN SOUVENIR TRÈS PRÉCIS DE CETTE SOIRÉE D'IL Y A PRESQUE 27 MAIS QUI RESTERA GRAVÉE DANS MA MÉMOIRE. POUR TOUT TE DIRE, JE ME SUIS SOUVIENS DE TOUS LES CONCERTS DE FFF AUXQUELS J'AI PU ASSISTER, LES TRÈS BONS (TOURNÉE DE L'ALBUM ÉPONYME) COMME CEUX POUR LESQUELS JE N'AI PAS ÉTÉ CONQUIS (FIN DE TOURNÉE VIERGE). N'EMPÊCHE QUE FFF DEMEURE POUR MOI CE QUI SE FAISAIT DE MIEUX «ON STAGE» DANS LES ANNÉES 90, ET MÊME DANS LES ANNÉES 2010 QUAND LE GROUPE REJOUAIT SPORADIQUEMENT. ALORS, QUAND LA FORMATION VIENT JOUER DANS MES COINS POUR PRÉSENTER SON EXCELLENT NOUVEL ALBUM, JE NE POUVAIS QU'ÊTRE DE LA PARTIE.

Concert un mardi soir, pas de première partie, show à 20h30. Parfait pour le quadra que je suis. Ça tombe bien, la moyenne d'âge dans la salle tourne aux alentours de la quarantaine, même si elle s'étire de 7 à 77 ans ! Le groupe du 18ème arrondissement n'a pas renouvelé son public ? Peut-être. On s'en FFFout d'ailleurs. Les gens présents ce soir (ça ne semble pas complet, mais la salle est bien remplie) sont des connaisseurs de la Fédération Française de Funk, et j'aurai plaisir à le constater tout au long de la soirée.

Le show démarre à 20h45 dans la pénombre, chaque musicien portant des lunettes du futur projetant les lettres F F F, sur un sample intrigant mêlant rythmes électroniques et l'intro de «Devil in me», seul micro-extrait de Blast culture, le premier album du groupe. Car oui, le groupe ne jouera pas de titres de ce disque génial. Ni de Vierge d'ailleurs, mais ça, on ne va leur reprocher. La set-list va se concentrer sur l scream (tous les titres seront joués à l'exception de «Death on the danceFFFloor» !), Free for fever et FFF. Et même si le public réagit avec les vieux tubes (c'est d'ailleurs «Silver groover», en quatrième position du set, qui fera décoller le concert), les nouveaux morceaux sont bien accueillis par une assistance bienveillante puis débordante d'énergie (n'exagérons

rien, on n'est pas face à la première jeunesse, mais j'ai quand même vu un slam !). Il faudra quelques titres pour que le chant de Marco soit optimal, alors que sa diction est impeccable de bout en bout (j'étais impatient d'entendre «Les magazines» et son pont à mille à l'heure, parfaitement exécuté et salué comme il se doit par le public).

Le son est très bon (même si la caisse claire aurait mérité de claquer un peu plus, à la mode des années 90) et le light show est quant à lui un peu brouillon (même si le jeu de lumières avec le backdrop est bien pensé). Et le groupe ? Impeccable, bien sûr. Pas aussi fou qu'il y a 25 ans, mais c'est bien normal. Mon voisin (qui a découvert le groupe par le biais de Johnny Halliday, Yarol ayant tenu la guitare et les arrangements pour le rockeur français) me dira à la fin du concert avoir pris une bonne taloche tant l'énergie déployée par le groupe l'a scotché. Il a raison. Yarol (avec son tee-shirt Bad Brains) enchaînent les riffs avec brio tandis que Krishoo (qui n'ôtera pas ses lunettes de soleil de tout le concert) assure le groove avec précision. Et que dire de Marco (qui sait tenir son public) et surtout de Niktus à la dégaine toujours improbable, au jeu de basse délicieux et à l'énergie débordante, arpentant la scène de long en large ? Les quatre FFFantastiques,

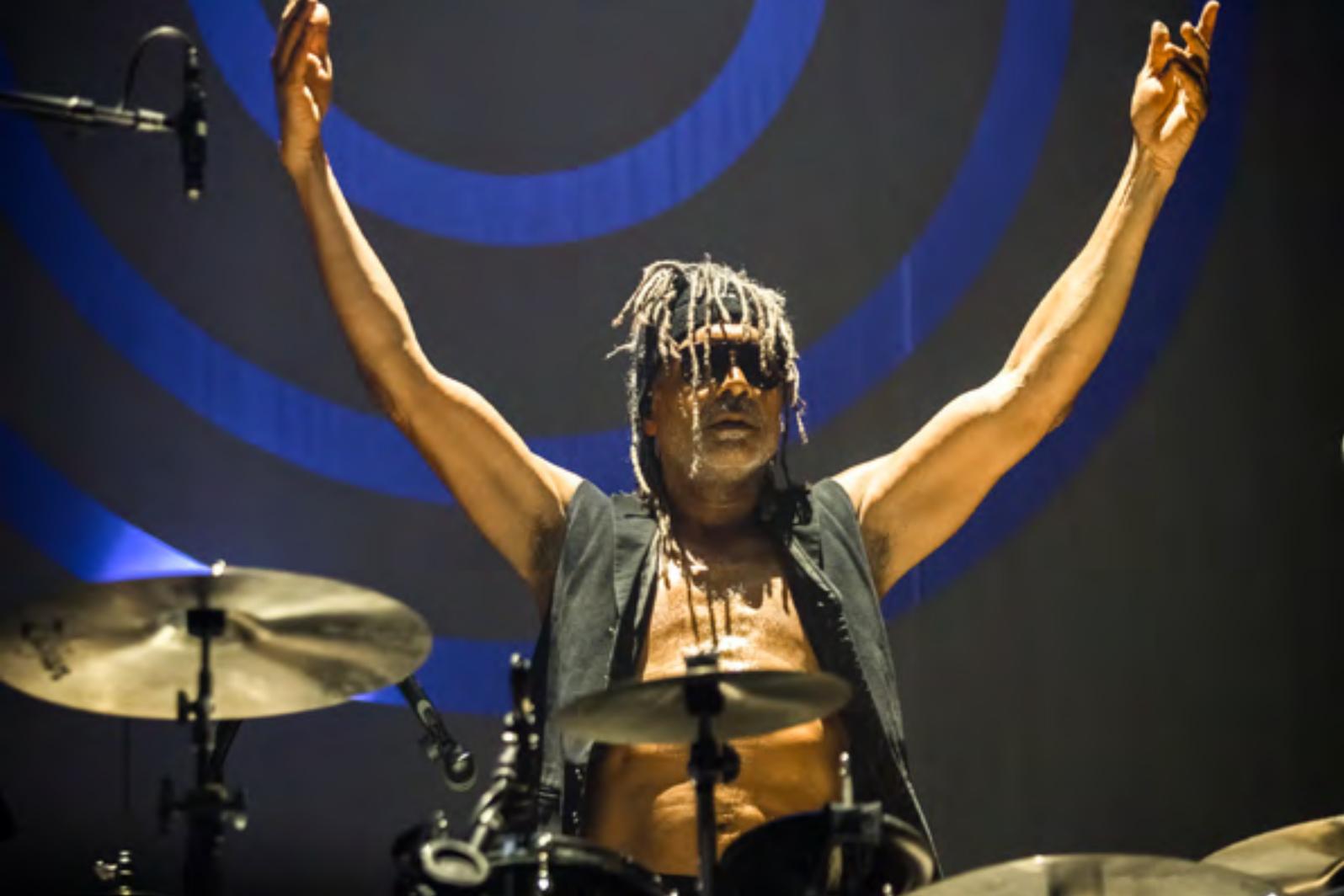


auxquels s'ajoute Romain aux claviers, maîtrisent leur sujet, qu'il s'agisse d'envoyer de grands riffs électriques («Barbes», «Le pire et le meilleur») ou d'enflammer les cœurs avec des rythmes funk («I'm there», le génial «Des illusions»). La pression ne retombera qu'en milieu de set, le temps de jouer «Je pars», pour relancer la machine avec des titres énergiques (dont l'excellent «Won't you»). «Morphée» (parfaitement chanté par un Marco débordant d'enthousiasme) mettra tout le monde d'accord, «AC2N» (aux riffs revisités) sera l'occasion de se rappeler qu'à l'époque de l'écriture du titre, le FN était à 5 % d'intention de votes (fffuck !) et «Niggalize it» (au cours duquel Yarol terminera dans le public, porté à bout de bras pendant qu'il mouline les riffs) atomisera la salle ! Le temps passe trop vite et c'est déjà la fin. Le groupe aura pu constater qu'après un début timide, «son» public est bien vivant.

Après les acclamations du public, Yarol remonte seul sur scène avec son bottleneck pour entamer quelques riffs de blues, prémices à l'intro d'un «Barbes» explosif, et la fin du show se fera en douceur en mode boule à facettes (véridique) et l'interprétation de deux nouveaux morceaux aux tendances dansantes («Keep on» et «Love train»). J'aurais personnellement une fin dans la fureur et le bruit, mais ainsi va la vie ! Marco lâchera, avant de sortir de scène : « Maintenant, vous allez pouvoir leur dire qu'FFF est de retour ». T'inquiète mon pote, on va faire passer le mot ! J'ai personnellement passé un excellent moment en compagnie du quintet à l'attitude impeccable et auteur de tubes légendaires (ou presque). Bien évidemment, la fougue n'est plus la même qu'il y a un quart de siècle, mais c'est toujours un plaisir d'avoir rendez-vous avec ses héros loin d'être devenus des zéros !

Merci à Guillaume Circus, à Marie D'Emm et à Pauline de la BAM.

■ Gui de Champi
Photos : Marie d'Emm









A LUCKY PILOT

ECHOES OF WEIRD NOSTALGIA

[Last Disorder / Atypeek Music]

Ancien guitariste de Lust - groupe de (post-) rock originaire de Besançon, auteur de quelques albums dans les années 2000 dont un enregistré sous la houlette de Steve Albini - Bruno de Bona a pris un virage en solo en 2004. C'est sous le patronyme A Lucky Pilot qu'il a conçu trois albums dont le premier est sorti en 2006, suivi d'un deuxième en 2014, puis d'un troisième qui est paru en septembre de l'année dernière. Cela fait peu de production en 17 ans, mais le désormais Bourguignon (il était basé à Londres pendant plus de dix ans) est du genre patient. Voire peut-être ultra-méticuleux. Et ça se ressent dans cet *Echoes of weird nostalgia*, une œuvre musicale faite-maison soignée dans les détails, riche en émotions et passionnante pour laquelle son géniteur est passé par pas mal de phases de découragements et de remises en question. Le fait d'être seul, sans aucun doute.

Les racines post-rock de Bruno se fondent inévitablement dans les plages de ce nouvel album («Yerself», «Glitches»), mais le réduire uniquement à cela serait totalement stupide et malhonnête. A Lucky Pilot exploite d'autres pistes sonores comme le drone («Attention span deficit»), l'ambient («Things you have never seen», «Winter blues»), des tissages rythmiques électroniques entremêlées de guitares plus ou moins délicates («A little fire», «D.U.S.K.») et des réminiscences d'airs mélancoliques d'indie-rock (dont l'envoutante «Departures»

guidée par un talk-over désespéré). Un cocktail de frissons propices aux bons comme mauvais souvenirs, à la nostalgie, aux rêves, au voyage assurément (au sens propre comme au figuré), avec une esthétique sonore apostrophant grandement ce spleen que tout le monde a connu un jour ou l'autre dans sa vie.

Dans le cas de son auteur, il s'agit peut-être d'une crise de la quarantaine, du bouleversement de son retour en France ou simplement les sentiments profonds qui l'ont hanté durant la conception de ce disque et les conséquences d'une solitude compliquée à endurer. Peu importe, *Echoes of weird nostalgia* m'a touché, et pour un gars comme moi qui n'est plus très fan de post-rock et de plages instrumentales lentes et mollettes, c'est plus qu'un compliment.

■ Ted



FROM GREY

TO DUST

[Autoproduction]

En solo, Ronan K a sorti un EP en 2015 puis a croisé la route de Stéven (chanteur d'Oscar Matzerath). Ensemble, ils ont travaillé sur un album folk intitulé From grey en 2018, devenus indissociables et davantage un duo, ils changent leur nom pour ... From Grey, mais pas leur recette d'un folk qui fait honneur à ses origines comme à d'autres influences.

Mettons tout de suite un truc au clair qui me hante depuis que j'écoute cet album (To dust car un titre découpé en deux parties porte ce nom) : nos deux auteurs ne seraient pas un peu malicieux ? J'ai la forte impression qu'ils ont disséminé dans leurs paroles des références à des aînés qu'ils apprécient... Tu ne comprends pas ce que je veux dire ? Alors que penses-tu de ce «Knock, knock, knocking on your door» («Salem city»), ce serait-ce pas un écho au «Knock, knock, knockin' on heaven's door» de Bob Dylan ? Le «My girl, my girl, where you get no sleep last night» («Ice storm») ne serait-ce pas un écho au «My girl, my girl, don't lie to me, tell me where did you sleep last night?» de la tradition folk américaine (et repris par Nirvana pour son cultissime et soyeux Unplugged in New York). Ces deux-là me semblent être plus que des coïncidences et en cherchant un peu, j'en ai trouvé d'autres mais un peu plus tirées par les cheveux («You put a spell on me» («You hate me») est certainement plus une histoire de sort qu'un clin d'œil à Screamin' Jay Hawkins). Me voilà débarrassé de cette idée,

en espérant connaître le fin de mot de l'histoire un de ces jours...

Et sinon, les mecs font de la musique aussi, non ? Oui, c'est un peu de ça qu'il devrait s'agir dans une chronique de disque, je l'avoue, mais quand même, ça dit quelque chose ces textes, non ? Les onze pièces de ce premier album (en tout cas, sous ce nom-là) nous amènent autour d'un feu de camp, guitare acoustique, chant rauque dépouillé qui touche au cœur, parfois un peu de rythmes (ceux de Nico qui fait que le duo en devient trio) ou d'harmonica, un petit banjo, quelques chœurs, jamais grand-chose... Les titres sont purs, simples, évidents et piochent dans l'americana, la country, le blues, tout ce qui est aux origines du rock se retrouve dans To dust. Et comme tout est emballé avec soin dans un très beau digipak et enregistré avec un son de dingue, on t'encourage à remonter à la source de nos plus belles émotions musicales.

■ Oli



THE DARTS

BOOMERANG

[Alternative Tentacles Rec./ Adrenalin Fix Music]

Autant quand on a la passion de la planche à voile, au bout d'un certain temps ça doit forcément lasser, autant le rock, celui qui se joue avec les tripes, avec le cœur, il faut croire qu'on n'arrête jamais. Quand Rémiiii chroniquait il y a presque 20 ans le deuxième album de The Love Me Nots sur le W-Fenec, à l'époque où il n'y avait pas encore le magazine, imaginait-il que deux décennies plus tard, la moitié de feu The Love Me Nots qui a splitté en 2016, renaîtrait de ses cendres tel un Phoenix (oui, Nicole Laurene et Christine Nunez viennent de cette ville d'Arizona), dans ce nouveau groupe qui est The Darts ? J'admets que cette introduction est un peu trop chargée en informations, donc pour faire simple : le très bon groupe The Love Me Nots a envoyé du bon rock fuzz surf entre 2006 et 2017, et Remiii avait chroniqué leur 2e LP Detroit en 2009 sur le W-Fenec. Au split du groupe en 2017, la chanteuse/claviériste Nicole Laurene embarque la bassiste Christine Nunez pour former, avec la guitariste Meliza Jackson et la percussionniste Mary Rose Gonzales, ce groupe 100% féminin : The Darts. Et pour reboucler avec l'intro de cette chronique : oui, la planche à voile, à la longue, c'est pénible (enfin, je ne sais pas, je n'en ai jamais fait, mais bon).

Concernant ce nouvel LP, dire que The Darts ont du piquant est une évidence. Et si on reste dans la même mouvance que The Love Me Nots, elles ont laissé la planche de surf au garage, pour

proposer un rock justement un peu moins surf et plus garage. Un style un poil plus dynamique sans être agressif, avec Nicole qui se lâche autant au micro que sur son Farfisa, alternant un chant tantôt riot grrrl, tantôt vamp, tantôt swing lady, tantôt miss indie rock. Un talent véritable quand il s'agit de changer d'atmosphère. Et Christine, Meliza et Mary Rose l'accompagnent avec la même ferveur et le même engagement : la guitare fuzze, la batterie surfe, la basse swingue, ou inversement, ou alternativement, bref, elles savent tout faire et elles le font bien. C'est peut-être pour tout ça qu'un single de leur précédent LP avait été utilisé dans la série à la BO impeccable *Peaky Blinders* (le titre «Love you to death»), ce qui est un gage de qualité. C'est peut-être aussi parce que Jello Biafra les a signées depuis 2018 sur son label Alternative Tentacles et qu'il continue de les suivre. Et c'est pour tout ça que ce nouvel LP fait du bien aux oreilles, un rock brut et irrésistible qui sait aspirer toutes les nuances pour délivrer une musique qui s'apprécie chez soi, mais évidemment en live. Et ça tombe bien, The Darts aiment tourner, et pas qu'autour de Phoenix. Puisqu'elles ont déjà fait une centaine de dates en Europe lors du Snake Oil Tour 2023, on espère de tout cœur les retrouver en 2024 par chez nous. À suivre, évidemment.

■ Eric



KARKARA

ALL IS DUST

[Stolen Body Records / Le Cèpe Records ...]

En ne jetant qu'un œil à la pochette, tu comprends que Karkara a des idées à revendre, n'hésite pas à mélanger un paquet de trucs et semble apprécier le mysticisme. En jetant une oreille aux œuvres du trio, tu ranges sans hésiter le groupe au rayon psyche-prog-rock et trouves que la pochette colle bien à leur univers. Sur une base solide (celle d'un rock imprégné des seventies), les Toulousains s'autorisent toutes les expérimentations, qu'elles soient assez classiques - solo de guitare étincelant, ligne de basse directrice bondissante ou chant un peu plus poussé (et même parfois un peu trop forcé à mon goût sur «All is dust») - ou qu'elles soient bien plus aventureuses comme l'apport d'un saxophone, d'une trompette, de nappes de synthés ou d'influences orientales. Les amateurs du Pink Floyd du début des années 70 ou de Gong seront comblés par ces expériences et l'énergie déployée par le groupe qui sait ne pas se perdre dans de longues plages contemplatives et garder une bonne intensité sur toute la durée de ses morceaux pourtant assez longs.

■ Oli



OUM SHATT

OPT OUT

[Wanda Y. Records]

Après un EP en 2013, et un premier album en 2016, les Berlinoises de Oum Shatt ont pris leur temps, mais sont définitivement de retour avec un nouveau disque, sorti le 26 janvier dernier, au titre aussi mystérieux que leur patronyme : Opt out. En fait, tout est mystérieux chez ces Allemandes, de cette pochette sur laquelle trois inconnus contemplant un symbole occulte avec lequel ils semblent être en interaction, jusqu'à leur musique rock hybride plutôt exotique. Plus précisément, ce sont les influences orientales qui s'expriment chez Oum Shatt (le «Oum» - prénom d'une célèbre chanteuse égyptienne, signifiant «mère» en arabe - n'est pas là par hasard), et ce même jusqu'aux mimiques vocales de Jonas Poppe qui exondent notamment sur l'introductive «Off to St. Pete». Sur cet album concept où il est question de ne pas répondre aux attentes de la société et de protéger les contradictions et les échecs, le groupe compose des tubes qui n'en sont pas, avec des ingrédients puisant dans la no wave, le rock psychédélique, le surf-rock, le post-punk, la pop-folk ou même dans le krautrock de leurs aïeux. Eux appellent ça du rock minimaliste, on a le droit d'en douter vu le maniérisme de leur démarche et la richesse intéressante dans les sonorités et les percussions de cet accompli et nébuleux Opt out.

■ Ted



AVATAR

LA SIRÈNE, LA ROCHELLE

AVATAR ÉTAIT EN TOURNÉE FRANÇAISE. UNE TOURNÉE MARATHON DE 11 DATES EN 13 JOURS. UNE TOURNÉE QUI A AUSSI RENCONTRÉ SON PUBLIC AVEC UN SOLD OUT SUR CHACUNE DES DATES DE LEUR INCROYABLE SHOW.



Alors Avatar, c'est maintenant un incontournable de la scène metal avec une sonorité reconnaissable entre mille, mêlant death metal mélodique, groove metal et heavy (entre autres). C'est aussi une scénographie soignée avec leur frontman Johannes Eckerström et son grimage de clown qu'il arbore depuis 2014 et la sortie de l'album *Black waltz* leur quatrième (un incontournable !). Depuis cet album, le groupe est plutôt prolifique et enchaîne les albums de qualité emmenant leur

freakshow à travers le monde.

Depuis la fin du COVID, Avatar enchaîne donc les tournées marathon, alternant entre l'Europe, l'Amérique du Nord et du Sud en mai de cette année. Cela ravit les fans dont je fais partie depuis que je les ai vu pour la première fois au Hellfest en 2017. Me voilà donc enchanté de ma première accréditation pour ce groupe haut en couleurs que je vois pour la sixième fois. Et c'est à la salle de La Sirène de La Ro-



chelle que je sors l'appareil de son sac pour capturer des photos avec l'excitation d'un gamin ouvrant ses cadeaux de Noël.

Une entrée en scène captivante et qui met tout de suite le ton de la soirée avec «Dance devil dance», et les diables que nous sommes, ont dansé. Le groupe a donné sans compter et c'était soigné, de la scénographie à la setlist en passant par les lumières. Mais, car oui il y a un mais, les ayant déjà vu cinq fois auparavant, on sent bien que l'on arrive à la fin du marathon hexagonal. On les a vu fatigués, mais suant sang et eau pour donner le meilleur d'eux-mêmes. La setlist est dingue avec leurs plus gros tubes, allant de «Colossus» à «Let it burn», en passant par «Bloody angel» et «Smells like a freak show». Ils ont calibré leur live pour tenir ce marathon en faisant des breaks toutes les deux ou trois chansons à l'aide d'une mise en scène toujours aussi sympathique nous faisant voyager dans leur univers si particulier. Néanmoins, la multiplication de ces breaks, bien que compréhensibles tellement c'est énergivore, finit par couper un peu le game.

Pour conclure, c'est un incontournable, c'est du gros show avec un spectacle global qui ravit les fans de tout âge et c'est toujours un plaisir de les revoir. On leur souhaite le meilleur pour l'avenir, et un peu de repos pour continuer à ravir nos oreilles et nos yeux.

On remercie beaucoup Cécile de la Sirène d'avoir pu permettre à notre équipe de participer à cet événement. On remercie aussi Live Nation pour nous proposer de telles tournées qui rapprochent les groupes de leur public. Et enfin chapeau les artistes, merci à Avatar de nous proposer des shows toujours renouvelés et de haute qualité. See you soon !

■ Gab & Nolive
Photos : Nolive

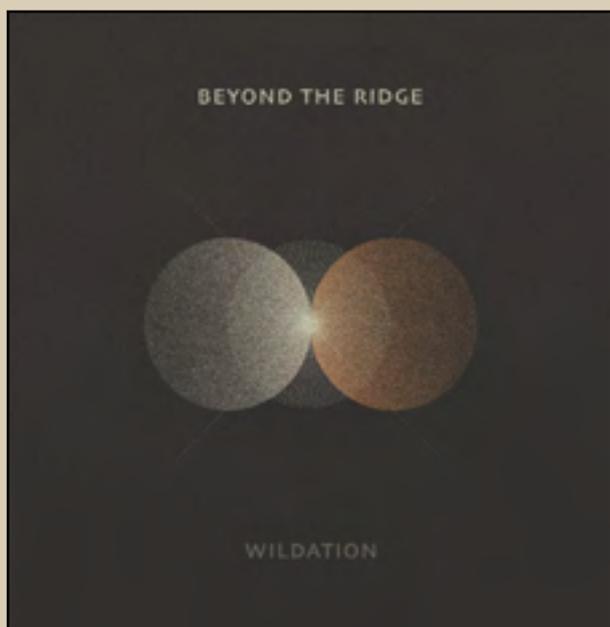












WILDATION

BEYOND THE RIDGE

[Autoproduction]

Ouvert sur le monde mais ancré à Langres, Wildation est un projet initié en 2019 par Vincent (guitare et chant) vite rejoint par Martin (batterie) et Paul (basse). Pas aussi sauvage que leur nom le laisse imaginer, le trio explore un rock qui cherche le bon équilibre entre énergie communicatrice, mélodies pop envoûtantes et ambiances folk feutrées. Clairement inspiré par les sonorités américaines, le groupe s'attache à faire sonner ses instruments, autant en acoustique qu'amplifiées, les cordes sont particulièrement soignées et viennent parfaitement accommoder le chant (voire les chants sur quelques passages avec des autres petites lignes bien placées) qui brille par sa douceur même quand il s'engage avec davantage de forces. Beyond the ridge ne contient que 4 titres, comme ils prennent 4 directions différentes, pas évident de savoir si une influence marque davantage le groupe, ce qui est certain, c'est qu'il est peu évident de choisir son préféré parmi les 4, tant ils sont tous d'excellente qualité. Pour notre playlist, j'ai choisi «Over the clouds» pour son efficacité immédiate et son joli solo final...

■ Oli



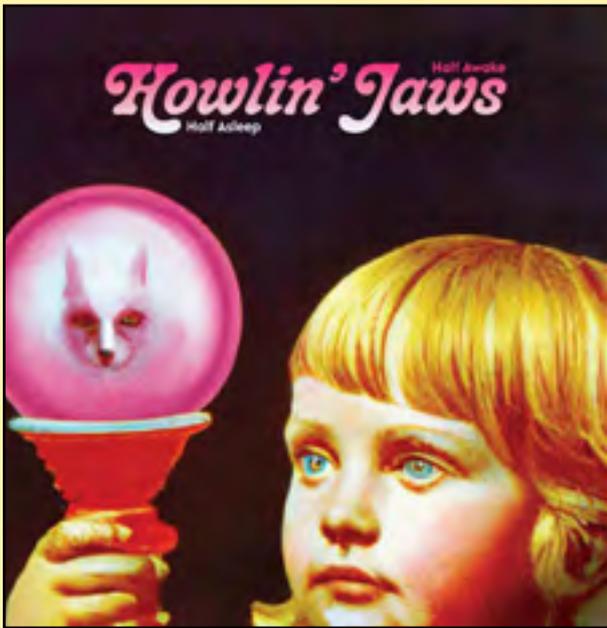
REBORN

TAKE A LOOK AT ME

[Autoproduction]

Take a look at me n'est pas le nom d'un album de Reborn. Ni même celui d'un EP. Non, c'est le nom d'un single. Mais du genre, single single. Un seul titre quoi ! Pour le coup, ça fait longtemps que je n'avais pas reçu ce genre de format à chroniquer. En fait, ça n'arrive quasiment jamais. Il faut dire que l'exercice peut s'avérer périlleux : écrire une chronique à propos d'un morceau, ce n'est pas rien. J'ai dû le faire une fois, pour l'EP Loving it all de Flying Donuts, mais il y avait matière car le morceau fait 20 minutes. Ce qui n'est pas le cas de Take a look at me qui affiche tout de même presque six minutes au compteur. Le single est sorti fin 2022 et il va falloir que je repense mon organisation de chroniques de disques (car là, ça fait beaucoup de retard !). Se définissant comme un groupe de Metsoul (ça doit vouloir dire Metal teinté de Soul), Reborn est un groupe de Toulouse emmené par la chanteuse Phoenix et mérite bien une petite exposition dans ces pages. Il est bien difficile de juger un groupe sur un morceau ; n'empêche que si tu apprécies le metal mélodique avec quelques accents symphoniques avec un rythme lourd, ça devrait te plaire. Je te laisse te faire une idée, le morceau étant écoutable en ligne. Voilà.

■ Gui de Champi



HOWLIN' JAWS

HALF ASLEEP HALF AWAKE

(Bellevue Music)

Si j'étais un brin moqueur, je te dirais de ressortir ton pantalon patte d'eph', ton plus beau teeshirt moulant avec des fleurs et de faire chauffer ta vieille platine Marantz pour te mettre dans les meilleures conditions pour écouter Half asleep half awake, 2ème album d' Howlin' Jaws. Mais comme ce n'est pas mon genre, je vais juste te conseiller de te ruer sur cet excellent disque qui transpire le vintage et le très bon goût ! Enregistré à Londres, Half asleep half awake est un disque impeccable pour celles et ceux qui ont un attachement pour le rock énergique de Small Faces, des Kinks ou des Beatles. Tout dans ce disque fait effectivement référence à la musique seventies : le son volontairement vintage (adjectif déjà utilisé dans ce papier, ce qui n'est pas une anodin) les compos qui font mouche (elles sont trop nombreuses pour être toutes reprises ici) et les voix impeccables. J'ai très vite pensé aux géniaux Supergrass en écoutant cet excellent album de Howlin' Jaws. Aussi à l'aise pour sublimer le rock (rien que ça !) que pour tutoyer la perfection en ralentissant le tempo, le trio parisien frappe un grand coup. Et quand la bio parle de ce disque comme de leur Sgt Pepper pour le côté mystique et expérimental (en référence à des instruments traditionnels peu courants dans le rock), on n'est clairement pas dans le faux. Good job !

■ Gui de Champi



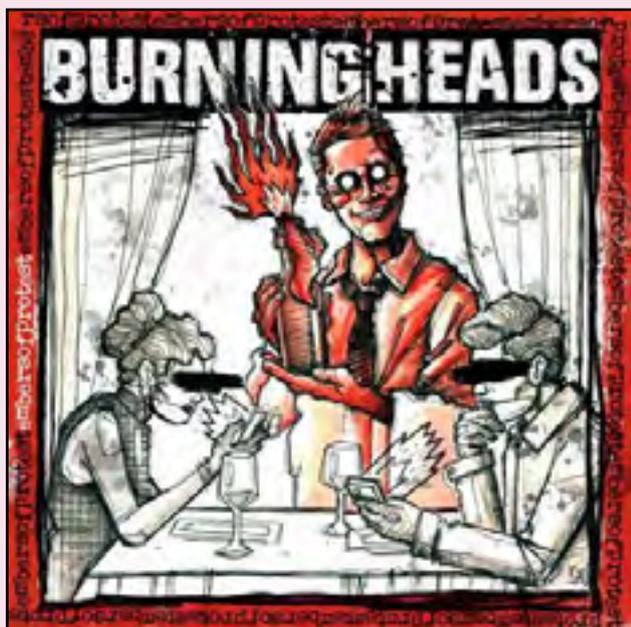
LUCIDVOX

THAT'S WHAT REMAINED

(Glitterbeat / Modulor)

Le premier mot que mon esprit projette après une succession d'écoutes du nouvel album du quatuor russe féminin Lucidvox est «densité». On peut dire qu'avec That's what remained, Alina (chant), Galla (guitariste), Nadya (batterie) et Anna (basse) occupent le terrain sonore, c'en est même oppressant sur le long terme. Mais il y a une raison : elles ne sont pas seules, puisque le trompettiste Timur Mizinov (Wooden Whales), la violoniste Dasha Avramova, le guitariste Dmitry Chesnov, la choriste Ella Bayisbaeva et une chorale d'enfants sont venus apporter leur contribution à cette œuvre sortie chez Glitterbeat Records et Modulor. Leur rock psychédélique, chanté en russe et teinté de shoegaze, de post-punk et d'un soupçon de prog parfois, dévoile un univers riche en harmonies (le travail des voix est majestueux) dans un décorum varié en rythmes et en styles. Tantôt sombre et mélancolique, tantôt puissante et salvatrice, la musique hypnotisante de Lucidvox est méthodique et sait merveilleusement bien orchestrer les ressentiments de ses génitrices suite aux bouleversements qu'elles ont subi (COVID, guerre russo-ukrainienne...). En bref, une œuvre cathartique dont l'odeur est celle de braises encore fumantes.

■ Ted



BURNING HEADS

EMBERS OF PROTEST

[Kicking Records]

Ce qui est bien avec les Burning Heads, c'est qu'il n'y a aucune crainte à ce qu'ils ne cèdent à une quelconque mode et teintent leur punk-rock de la hype du moment (au choix ces dernières années : garage, stoner, post-punk, cold-wave...). Non, cela fait plus de 35 ans qu'ils mènent leur barque (et surtout leur van) contre vents et marées, de clubs en stations-services, traversant les décennies avec la même passion débordante, la même énergie qui force le respect, et la dose de fun nécessaire. Tout n'a pourtant pas toujours été rose (ou rouge incandescent) car depuis *Torches of freedom*, ils ont dû faire face à un nouveau départ, celui de Phil, leur ancien guitariste revenu et reparti presque aussi vite (cf l'interview menée par Gui de Champi). Reprenant à leur compte l'adage «ce qui ne te tue pas te rend plus fort» (et encore, ce n'était pas le seul coup du sort qui a failli remettre en question cet album), les Burning reviennent donc encore plus forts, tel le Phoenix ou un chat à qui il reste à nouveau plusieurs vies. Exit Phil, donc, welcome Dudu (sondier depuis quasi toujours) et Fra, dont c'est la dernière fois qu'il sera fait mention dans nos pages qu'il a patiemment, respectueusement et brillamment remplacé Pit Samprass au chant. Ce qu'on a pu perdre en fougue frontale hardcore, on l'a gagné en finesse et classe anglaise (moins de *Down By Law*, plus de *The Jam*) et tout cela s'est parfaitement équilibré, imbriqué dans l'entité Burning Heads, n'en déplaise à quelques esprits chagrins, passésistes

et conservateurs.

Le précédent disque nous avait ravis et on peut affirmer sans sourciller que celui-ci est du même acabit. La barre avait été placée haute pourtant mais le premier morceau, «Pyromaniac», rallume d'entrée les flammes de la liberté qui avaient réchauffé nos p'tits cœurs de punk-rockers, et qui ne vont jamais cesser de crépiter jusqu'au «Keep the fire burning» final. Au milieu de tout cela on reste en terrain familier, avec notamment un brûlot punk «Red» et un dub plus qu'inspiré, «Dark romance». Pourquoi eux y arrivent-ils quand plein de groupes français tentent de s'y adonner, pour un résultat pas toujours très probant ? Le talent, sûrement. Mais *Embers of protest*, malgré son titre, est davantage personnel, introspectif que politique et revendicateur et nous offre ainsi d'excellents morceaux plus mid-tempo comme «Too far so close», «Always hate goodbyes», «Storm in my throat» (inspiré de faits réels qui auraient pu être fatals à Fra, au groupe) et ses chœurs magnifiques, ou ma préférée «Catch my fall» (bordel ce tube !!!). On a là, à mes yeux, enfin mes oreilles, un parfait mix entre les classiques d'Escape et ceux plus mésestimés de Tarranto. Étant ultra fan de ces deux albums, c'est dire l'intérêt que je porte au p'tit nouveau et le nombre d'écoutes passées et à venir. Keep the fire burning, keep the LP spinning.

■ Guillaume Circus



BURNING HEADS

QUOI ? ENCORE LES BURNING HEADS DANS LE W-FENEC MAG ? ET OUI ! IL FAUT DIRE QUE CE DISQUE (LE 16ÈME), ON NE L'A PAS VRAIMENT VU VENIR. ALORS, POUR TOUT COMPRENDRE SUR LA GENÈSE D'EMBERS OF PROTEST ET SE DÉLECTER DES BONS MOTS DU QUINTET ORLÉANAIS, C'EST PAR ICI QUE ÇA SE PASSE !



Les Burning Heads, c'est encore mieux qu'une sitcom à succès, il y a encore et toujours des rebondissements. Phil est parti. Que s'est-il passé ?

JBe : Effectivement, Phil est parti. Il nous a dit que la greffe n'avait pas prise. Il a essayé de revenir dans le groupe et ça ne l'a pas fait. Il pensait peut-être que ça avait un peu évolué. En tout cas, lui avait évolué et nous pas assez pour lui, en restant comme on avait l'habitude d'être à l'époque. Du coup, on ne s'est pas super bien entendu sur les façons de fonctionner. On n'avait finalement peut-être plus les mêmes attentes, tant au niveau des concerts

que de la musique.

Mikis : On avait différents niveaux d'exigence...

Fra : C'est surtout le rythme qu'il n'a pas pris.

JBe : Il a préféré arrêter plutôt que subir. Il a fait le bon choix. Le leitmotiv des Burning a toujours été le même : tant qu'on se fait plaisir à faire le groupe, il n'y a pas de raison de que ça s'arrête. À partir du moment où ça devient une douleur, et s'il n'y a rien pour la compenser, il faut arrêter.

Alors que d'habitude vous embauchez les tech plateau, là, vous embauchez le sondeur pour prendre la guitare, ce qui n'est pas une



mauvaise idée en soit...

Fra : Bah si, car ça veut dire qu'on a plus de sondier ! [rires]

Est-ce que c'était une évidence de recruter quelqu'un de la «famille proche» ? Fra, as-tu pensé prendre la guitare en live ?

Fra : Le fait que je m'occupe de la guitare en live a effectivement été évoqué. Ça pouvait être une possibilité mais personnellement, ça m'embêtait car j'aime beaucoup cette position de «chanteur sans instrument». Je trouve ça chouette car il peut y avoir des interactions avec le public par exemple. Au départ, il était prévu de continuer dans la tradition du groupe et de recruter Bender (NDLR : technicien plateau et guitariste de Speed Jesus, Monde de Merde, Lion's Law) comme guitariste. On a échangé avec lui en lui disant que non seulement, il y avait une tournée espagnole et le reste des concerts programmés à tenir en 2023, mais qu'il fallait préparer un nouvel album, composer et rentrer en studio début 2024. Et là, Bender nous a dit qu'il n'était peut-être pas le bon cheval en terme de compositeur pour Burning Heads, car il écoute des trucs plus speed...

Mikis : du jazz, de la bossa nova...[rires]

Fra : Il nous a donc dit que ce n'était peut-être

pas le bon choix. «Si c'est effectivement pour remplacer Phil rapidement pour les concerts à venir, il n'y a pas de souci, mais pour le moyen terme, ce n'est pas vraiment ça.» Du coup, Dudu s'est proposé, direct !

Thomas : Et effectivement, vu le peu de temps que nous laissait Philippe pour trouver un remplaçant, quelqu'un de l'univers proche des Burning Heads, connaissant les morceaux depuis longtemps en tant que sonorisateur mais aussi musicien, un gars comme Dudu n'a peut-être pas été une évidence, mais on n'avait pas meilleur choix dans l'urgence que d'accepter sa proposition. Et merci à lui d'avoir sauvé les Burning de ce petit passage un peu délicat !

Dudu : Pour dire vrai, j'étais peiné du départ de Phil et je ne voulais pas que la tournée soit annulée. J'ai alors recommencé à faire de la guitare. Je ne suis clairement pas le meilleur du monde, mais je ne voulais pas laisser mes amis dans la mouise.

Mikis : C'est comme quand j'ai pris la guitare pour les Burning. Je connaissais tous les morceaux par cœur sans les avoir joués, ça faisait longtemps que je n'avais pas joué de la guitare et j'ai fait un remplacement au pied levé en disant : «Bon bah les gars, c'est bien, je ne suis pas guitar hero, je ne suis pas Philippe».

Mais ça pouvait dépanner dans l'urgence, et je suis toujours là. On se connaît tous, on sait qu'on peut se faire confiance. C'est pas mal une question de confiance et de tolérance, tout ça : ils auraient pu trouver des meilleurs guitaristes que Dudu et moi, mais on est dans le groupe depuis longtemps, on a le même état d'esprit : c'est la famille !

JBe : On savait aussi qu'il n'y aurait pas de surprise pour Dudu car il connaît le groupe depuis très longtemps et il sait comment le groupe fonctionne. Il est arrivé en terrain connu et il n'aura pas les surprises que Phil a pu avoir en revenant 20 ans après.

Fra : Il faut dire aussi que Phil ne comprenait pas pourquoi on restait parfois dans la salle trois heures après le concert à parler avec les gens, pourquoi on n'allait pas se coucher et qu'on préférait boire des coups avec les gens, les rencontrer. Il aurait voulu, à peine le concert fini, tout plier, remonter dans le camion et aller à l'hôtel. Il n'a pas aimé ça. Il disait : «Mais c'est pas possible, depuis 2000, vous n'avez pas évolué d'un iota». En prenant Dudu, on savait qu'il n'allait pas être surpris avec ça !

Thomas : Pour Philippe, la seule relation qu'il pouvait avoir avec le public, c'est quand il était sur scène, il envoie des solos, il met une claque au public et voilà, il a rempli son rôle. Après, les interactions, parler aux gens avant ou après le concert et perdre du temps au bar à socialiser avec des gens qu'il ne connaît pas, ce n'est pas son truc [rire]. Si tu rajoutes le bruit et l'odeur de la drogue, c'est foutu !

Malgré la passation de guitariste, vous êtes rentrés assez rapidement en studio. Une raison particulière ? Pour garder le feu ?

Mikis : Pour garder la flamme !

Thomas : Les Burning, c'est juste une grosse bande de branleurs. Les Burning, pour qu'ils se sortent les doigts, il faut vraiment en vouloir. Donc, on ne fait rien du tout si on n'a pas une espèce de pression, si on ne se fixe pas une date butoir. On a donc commencé par la fin : on a réservé un studio en sachant qu'on n'avait rien du tout, pas de compos, rien.

JBe : On avait juste du temps devant nous.

Thomas : On s'est dit : «Peut-être qu'on pourra, en temps et en heure, être prêts». Mais il faut qu'on fixe une date pour qu'on commence à se bouger. Alors, pourquoi est-on allé aussi tôt en studio ? Tout simplement pour que ça ne dure pas des années.

Fra : Tu dois le savoir, mais les studios, surtout les bons, sont aujourd'hui surbookés. Le Swan

Sound Studio en Normandie, on est à 8 mois d'attente à peu près ! Quand tu appelles Guillaume (NDLR : Doussaud) en avril 2023 et que tu lui demandes un créneau de quinze jours pour venir enregistrer et mixer un disque, il te répond : «OK, c'est bon pour janvier ou avril 2024». On s'est posé la question et il en est ressorti qu'en y allant en avril, ça faisait une sortie de disque, avec les délais de pressage à l'époque, pour fin d'année et ça faisait tard. Du coup, on a choisi janvier en sachant que ça allait peut être juste niveau délai.

JBe : On avait quelques mois, mais comme on s'y prend toujours au dernier moment... on a laissé trainé le truc, et on a commencé à s'y mettre au dernier moment. Et au dernier moment, Fra a eu un accident et ça a repoussé encore la période de composition.

Thomas : On a commencé à se bouger déjà dans l'urgence, et on s'est retrouvé avec des problèmes extérieurs qui augmentaient la pression et l'urgence. Sans parler de certains problèmes familiaux pour certains membres du groupe, pour rajouter encore un peu plus de merde dans l'organisation.

Justement Thomas, quand on s'est rencontré cet hiver, tu me disais que c'est la première fois que tu rentrais en studio aussi peu préparé. Vous venez d'expliquer pourquoi, mais est-ce que ça change la façon de voir et de faire les choses ?

Thomas : Tout à fait. Quand tu arrives en studio en sachant ce que tu veux faire, il y a encore une part de flou. Et là, quand tu rentres en studio en ne sachant pas du tout ce que tu vas faire, le flou est encore plus grand. Tu ne sais pas si tu vas avoir suffisamment de temps, tu ne sais pas si tu vas avoir les idées au bon moment parce que tu ne les as pas toutes encore, tu ne sais pas si tu vas pouvoir habiller ton mannequin de la tête aux pieds parce que pour l'instant, tu n'as que le squelette... On était encore plus dans le fou et l'incertitude, et comme je suis très sensible à ce genre de choses, je l'ai très mal vécu.

JBe : Après, ça dépendait des personnes. Certains, et Fra plus particulièrement, savaient un peu plus où elles voulaient en venir et avaient plus d'idées sur les morceaux que d'autres. Fra avait déjà pas mal d'idées d'arrangements, certains morceaux qu'il avait apportés étaient bien avancés voire terminés, «clé en main». Mais sur les morceaux qu'on a composés de notre côté, c'était un peu plus compliqué car on n'avait pas de chant posé sur tous les titres

et pas d'arrangements non plus. On est sorti de studio avec des morceaux un peu bruts qui ont été arrangés par la suite par Fra.

Mikis : Pour être honnête, on a manqué de temps en studio. On a eu dix jours, et si on en avait eu quinze, on aurait été un peu plus confort. On n'aurait peut-être pas eu le temps de faire tout ce qu'on voulait faire non plus, mais ça aurait été plus confort.

Dudu : Le disque a été enregistré dans l'urgence, sans avoir de repères vraiment précis. On a tout réarrangé ensuite mais après coup, tout ne s'est pas si mal passé que ça mais sur le coup, c'était assez spécial : un peu court et dans l'urgence. Thomas était un peu énervé car le basse/batterie a été terminé en deux jours et après, ils ont attendu.

Thomas : On n'est jamais assez préparé quand on rentre en studio, et là, on ne l'était pas du tout...tous les accouchements se font dans la douleur, celui-là l'était tout particulièrement

Mikis : On a été maraboutés par les Cry Babies !

Thomas : C'est un groupe d'Orléans qui est particulièrement jaloux des Burning Heads et qui utilise tous les moyens possibles et inimaginables pour nous mettre des bâtons dans les roues !

Parlons du disque. Comment a-t-il été composé ? Collégalement ? Chacun de son côté...?

Comment ça fonctionne sachant que tout le monde est éloigné les uns des autres ?

Thomas : Comme on te le disait, avant que Fra n'ait quelques petits problèmes de voix, on commençait, nous (NDLR : les musiciens), de notre côté, à trouver des trucs. Fra, de son côté, à essayer de trouver des trucs... avant de se retrouver, Fra nous a envoyé quelques maquettes quasiment abouties et sur lesquelles on pouvait se rendre compte de ses envies et de la direction qu'il voulait prendre. Ensuite, on lui a transmis ce qu'on avait nous-mêmes composé pour voir s'il pouvait se sentir à l'aise dessus. Avec ses maquettes, on a essayé de les jouer et de se les approprier. On a fait des échanges, par boîtes mail interposées et au bout d'un moment, quand on semblait d'accord sur ce que Fra voulait, ce qu'il attendait de nous et ce qu'on attendait de lui, on a fait quelques répètes ensemble. On s'est aperçu que notre travail à distance était assez cohérent en jouant et en travaillant tous ensemble et collégalement dans le local. Et avec le peu qu'on avait réussi à faire, on est rentré en studio. Ça a ressemblé à un enregistrement de confinement : chacun travaille chez soi, et par moment, il faut réunir le groupe pour voir si ça peut marcher. On a bossé de cette manière d'une part de l'éloignement (NDLR : Thomas



habite sur Paris, Dudu en Bretagne et Fra en Normandie) et d'autre part à cause des problèmes de santé de Fra car pendant très longtemps, Fra ne pouvait plus chanter et il ne pouvait donc que «recevoir» ce qu'on lui envoyait, et nous, on ne savait pas ce qu'il allait en faire car il ne pouvait pas nous envoyer de «voix» .
Fra : Je faisais mes arrangements dans ma tête mais pour les autres, ce n'était pas très lisible alors que pour moi, c'était assez clair.

Dudu : Nous avons tous amené des idées de morceaux et nous avons tous été compositeurs de l'album en entier. Après, on a taillé dans le gras des idées de chacun pour faire des morceaux que tout le monde voulait jouer.
Mikis : On est des sales communistes (rires).

Ce disque sonne très pop, plus à l'anglaise qu'à l'accoutumé. J'ai trouvé que cela regorgeait de mélodies... Est ce une volonté de votre part ou bien ça s'est fait naturellement ?

Thomas : Avant d'agir, on a quand même essayé de savoir si on était tous d'accord sur la direction à prendre et on avait écouté par mal de choses anglaises, quelques trucs australiens qui nous avait bien plu et grâce à Fra qui est proche de l'Angleterre, et peut être aux choses qu'on avait écoutées dernièrement,

comme tu l'as remarqué, ce disque lorgne plus vers l'Angleterre. Je suis content, mon cher Gui, que tu aies remarqué que ça sonnait un peu rosbeef car c'était l'intention. Parfois, on a des intentions qui ne sont pas toujours perceptibles, mais comme tu as l'oreille fine, tu as su le détecter (rires).

Fra : Par contre, le côté bossa nova, tu ne l'as pas détecté ? (rires)

Non non ! (rires) Je ne voudrais pas être désobligeant avec votre ancien chanteur, mais j'ai l'impression qu'en écoutant aujourd'hui les Burning, j'entends un vrai chanteur à part entière...

Thomas : Heureusement, vu qu'il ne fait rien d'autre (rires).

JBe : Thomas a raison. Il a cette liberté de ne pas avoir d'instrument. Quand Pierre enregistrait, il essayait toujours de chanter les morceaux avec sa guitare pour voir s'il pouvait faire les deux sur scène. Fra n'a pas besoin de faire ça car il n'a pas de guitare en concert. Il peut donc se permettre de poser sa voix de manière totalement différente et de ne pas forcément coller exactement à la mélodie, de s'éloigner de tout ça.

Fra : Ça influence beaucoup les choix que je fais en termes de mélodies.

Thomas : J'ai l'impression que dans son rôle de chanteur, Fra est un petit peu plus personnel.

C'est-à-dire ?

Thomas : Fra ne cherche pas à imiter. Fra chante comme il se sent. C'est sa voix, elle est bien, on l'utilise comme telle, on ne lui a pas demandé de se transformer en chanteur de hardcore. Il chante un peu comme Dave Vanian. Il est dans son registre, et cela lui convient parfaitement. Il ne cherche pas à adopter un registre qu'il ne maîtrise pas.

Vous en avez parlé pendant l'interview : Fra, deux mois avant le stud', tu as fait une mauvaise chute, et tu t'es «enfoncé» la trachée et déplacé les cordes vocales...

Fra : J'ai failli me péter le larynx et du coup, j'ai eu un œdème de tout l'intérieur de la gorge dont la gaine des cordes vocales qui m'empêchait de chanter et même de parler. Ça m'a rendu aphone. Ça m'est arrivé le 4 novembre et j'ai commencé à pouvoir fredonner et enregistrer des trucs mi-décembre.

Du coup, Fra, comment as-tu vécu tout ça psychologiquement ? Tu as écrit un morceau à ce sujet...

Fra : C'est Thomas qui a écrit les premières lignes de «Storm in my throat» avec cette idée : je suis sûr que je peux le faire. Je le fais alors que ce n'est pas très raisonnable, mais je le fais quand même. C'est l'idée de départ, les premières phrases du texte de Thomas qui réfléchissait à ma situation, et du coup, je me suis dit que ça pouvait être intéressant d'en faire un morceau.

Thomas : Je lui ai juste donné quelques

phrases comme ça, et sachant qu'il est au cœur du truc, il l'a pris pour lui facilement et il en a fait une chanson.

Fra, est ce que tu t'es dit : «Je ne pourrai plus jamais chanter» ou «Je ne vais jamais retrouver toutes mes capacités» ?

Fra : À un moment, ma voix, c'était entre Barry White et Yves Mourousi. Mon ORL et mon orthophoniste ne savaient pas au départ si je pourrais rechanter. C'est exactement comme les sportifs : tu cours, tu fais un sport toutes les semaines, tu n'es pas forcément professionnel, mais tu as un bon niveau et tes muscles sont habitués à travailler et tu te claques un muscle de la cuisse. Le muscle va se remettre beaucoup plus facilement car tu l'as entraîné et tu l'as sollicité régulièrement. Et c'est exactement ce qui s'est passé avec moi. S'il était arrivé ce qui m'est arrivé à un quidam qui ne chante pas et qui parle comme tout le monde, il aurait peut-être eu un voile sur la voix quand il parle et il ne pourrait jamais pu chanter. Mais bon, tu as écouté l'album, les gars ont entendu ce que j'ai fait mais moi, je ne suis pas persuadé que j'ai tout récupéré. J'ai des sensations qui sont différentes, je me pose des questions sur le fait de savoir si je vais pouvoir atteindre la note...

Thomas : T'as un petit peu plus la pression ! Après, personnellement, sur l'album précédent, quand Fra a chanté certains trucs, j'avais l'impression d'entendre Pierre et là, sur cet album, sur certaines chansons, j'ai eu encore l'impression que c'était Pierre. Par moment, j'ai eu l'impression que c'était vraiment Fra avec ses particularités, mais à aucun moment, j'ai



senti que cet accident lui avait enlevé de son pouvoir. Pour moi, il a retrouvé toutes ses capacités.

Fra : Je ne suis pas sûr d'avoir récupéré l'endurance. On n'a pas enchainé les dates, donc je ne peux pas le dire.

Sorry I don't understand. De quoi parle les textes de ce nouveau disque ?

Thomas : De problèmes de gorge !

Fra : Les deux premiers textes de cet album (dont «Strike a match») était plutôt politiquement engagés, d'où le titre de l'album. J'avais dans l'idée de faire quelque chose de conceptuel autour de la protestation et de l'engagement politique. Puis les aléas de la vie font que deux membres du groupe ont été touchés par des événements plus personnels et du coup, je parle de notre situation à moi et à Mikis. Certains morceaux sont plus personnels, et d'autres morceaux sont plus engagés. Un peu à l'instar de ce que je peux faire dans The Eternal Youth, j'essaie de faire des choses plus second degré, pas trop frontal.

Keep the fire burning. C'est votre 16ème disque, ce qui n'est pas rien. C'est même incroyable ! Qu'est ce qui vous motive encore à créer et à repartir sur les routes ?

Thomas : Avec un nouveau chanteur qui a de superbes idées et qui apporte une couleur un peu différente aux Burning Heads, c'est comme si j'allais à une nouvelle fête foraine avec de nouvelles attractions. Ça donne des résultats qui sont un peu différents, des choses qu'on voulait atteindre. Pour moi, c'est toujours une aventure au cours de laquelle tu vas toujours tenter de faire mieux. Et comme c'est le seul sport d'équipe que j'ai réussi à pratiquer, si je peux rester encore un petit peu dans l'équipe, je compte bien en profiter ! Et puis, je n'ai pas l'impression d'avoir fait le tour de la question ! Et quand tu as des nouveaux membres qui arrivent dans l'équipe, tu as encore moins l'impression d'avoir fait le tour.

JBe : On a aussi une nouvelle motivation en ce qui concerne la scène. On est dorénavant cinq sur scène, c'est différent, ça apporte quelque chose de plus d'avoir un chanteur qui ne fait que chanter. Et puis, c'est toujours la même motivation qu'au début : partager la scène avec le public, rencontrer des gens, jouer sa propre musique sur scène, et recevoir énormément de choses en face. Il y a toujours une interaction qui se passe et ça, ça n'a pas de prix. Tant qu'il y a tout cela, il n'y pas de raison

que ça s'arrête.

Un mot sur l'artwork ?

Thomas : Pour une fois, la musique est bien et la pochette est bien. Des fois, on n'a pas tout et on ne peut pas toujours gagner mais là, on a gagné ! Pour l'album précédent, la musique était super mais pas la pochette. Il y a eu aussi des belles pochettes et des disques un peu moins réussis... Celui-là, j'en suis très fier, graphiquement et musicalement.

Fra : On a fait un appel d'offre auprès de quatre graphistes, on a voté en démocratie et on choisit Karl qui avait travaillé sur le dernier 45 tours (NDLR : Fear). On a fourni aux graphistes un texte expliquant ce que serait le thème de l'album, son titre, et on a reçu des croquis et même des projets complètement finis de chacun. On a choisi Karl, puis je lui ai transmis les mises à plat du disque et il a réalisé la pochette avec seulement deux ou trois modifications que nous lui avons suggérées.

Thomas : Son idée de base nous a plus tout de suite. Et pour la petite histoire, la pochette du 45 tours aurait dû (JBe : aurait pu) être la pochette de Torches of freedom, le précédent album, il l'avait construit comme ça. Mais d'autres personnes ont décidé que l'album devait avoir une autre pochette.

Vos coups de cœur du moment ?

JBe : Relentless de Youth Avoiders

Dudu : «Sweet child o mine» (rires)

Fra : Crucible de Schedule 1, l'album de l'année !

Sinon, ça vous fait quoi d'avoir maintenant, avec Fra, un amateur de foot dans le groupe ?

Fra : En fait, on n'en parle pas du tout (rires).

JBe : On ne savait pas qu'il était amateur de foot !

Thomas : Il peut aimer le foot, mais il n'en parle jamais et il n'a pas intérêt à nous en parler !

Un dernier mot ?

Fra : On parlait à qui là ? (rires)

JBe : L'album sort bientôt, et la tournée aura lieu principalement à l'automne prochain.

Merci à Fra, JBe, Thomas, Mikis et Dudu pour leur disponibilité, et à Mr Cu! et Catherine KK par ce que je l'ai décidé.

■ Gui de Champi
Photos : Marie d'Emm



KCIDY

QUELQUE CHOSE DE BIEN

(Vietnam / Wagram Music)

Parfois, il suffit de l'écoute d'un seul titre, via un clip ou un stream, pour être convaincu de chroniquer un disque. Cela peut être périlleux, mais la prise de décision se joue des fois à pas grand-chose. Pour Kcidy, ce fut par le biais du très bon clip de «Soudain une envie», dans lequel la musicienne, originaire de Lorient et vivant près de Lyon, campe le personnage d'une employée d'une compagnie de vente en ligne qui décide brutalement de fuir ce quotidien ennuyeux pour retrouver sa liberté et de changer de vie, tout simplement. Je ne connaissais pas Kcidy, nom emprunté par Pauline Le Caignec, l'ex-batteuse de Tôle Froide qui a également participé à l'aventure Satellite Jockey aux claviers. Rien d'étonnant à cela, ne suivant pas avec assiduité la scène pop française, la trouvant la plupart du temps décevante car superficielle et sans prise de risque artistique. Chez cette artiste, précisément, c'est différent.

Je me suis donc penché sur son troisième album, *Quelque chose de bien*, sorti conjointement en janvier chez Vietnam, le label des éditions So Press (So Foot, Society...), et Wagram, et je n'ai pas été déçu. C'est même la très bonne surprise qui m'a envahi en dégustant ses 14 titres pop retro. J'aime la capacité de Kcidy à s'imprégner du patrimoine de la pop féminine à la française (le meilleure de Françoise Hardy, de France Gall, d'Elli & Jacno voire de Lio), en plus de quelques influences plus internationales (MGMT, The Beat-

les, Radiohead, Burt Bacharach), pour en sortir une pop bonbon mélodique et lumineuse qui fait un bien fou à la scène française en la matière, un peu comme Clara Clara, Halo Maud et Forever Pavot avec leur propre univers.

Celui de Pauline, avec sa voix légère et candide et ses mots salvateurs inspirés de situations concrètes de la vie, nous entraîne dans une fraîche virée de morceaux pop baroque orchestrés et arrangés d'une main de maître avec l'aide de tout un tas de copains et copines du réseau (Mathias de The Wow Signal, Florian de Neptune Football Club, Rémi de Satellite Jockey, Margaux d'En Attendant Ana, Alexis de Biche, Leslie de Tôle Froide, Marion de Jokari, Arnaud de Forever Pavot...). Certains titres marquent l'esprit plus que d'autres pour différentes raisons : «Mélodie» par son exotisme et ses textures cuivrées 60's ; «Soudain une envie» et «Sentiment banal» pour leur attachante espièglerie inspirée grandement de la synthpop des 80's ; «2020» et ses émanations disco pas dégueulasses ; «Collier de pluie» et son orchestration ; ou encore l'aérienne et cajoleuse «L'eau la lune». Quelque chose de bien avait a priori tout de l'album que je déteste (la pop acidulée chantée en français) mais Kcidy a proposé une vision unique, une ode à la vie qui m'a touché. N'est-ce pas le but de la musique et de l'art en général ?

■ Ted



BAD SITUATION

BAD SITUATION

(Thrash Talkin Records)

Bizarrement, j'ai toujours trouvé les «écorchés» de Vésale ou de Vinci assez «beaux». Même si ce sont des travaux scientifiques pour de meilleures connaissances sur l'anatomie, il y a quelque chose de magnétique à voir ce qu'on a sous la peau. L'écorché présenté par Bad Situation n'inspire pas tout à fait les mêmes sentiments, on est plutôt dans le frisson qui parcourt l'échine en s'imaginant à la place du gonze. Un mec pour lequel on n'a pas non plus une compassion de dingue, ces longues dents pointues inspirant peu confiance. Sa situation est juste peu enviable, c'est bien, ça colle avec le nom du groupe qui a besoin de marquer les esprits avec un premier album qui suit des concerts déjà remarquables.

Il faut dire qu'une partie du duo Aziz/Lucas s'est déjà fait un nom puisque le chanteur-guitariste est un youtubeur bien installé (Dealer 2 Metal) et qu'il a emmené son vieux pote batteur dans ce qui n'était qu'une excuse pour passer du bon temps ensemble et est devenu un groupe à part entière avec un premier EP, des premiers concerts et donc désormais cet opus qui porte leur nom : Bad situation. Avec un frappeur plus porté sur le rock alternatif, voire le punk, et un guitariste amateur de metal, le mélange des deux est une bulle d'énergie qui puise de bonnes idées partout pour te faire chanter et te remuer les fesses. Assez influencés par les grosses machines US, le duo a soigné sa production et met en avant

des mélodies accrocheuses, c'est parfois casse-gueule (le larmoyant «Drown» que Nickelback aurait pu commettre) mais dans l'ensemble, on garde en tête l'efficacité plutôt que la facilité. Et on se dit que si Royal Blood ou les Foo Fighters viennent repérer les mainstages du Hellfest le dimanche matin, on pourrait les surprendre à se faire scotcher par «On my own», «Stuck» ou «Won't back down» !

■ Oli



TEETH OF THE SEA

HIVE

[Rocket Recordings]

Le trio anglais Teeth Of The Sea a délivré un sixième album un peu spécial, inspiré de «La ruche de Hellstrom», le roman de sci-fi de Frank Herbert (l'auteur du célèbre «Dune») datant de 1973 qui raconte l'histoire d'un scientifique fou construisant dans sa ferme une ruche constituée d'une colonie d'hommes-insectes servant d'armes pour infecter la Terre et détruire l'humanité. Cela vous plante le décor où il est question de mutations et d'hybridations. Sa musique kaléidoscopique est le reflet de tout cela, à tel point que ses géniteurs ont oublié la notion d'unité, pire que cela, ils s'en foutent royalement. Si bien qu'on perd totalement le fil dans ce Hive qui ne se distingue d'aucun genre, on y retrouve dans cet album autant l'essence de Nine Inch Nails que des ambiances cinématographiques à la Vangelis voire même une inopportune et dispensable chanson synthpop chantée par Kath Gifford (Snowpony, The Wargs, Sleazy Tiger). Pourvu pourtant de bonnes compositions («Get with the program», «Aether», «Megafragma», «Apollo»), la disparité mal gérée d'Hive en fait là un de ses principaux défauts. Un EP des meilleurs titres électroniques de cet album aurait pu sauver leur affaire.

■ Ted



KARKWA

DANS LA SECONDE

[Simone Records]

Quand Montréal vient à nous, il faut avouer que c'est touchant. Et quand un groupe de la trempe de Karkwa nous fait l'honneur de nous envoyer un disque pour en toucher quelques mots dans un modeste mais non moins impeccable magazine en ligne, c'est flatteur. Le quintet nord-américain a sorti l'an passé Dans la seconde, son cinquième album en un quart de siècle de carrière (et une pause de 13 ans). Dans un style pop indie rock, le groupe (présente neuf chansons abouties dans un disque aussi agréable à écouter qu'à regarder. Car outre la pochette (œuvre du peintre Bernard Lavoie), cet album va te faire voyager et te faire découvrir les jolis paysages sonores d'un groupe qui, certes, à de la bouteille et propose une musique... enivrante. Tantôt lumineux («À bout portant», «Dans la seconde») tantôt énigmatique («Parfaite à l'écran», «Gravité»), Dans la seconde mérite d'être écouté et surtout d'être entendu, tant la richesse de ses sonorités et la pureté de ses compositions instinctives et loin d'être singulières requièrent un savoir-faire digne d'un orfèvre expérimenté. Pour l'anecdote, la voix de Louis-Jean Cormier m'a rappelé celle de Daran (auteur des excellents albums 8 barré et Déménagé), aujourd'hui expatrié... au Québec ! Bref, Dans la seconde est un chouette disque, et je te laisse le même laps de temps pour aller l'écouter (et l'apprécier).

■ Gui de Champi



20 SECONDS FALLING MAN

RESILIENCE

(Thrash Talkin Records)

On pouvait se dire qu'il ne serait pas évident de donner une suite à un Void particulièrement remarquable d'efficacité... Mais c'était sous-estimer 20 Seconds Falling Man qui sort un nouvel album tout simplement magistral. Pas moins.

Ce que j'aime dans le post hardcore, c'est le mélange, plus ou moins subtil, des atmosphères, des idées, des sonorités, l'amalgame entre les temps calmes, la tempête et la progressivité qui peut lier le tout. Riche en sentiments et provoquant de vives émotions, ce style peut paraître assez «codé», et c'est en respectant les règles de ce jeu que les Nantais avaient publié un très bon Void. Avec Resilience, ils s'affranchissent davantage des figures imposées, apportent de la complexité, davantage de nuances et poussent bien plus loin le curseur des sensations et ne commettent aucune erreur tout au long des 7 plages, tant tout finit par sembler intuitif et cohérent. Si «In the gloom» semble attaquer «simplement» le sujet, rapidement, on se prend à séparer les couches de guitare et se demander comment ils ont pu avoir l'idée de mêler ces sons, varier ces rythmes et oser ce passage éthéré, aussi poignant que le suivant est destructeur. La plupart des combos du genre étirent leurs morceaux pour y caser toutes leurs envies, pas de ça ici, tout est, en général, condensé en 4-5 minutes, tout doit fonctionner immédiatement,

comme si le temps était compté. Attention, des frissons me parcourent l'échine, «Resilience» et son riff principal, sourd, serpentant sous la peau, vient d'entrer en résonance avec des sonorités plus claires et un chant aérien qui finit par s'écorcher. Tu sais déjà que tu écoutes une masterclass quand le break laisse de la place à quelques accords qui remobilisent tout ce petit monde pour un final dantesque.

C'est ultra impressionnant, mais que dire de «Shadow of the past» dont la puissance énergétique monte crescendo ? Quelle folie ! Qu'est-ce que ça doit être en live ? ! L'air est saturé, la couleur passe du black au gris clair en un clin d'œil, c'est magique. «Crossroads» gronde, déchire la partition, alourdit un tempo qui subit les changements de direction d'un «Fear of the unknown» aussi difficile à canaliser qu'à terminer. Dynamisme rageur et clartés inquiétantes sont les maîtres mots de l'explosif «Our life is now», tandis que «New moon» panse nos plaies avec un très joli riff en sonorités peu distordues et renvoie à Void.

Dans un style où les groupes sont nombreux à s'exprimer et à maîtriser les codes, 20 Seconds Falling Man fait le break avec un album abouti et spectaculaire. Ils sont désormais dans la cour des grands, des très grands même. La résilience est la capacité à faire face à un choc, il va en falloir à ceux qui vont écouter cet album sans y être préparé. Même toi qui finit la lecture de cet article, tu ne l'es pas assez...

■ Oli



20 SECONDS FALLING MAN

QUAND ON POSE UNE SÉRIE DE QUESTIONS À 20 SECONDS FALLING MAN QUI VIENT DE CONFIRMER TOUT LE BIEN QU'ON PENSAIT D'EUX AVEC UN SUPERBE ALBUM, C'EST SURTOUT MAXIME (BASSISTE) QUI PREND LA PAROLE, MÊME SI ARNAUD (CHANTEUR) A AUSSI SON MOT À DIRE. TU VEUX EN SAVOIR PLUS SUR LA COMPOSITION, LEURS INFLUENCES OU LE PETIT MONDE DU POST-HARDCORE ? C'EST PARTI.

Les artworks semblent lier les deux albums, sont-ils connectés ?

Maxime : Tout à fait, nous avons pensé à la dualité vide/acceptation dès le début de la conception du premier album Void, et les dernières notes de Resilience sont un rappel à l'intro du premier. Les deux albums forment ainsi un diptyque. Les deux artworks ont été

créés par Jeff Grimal. Nous sommes tous fans de son travail dans le groupe, nous lui avons laissé beaucoup de liberté, mais nous voulions effectivement deux artworks qui se complètent et se répondent.

S'il ne fallait en écouter qu'un, ce serait lequel ?



Maxime : Pour se pencher sur l'univers du groupe, je préconiserais de commencer par le deuxième Resilience qui est plus nuancé, avec plus de mélodies et d'espoir. Je pense que c'est une bonne porte d'entrée pour s'intéresser à Void qui a un côté plus radical au niveau des émotions.

Resilience semble davantage porté sur l'humain et les sentiments, c'est un sujet difficile à aborder ?

Arnaud : Absolument pas. En effet, les thématiques du groupe ont toujours tourné autour de la bêtise humaine et de son déclin. Pour ce nouvel album, nous avons la volonté d'y mettre quelques notes d'espoir. Autant musicalement que dans des textes. On y aborde notamment l'importance des choix, l'ouverture aux autres ou encore la résilience nécessaire pour construire et apprendre de nos erreurs. Il semblerait qu'on a encore envie d'y croire finalement. (rires)

Les titres sont un peu plus courts, c'est un hasard de la composition ou une volonté ?

Maxime : C'est totalement un hasard. Quand on compose, on ne fait pas particulièrement attention à la longueur du morceau. Tant qu'on ne s'ennuie pas, le morceau peut durer longtemps. Je pense que ça dépend de pas mal d'éléments, mais c'est finalement l'oreille qui choisit !

Réussir à surmonter les épreuves, c'est une force ou une nécessité ?

Maxime : Je pense que cela est de plus en plus une nécessité car les générations à venir vont être de plus en plus concernées par des enjeux décisifs pour l'humanité. Ce n'est pas pour autant que c'est facile, et ça demande une sacrée force que l'on n'est pas toujours en capacité d'avoir. C'est ça qui crée des traumatismes finalement.

Les compositions sont plus complexes et torturées que sur Void, comment expliquez-vous

cette évolution ?

Maxime : C'est intéressant ce que tu dis, car on a au contraire tendance à dire que Resilience est plus nuancé et avec plus de notes d'espoir que le précédent. Mais peut-être que les nuances font ressortir plus fort les passages torturés ? Concernant la complexité, ce n'est pas spécialement volontaire de notre part, nous sommes partisans de l'efficacité surtout, on a composé et écrit ce qui nous touchait, sans réfléchir à vouloir faire particulièrement compliqué.

J'aime beaucoup «Shadow of the past» qui a une dynamique incroyable, il y a des titres, comme celui-là, qui vous procurent plus de plaisir à jouer en live ?

Maxime : Merci beaucoup ! C'est aussi un morceau que j'aime énormément, et c'est probablement notre morceau le plus violent en termes de tempo et de dissonance (rires). On éprouve vraiment beaucoup de plaisir à jouer les nouveaux morceaux de Resilience en tout cas, cela fait un bien fou de jouer de nouvelles choses en live, et l'on passe par de nouvelles émotions que le groupe n'avait encore jamais proposé auparavant.

En quoi la release au Ferrailleur «marque un tournant dans l'histoire du groupe» ?

Maxime : Pour la première fois, nous avons vraiment mis un accent fort sur la conception de notre «spectacle», avec un énorme travail en amont sur le son, les lumières et la disposition scénique que nous avons pu faire en résidence au Ferrailleur. Nous remercions d'ailleurs énormément Tracass Asso qui nous a permis ça ! Nous avons vraiment développé l'univers live du groupe, et c'est également la première fois que nous jouons un set de plus d'une heure ! C'est là que ce concert marque un tournant à mon sens.

Le post-hardcore semble un peu fermé sur lui-même avec des festivals totalement tournés vers ce style, avez-vous aussi ce ressenti ?

Maxime : C'est là une question qui demande une réponse en demi-teinte (rires). On est bien conscient que ce genre de musique est assez difficile à appréhender. Il y a des émotions fortes, cathartiques que tout le monde ne peut pas ressentir au premier «coup d'oreille».

C'est d'ailleurs souvent tout blanc ou tout noir du côté du public : devant un concert de post-hardcore, soit tu es pris par les tripes de la première à la dernière note, soit tu restes de marbre. C'est là la difficulté je pense pour les groupes dans ce style à trouver leur public, qui est finalement très spécialisé et donc plus difficile à rencontrer. Il n'empêche que cela peut fonctionner : nous avons eu la chance de jouer dans un festival au Zénith Nantes Métropole devant un gigantesque public que l'on pourrait décrire comme «généraliste», qui était plutôt venu pour voir Zaho de Sagazan, et personne n'a fui durant notre concert !

Et donc, à choisir, vous préférez jouer avec des groupes du même genre ou mélanger les univers ?

Maxime : On aime mélanger les univers. Premièrement car le post-hardcore, c'est lourd émotivement, donc ça reste chouette à petite dose et, deuxièmement, car si cela peut permettre à des gens qui viennent d'autres scènes de découvrir le style... et vice versa ! C'est gagnant-gagnant ! C'est pour ça que l'on tenait à inviter Tickles pour notre release party. Ils font du noise-rock / post-punk très rythmé, et on est très fans de leurs sons !

Pas de Hellfest cette année, vous êtes déçus ?

Maxime : On a déjà pu y jouer en 2022, et ça ne fait que deux ans, alors on ne va quand même pas se plaindre ! (rires) Pour ma part, j'y serai avec mon autre groupe Stinky sur la Warzone.

À part le festival Post in Paris, on pourra bientôt vous voir en concert ?

Maxime : Oui, nous avons confirmé une date en dehors des frontières pour cette année, et nous travaillons en ce moment même sur quelques dates en mai puis en septembre en France...

Qu'est-ce qui pourrait faire que le groupe se développe encore davantage ? Un label ? Un tour-support ? Un clip qui dépasse les 100 000 vues ? Un featuring ?

Maxime : On peut prendre une part de chaque ? (rires) Plus sérieusement, comme dit précédemment, nous avons un public assez ciblé, donc un tour-support serait probablement le

plus simple pour aller à la rencontre de notre public.

OK, alors avec qui aimeriez-vous partager une tournée ?

Maxime : Sans aucune surprise, nous rêverions de jouer avec Amenra, Cult Of Luna, Envy, voire même une reformation d'Isis tant qu'on y est, mais il y a aussi des groupes dont nous sommes tous fans et qui ne sont pas forcément dans notre registre, je pense à Metz et Chat Pile dans un registre noise-rock, ou Mono et AA Williams dans un registre plus post-rock...

Et y a-t-il des pays où vous aimeriez donner des concerts plus que d'autres ?

Maxime : Déjà pouvoir partir au Royaume-Uni, en Europe de l'Est et en Scandinavie, ça serait un joli défi, mais je pense que ce qui nous ferait le plus rêver serait l'Islande.

Vous êtes autoproduits, même pour éditer le vinyle, vous n'avez pas trouvé de label ? Ou vous n'avez pas cherché, préférant tout gérer ?

Maxime : Nous avons eu quelques échanges avec des labels, mais aucun n'a pu satisfaire

les deux parties, donc nous avons préféré continuer en autoproduction pour cet album. Ça ne veut pas dire que nous sommes fermés pour la suite de l'aventure !

Vous fêtez vos 15 ans cette année, quel regard portez-vous sur le chemin parcouru ?

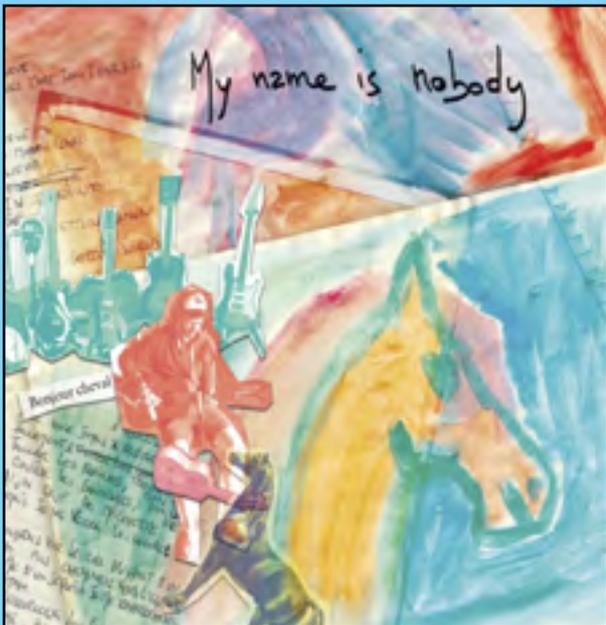
Arnaud : En réalité, le groupe a été mis tellement longtemps en standby et le line up a tellement bougé que nous avons l'impression d'avoir repris un nouveau projet en 2017. Quoi qu'il en soit, quand on prend le temps de regarder dans le rétroviseur, on s'aperçoit qu'on a eu la chance et l'opportunité de réaliser beaucoup de super projets depuis le début du groupe. Nous sommes super fiers du chemin parcouru. On peut finalement dire que le 20SFM d'aujourd'hui est la somme de toutes nos expériences passées !

Merci à Maxime et Arnaud de 20 Seconds Falling Man. Merci également à Elo de l'Agence Singularités.

■ Oli

Photo N&B : Clément Thiery





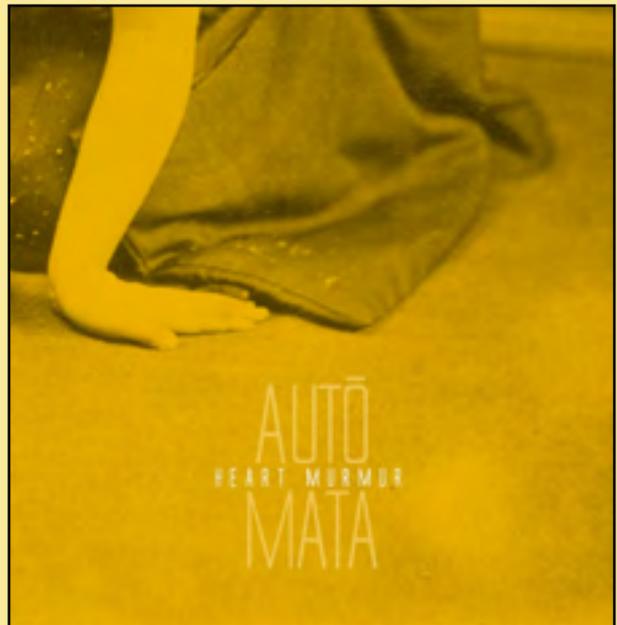
MY NAME IS NOBODY

BONJOUR CHEVAL

[Day Dream Music]

Plus de 20 ans que Vincent se promène sur la planète et en ramène des folk songs qu'il peaufine chez lui pendant de longs mois avant de publier le tout sur un album. Bonjour cheval est son septième recueil, il n'a plus rien à prouver et profite d'une certaine indépendance d'esprit (ce titre !), offrant sa peinture à la critique et ouvrant son studio à une ribambelle d'amis : Helen (Queen of the Meadow), Hugo (Von Pariahs), Eric (Little Rabbits), Pierre-Antoine (La Colonie de Vacances), Eric (Hawaiian Pistoleros), Pierre (We Only Said, Fordamage), François Ripoché, Sandrine Ronze (Moustache Museum), en plus des instruments classiques d'un groupe de folk-rock, on a donc un violon ou un saxophone pour colorer quelques titres. Avec peu d'anglais (3 morceaux), l'album a une teinte plus pop, c'est plus posé qu'on écoute les textes, parfois personnels («Au fond de toi»), parfois poétiques («Mustang»), personnellement je préfère tout de même la couleur anglo-saxonne et notamment le «Early morning» empli de douceur. Plus éclectique qu'électrique, My Name is Nobody chevauche à petit trot d'une idée à l'autre sans chercher autre chose que le sentiment de liberté.

■ Oli



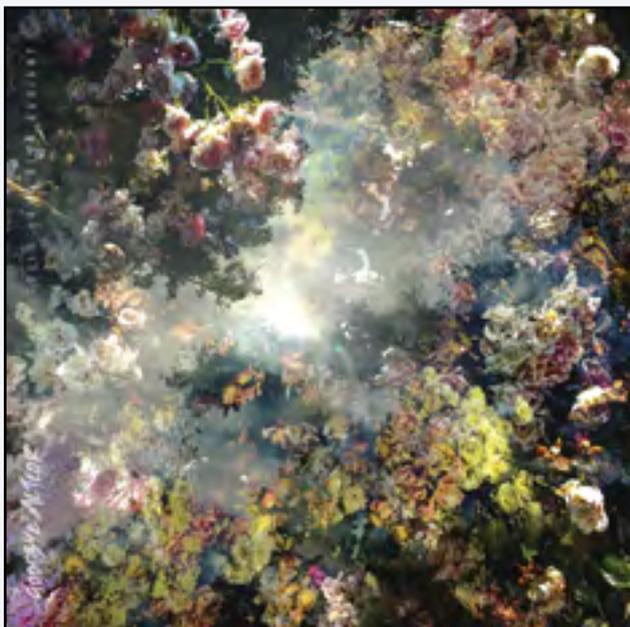
AUTÓMATA

HEART MURMUR

[Araki Records / Atypeek Music]

J'ai débuté l'écoute de Heart murmur en faisant mes premières relectures de textes pour ce magazine, et je dois bien avouer que c'est sûrement l'une des meilleures façons de «consommer» cet album. En étant occupé. Je ne sais pas si c'est un compliment ou, au contraire, insultant pour les Parisiens d'Autómata, quatuor de post-rock qui manie l'art de l'immersion sonore avec agilité. En tout cas, leur deuxième disque berce agréablement les esgourdes, même si le groupe fait monter la sauce, de temps à autres, pour tuer la monotonie. C'est ce qu'on appelle être progressif. Mais ce qu'il faut retenir d'Heart murmur, c'est son pouvoir de séduction mélodique incroyable grâce à l'apport de claviers croisant la route de guitares dont les fines couches de notes entremêlées et les distorsions nous absorbent dans un espace contemplatif immédiat. Rythmiquement feutrée et entrecoupée souvent de samples - dont la voix d'Andy Cairns de Therapy?, un extrait du film «Les yeux sans visage» de Georges Franju ou encore un tantra du moine bouddhiste Tибетain Kirti Tsenshab Rinpoche - la musique atmosphérique d'Autómata se trouve quelque part entre Explosions In The Sky, Mono et Mogwai. C'est vous dire la qualité de ce disque.

■ Ted



GOODBYE METEOR

WE COULD HAVE BEEN RADIANT

[Dunk!Records]

We could have been radiant, nous aurions pu rayonner, constat d'échec et désillusion après un Metanoia encore un peu optimiste... Mais non, l'homme n'a pas réagi et poursuit la lente destruction de son monde. Ces jolies fleurs qui parsèment la pochette pourraient donc bien se faner sur notre tombe et perdre de leur beauté. Pas très réjouissant mais assez en phase avec le propos, musical, de Goodbye Meteor qui cherche encore parfois un sursaut mais voit ses compositions davantage être marquées par la tristesse et plombées par une forme de désolation.

«This is not here» contemple les dégâts, on sent un peu de résignation avant l'arrivée d'une basse plus ronde qui redonne un peu d'énergie mais, c'est histoire de s'accrocher à quelque chose car les guitares semblent inconsolables. La suite est plus rythmée sans pour autant donner dans la joie excessive, on est juste plus à l'aise mentalement à l'écoute de la musique, comme si on pouvait un peu se sentir moins coupable. Une voix, comme un écho un peu fantomatique, traverse le mur instrumental sans qu'on sache si ce signal en est vraiment un. On arrive au cœur de l'opus avec un duo qui se complète, d'une part «Destructuration» qui allie lourdeur et noirceur et d'autre part «What we are here for» plus ouvert et lumineux, on progresse vers un horizon plus dégagé, on reprend espoir, l'un ne va pas sans l'autre... La conclusion reste la même, «We could have been radiant», il y avait tellement de

belles choses à construire et on n'en a pas été capable, il y avait tant à protéger... c'est donc résigné que les Goodbye Meteor lâchent leurs derniers riffs, saturés. Enfin presque dernier car il y a encore «Phosphènes», non pas des apparitions lumineuses mais des mots lus par une voix féminine, un texte écrit par Cédric, guitariste, qui résonne ici comme une homélie.

Si c'est un premier album, We could have been radiant ressemble à la fin d'une histoire commencée il y a quelques années, Goodbye Meteor referme un chapitre réussissant à donner envie à ceux qui vont les découvrir d'aller fouiner davantage dans leur passé mais aussi à espérer qu'un autre chapitre pourra s'ouvrir, peut-être vers d'autres cieux, peut-être vers les mêmes, après tout, le combat n'est certainement pas terminé, sans être radieux on pourrait au moins survivre...

■ Oli



GOODBYE METEOR

APRÈS NOUS AVOIR ÉBLOUI SUR DEUX EPS, LES GOODBYE METEOR FONT DURER LE PLAISIR EN SORTANT UN PREMIER ALBUM PARTICULIÈREMENT FLEURI. VOICI UN ÉCHANGE AVEC LAURENT QUI DONNE LE RYTHME AUX PICARDS ET REVIENT SUR LEUR SIGNATURE SUR UN LABEL BELGE, LEUR FAÇON DE COMPOSER ET LES DOUX RÊVES DU GROUPE...

Qui vous a donné envie de faire du post-rock ?

Personnellement, j'écoute des groupes comme Sigur Rós ou I Like Trains depuis près de 20 ans. Maxime avait assisté à un concert de God Is An Astronaut il y a plusieurs années qui lui a laissé un souvenir indélébile. Cédric en écoute depuis très longtemps également, et est un grand fan de Sonic Youth, qui a influencé les débuts du post-rock. C'est donc tout naturellement que notre son s'est orienté vers ce type de musique.

Musicalement, on peut vous rapprocher de plusieurs groupes étrangers, vous avez aussi des inspirations ou des «modèles» français ?

Le post-rock est malheureusement un style assez peu reconnu en France, malgré le fait

qu'il y ait également de très bons groupes. Un de nos groupes préférés est Silent Whale Becomes A° Dream, les Bruit ≤ sont excellents même si c'est dans un registre un peu différent du nôtre, et je pourrais aussi citer Where Mermaids Drown, avec qui nous avons déjà partagé la scène.

L'artwork est très joli, mais n'était-il pas possible de le décliner en différentes images plutôt que le recopier 4 fois pour décorer le disque ?

La pochette est une œuvre de l'artiste belge Didier Claes, qui travaille principalement avec de la superposition et du collage de calques. Son univers se situe entre le réel et le monde des rêves et est très influencé par les impressionnistes. Comme il a beaucoup aimé notre



musique et que nous apprécions beaucoup son univers, il nous a proposé d'utiliser une de ses œuvres, ce que nous avons accepté avec grand plaisir. Ce qui explique pourquoi il s'agit de la même image sur les différentes faces.

À part les fleurs de l'artwork, les titres de l'album tendent moins que par le passé vers l'environnement, comment sont-ils choisis ?

We could have been radiant explore davantage les émotions humaines, passant de l'espoir à une inévitable destruction. Si la première partie de l'album fait suite à l'EP Metanoia, clôturant le chapitre sur la quête d'une issue positive pour l'humanité, la fin de l'album illustre cette désillusion, et souhaite guider l'auditeur vers la lumière salvatrice procurée par le moment présent.

Sans que l'on puisse parler de chant, on trouve des voix sur quelques titres, à quel moment de la composition sont-elles intégrées ?

Les parties vocales sont généralement intégrées à la toute fin, une fois que le titre instrumental est terminé. D'ailleurs, nous avons joué de nombreuses fois «No signal» en live avant d'y incorporer le chant.

D'où provient le texte de «Phosphènes» ?

«Phosphènes» est un poème écrit par Cédric, guitariste du groupe.

Pour composer, vous êtes plutôt du genre à bien préparer avant d'arriver en répétition ou à vous laisser porter par une improvisation collective ?

Dans notre processus de composition, nous partons très souvent d'une idée amenée par un des guitaristes, et nous improvisons dessus. Je le vois comme un tableau que nous peindrions tous en même temps, chacun apportant sa touche. Au fur et à mesure des répétitions et des écoutes... nous enregistrons la majorité des séances, tout se précise jusqu'à arriver à une version «figée» et définitive.

Le son des guitares est très soigné, c'est un travail de studio ou vous sonnez comme ça dans votre local ?

Le son des guitares est le fruit de nombreuses heures de recherche et de travail individuel et collectif, il a évidemment été magnifiquement capté en studio, mais c'est comme ça que nous sonnons en répétition. Il y a d'ailleurs eu très peu de rajouts et d'arrangements sur la version album, nous voulions quelque chose

qui sonne comme en live.

Vous êtes arrivés chez Dunk!records, comment s'est fait le deal ?

Cela faisait un moment que nous étions en contact avec eux, car dès les débuts du groupe, nous avons identifié que ce serait le label le plus en adéquation avec notre musique. Nous avons enregistré notre album dans les Dunk!Studios, ce qui nous a permis de rencontrer l'équipe du label, et nous avons tout de suite senti que l'ambiance était très familiale et passionnée. Après avoir fait mixer et masteriser l'album, nous l'avons envoyé à Wout Lievens, directeur du label, qui l'a fortement apprécié et nous a proposé de collaborer. Et nous sommes enchantés par cette collaboration !

Il y a une distribution mondiale et des retours d'un peu partout, si vous aviez le choix, quelle

serait votre première destination ?

Il y a de nombreux pays dans lesquels nous aimerions jouer comme les USA, le Canada, l'Australie... une première partie de Sigur Rós en Islande ?

On vous attend sur scène, à part le Dunk!Festival, il y a des dates de prévues ?

Nous avons quelques dates à venir dans les Hauts-de-France avant l'été, et nous envisageons des dates à l'étranger à partir de l'automne.

Merci à Laurent et aux Goodbye Meteor ainsi qu'à Aurelio de Score A/V.

■ Oli
Photos : DR







RÜDIGER

THE DANCING KING

(Usopop Diskak / Forbidden Colours)

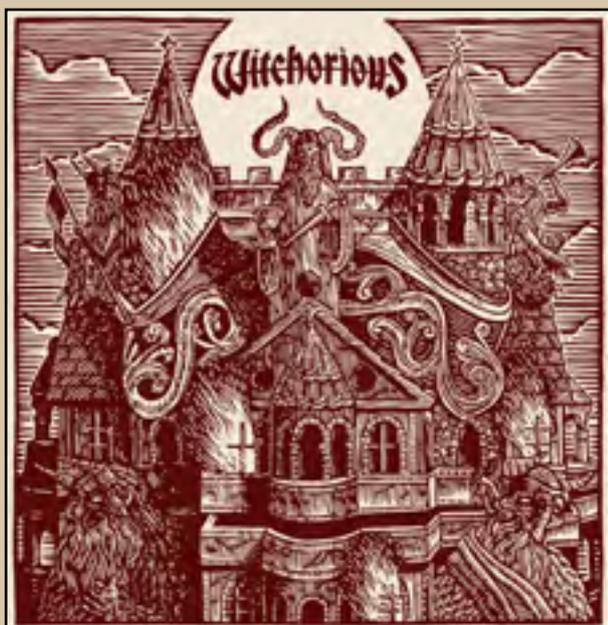
Rüdiger, comme le nom d'un joueur allemand du Real Madrid récemment taxé d'islamiste par l'un de ses compatriotes journaliste, est le projet d'un musicien basque, Félix Bluff. Connu dans nos réseaux pour avoir été batteur aux côtés de Petit Fantôme et Botibol, Félix a sorti en novembre dernier son deuxième album, *The dancing king*. Multi-instrumentiste, il s'est toutefois

entouré d'une ribambelle de musiciens pour forger sa pop-folk onirique. Parmi ceux-ci, on peut lister Vincent Bestaven (ex-Botibol), le guitariste Joseba Irazoki avec lequel Félix a déjà collaboré, Stéphane Laporte et Olivier Lamm d'Egyptology, Pierre Loustaunau de Petit Fantôme et Laura Etchegoyen de François & The Atlas Mountain. Finalement, *The dancing king* s'est fait presque «en famille».

Quand débute «*Memories*», on ne peut s'empêcher de penser au Kid A de Radiohead. Si l'influence du quintet d'Oxford est certes présente, elle se situe en filigrane sur l'ambiance générale de l'album du Basque. Les compositions de Rüdiger peuvent tout aussi bien évoquer, selon les référents de chacun, Air («*Spot on*»), les Beatles («*Where I belong*»), la folie pop-electro d'Animal Collective («*The receiver*») ou bien les mélodies gracieuses et volatiles de Robert Wyatt («*The dancing king*»). Ce qui caractérise tous ces artistes cités se retrouve dans *The dancing king* : une liberté créative salvatrice, un magnétisme sonore, une écriture sophistiquée sans que ce soit trop acide. Comme une bonne recette de cuisine, Félix a su doser les ingrédients dont il s'est servi (ou emprunté) pour en faire un album fouillé, sublimé d'arrangements fleuris et aussi bon, si ce n'est meilleur, que *Before it's vanished* sorti trois ans auparavant. Le roi danse, et nous avec.

■ Ted





WITCHORIOUS

WITCHORIOUS

[Autoproduction]

Jeune trio, Witchorious avait prévu de sortir un EP au moment où le COVID a débarqué, au lieu d'arpenter les scènes pour défendre un EP, ils ont été forcés de s'enfermer et donc de composer, le temps de trouver un créneau chez Francis Caste (Hangman's Chair, Regarde Les Hommes Tomber, Parlor, Junon, Celeste...) et voilà un beau bébé qui n'a pas de nom mais qui aime le gras, la lenteur et l'univers des sorcières. Moins stoner que doom, Antoine, Lucie et Paul créent une atmosphère pesante où les rythmes ont plus d'importance que les sons (assez homogènes tout du long). C'est aussi par le chant que la variété est apportée, lorgnant vers Mars Red Sky quand il est clair («The witch»), il sait aussi être bien plus caveux («Blood») rendant encore plus délicieux le chant féminin («Eternal light», «Catharsis»). Avec une seule guitare, les parties où celle-ci abandonne les riffs pour des notes sont assez limpides, ça laisse aussi de la place à la basse et à la batterie qui brillent par leur justesse («Watch me die», «Why»). Les Parisiens n'ont donc pas perdu leur temps ces dernières années et livrent un album riche et réfléchi, mystique et magique.

■ Oli



GANACHE

HYPERNOVA

[Autoproduction]

Ganache est un duo lyonnais de pop aérienne composé de Loïs Tabeam (Claire Days) à la batterie et Juliet Notzisway (Zed Yun Pavarotti) à la guitare. Cette mixité homme/femme l'est également à travers les instruments, puisqu'ils sont partagés en partie (synthé et guitare), y compris les vocalises. Et c'est d'ailleurs quand les deux chantent à l'unisson ou se répondent mutuellement que leur musique prend une certaine valeur ajoutée, l'excellente «Blue hills» est en une belle preuve, mais elle n'est pas la seule («Comet»). Le groupe propose un troisième EP, intitulé Hypernova, qui n'a pas l'ombre d'un seul défaut. Leur pop éthérée, proprement travaillée et merveilleusement chantée, rentre dans nos oreilles comme dans du beurre. Six titres aux mélodies imparables, aux rythmes à la fois moelleux et un peu plus énergique, qui prennent le temps de poser chacun leur ambiance singulière. Seul le morceau final, «Shelter», accélère le tempo pour nous réveiller de ce rêve dans lequel nous nous sentions si bien. Entre des ballades bien troussées («Claudio») - parfois proche de ce que proposait le mouvement trip-hop («Arrow») - et des interventions rock («Shelter», «Blue hills» ou la fin de «Gasoline»), Hypernova confirme que cette idylle musicale est à suivre de près.

■ Ted



CORDE

SCHÉMA

[Vailloline]

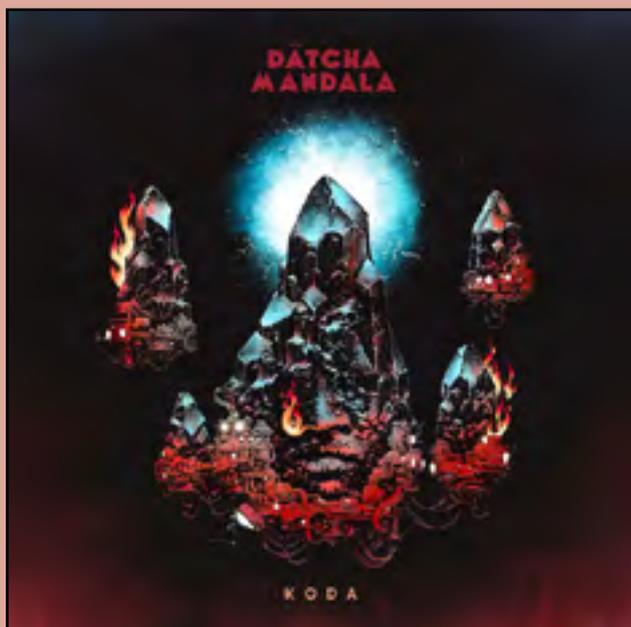
Alors que leur production précédente nous emmenait au bord de la mer, Corde change radicalement de paysage pour ce Schéma. Moins de poésie, plus de structures, moins de légèreté, plus de béton, moins de calme, plus de vie et d'animation...

En tout cas, c'est ce que laisse penser l'artwork (à la fois beau et intrigant) comme quelques titres de morceaux («The architect», «Murderer», «Vicious men»...). Si cela peut aussi se traduire musicalement, c'est bien plus une histoire de sensation, et si on retrouve des idées directrices plus «carrées», structurées ou humaines, c'est surtout que le groupe veut nous emmener sur ce terrain par ces différents éléments. Car les cordes sont sensibles et l'interprétation reste très personnelle, présente un autre artwork et d'autres noms de compositions et on pourrait y entendre certainement d'autres émotions. Les choix d'arrangements et de sonorités électroniques (ceux de Nîm), de rythmes (ceux de Steve), apportent de la variété au trio qui ne se laisse pas emporter par le violon (celui de Maxime), instrument «leader» de la formation puisque c'est lui qui dessine les grandes lignes, qui donne des perspectives et accroche toutes les oreilles. C'est en portant un peu plus d'attention, en évitant de se faire trop embarquer dans leurs titres (c'est très facile de se laisser conduire par Corde) qu'on peut davantage se concentrer sur ces battements, ces petits

coups millimétrés qui cadrent le décor (j'aime beaucoup les échanges violon/batterie de «The writer»), ou sur les bulles de sons qui montent dans l'atmosphère pour le colorer («Murmuration»), voire les quelques nappes qui donnent de l'épaisseur au propos («The mole»).

Quelques soient les volontés des Lillois, on est forcé d'adhérer tant c'est bien pensé et écrit, tant l'ensemble est plaisant, facile d'accès bien que l'on sente l'exigence de musiciens aguerris qui ne veulent pas donner dans la simplicité, mais créer en mettant au maximum à profit leurs qualités.

■ Oli



DATCHA MANDALA

KODA

[Take It Easy]

Et la roue du rock'n'roll continue de tourner avec ce troisième album des Datcha Mandala. Le trio bordelais aime remonter les affluents du fleuve rock pour tremper dans des ambiances différentes. Il a par le passé navigué dans des rivières 60's ou 70's, que ce soit dans les précédents EP (Anâhata, The last drop), ou d'autres LP (Rokh, ou Hara). Ils nous avaient emmenés dans les méandres du blues, les bras morts du rock psyché ou les multiples clapotis du rock classique d'avant les années 80. Nicolas Sauvey (chant, basse), Jérémy Saigne (guitare), Jean Baptiste Mallet (batterie, chant), ont l'art de dompter les courants musicaux pour rejoindre la source du rock. Mais pour ce nouvel album, Koda, ils tapent dans le rock plus heavy, limite metal. Et encore une fois, c'est une réussite.

Si j'étais juge de patinage artistique, et qu'il faudrait que j'attribue une note technique et artistique, je dirais qu'avec ce nouvel opus, Datcha Mandala combine toujours une aisance technique avec une richesse mélodique. Mais comme les Bordelais ne sont pas en train de patiner le cul en arrière sur de la glace et que donner des notes c'est bon pour l'éducation nationale, on va faire plus simple : Nicolas, Jérémy et Jean-Baptiste savent aussi faire dans le plus épais. Des riffs plus incisifs, limite stoner ou métal et des solos guitares à l'ancienne, une batterie pléthorique qui se permet même un petit set solo en milieu de galette, un chant toujours aussi Led Zeppien qui

sait lâcher le refrain qui imprègne. Du rock plus contemporain mais qui n'oublie pas d'où il vient. Comme savent si bien le faire The Raconteurs ou The Black Keys. Au final, que du bon dans cette dernière œuvre, pour Datcha Mandala, qui peut t'offrir un instant heavy rock, puis brit pop, puis une ballade blues rock 70's. On a presque hâte d'entendre le prochain LP pour savoir où ils vont encore nous promener dans l'anthologie du rock, mais pour l'heure, savourons Koda.

■ Eric



GAMI

STEP BY STEP

[B-Side Prod]

Si Lucas ne l'agence Stakkato n'avait pas mis entre mes mains Step by step, deuxième EP du trio marseillais GAMI, je serais certainement passé à côté d'une pépite. Premièrement, car je suis un peu réfractaire à tout ce qui vient de Marseille (à part les fanzines de l'ami Jean-Louis Good Friends). Blague à part (car, oui, c'est une blague), je n'ai pas les «réseaux» pour identifier ce genre d'OMNI (pour Objet Musical Non Identifié). Merci Lucas, donc. Et surtout, merci GAMI pour ces vingt-trois minutes de quiétude et de lâcher prise proposée avec Step by step. Œuvrant dans un style trip hop rock et inspiré par Massive Attack, Portishead, Morcheeba mais aussi Thom York, et en seulement cinq titres, GAMI a tous les arguments pour casser la baraque. Une voix, celle de Capucine. Et quelle voix, aussi délicieuse que mystérieuse. Et les instruments, électriques et électroniques, qui la mettent en valeur. C'est aussi troublant qu'inspirant, aussi mélodieux que mystérieux. Et c'est surtout aussi réussi que réussi. Plonger dans l'univers feutré et intrigant de GAMI est une chouette expérience, avec des morceaux aboutis et et production à la hauteur de ce que l'on peut attendre de ce style de musique. Bravo, vraiment bravo, en attendant d'écouter la suite... très vite !

■ Gui de Champi



CHROMB!

CINQ

[Dur et Doux]

Tout en découvrant Cinq de Chromb!, je me suis amusé à relire la chronique que j'avais écrite sur 1000, l'album que le quatuor de Lyon avait sorti en 2016. C'est hallucinant de constater à quel point je ne changerais pas un seul mot pour décrire ce nouveau méfait qu'ils ont sorti en fin d'année dernière. Chromb! est décidément incorrigible, c'est toujours autant la fête du slip dans leurs albums. Croyez-moi, il va vous falloir faire preuve de sang-froid pour affronter toutes ces excentricités composées par Antoine Mermet (sax, synthé et voix) et Lucas Herberg (basse et voix). Ce cinquième album est un renversant et ubuesque gloubiboulga, cohérent et incohérent à la fois, terriblement créatif jusqu'à l'excès dans lequel se mêlent des morceaux se laissant aller à des enfantillages avec des compositions expérimentales totalement barrées relevant de la performance. Même après plusieurs écoutes attentives au compteur, on ne sait encore pas vraiment sur quel pied danser pour vous dévoiler notre avis définitif sur ce disque. Moins facile d'accès (!) que 1000 (on ne parlera pas de Le livre des merveilles, sorti en 2020, que nous n'avons pas reçu à la rédac à l'époque), Cinq semble être à des années-lumière tant il se démarque par son manque... de style. Car Chromb! fait du Chromb!.

■ Ted



FALSE FED

LET THEM EAT FAKE

(Neurot Recordings)

En 2019, le britannique Jeff Janiak, frontman de Discharge (également passé dans Broken Bones, Dead Heroes ou encore Wasted Life), prend contact avec son ami de longue date, le bassiste JP Parsons (Amebix), pour l'inviter à le rejoindre dans un nouveau projet qu'il compte mettre en route. Acceptant sans trop d'effort, les deux commencent à écrire et enregistrer des idées afin de dessiner une direction musicale pour cette formation complétée par le guitariste Stig C. Miller (Amebix et Zygote) qui donne son OK pendant le COVID. Quelques mois plus tard, Roy Mayorga, batteur tout terrain de Stone Sour, Ministry et Hellyeah (passé aussi par Shelter, Soulfly et Amebix...) se joint au trio afin d'officialiser la naissance de False Fed. Ce dernier a produit et mixé leur premier album, Let them eat fake, sorti le 13 octobre 2023 via Neurot Recordings, label fondé en 1999 par Neurosis et Tribes Of Neurot.

Même si tout cela semble derrière nous, le premier disque de False Fed est nourri de l'inquiétude sur nos libertés, sur l'avenir et la noirceur des esprits générés pendant la période du COVID. False Fed a transcrit le tout par un son lourd et malsain, dont le style vacille entre post-punk, dark-rock et goth-rock. Dès le premier morceau, «Superficial», la voix calme de Jeff est pompée sur celle de Ian Curtis de Joy Division, mais le doute s'estompe quand il commence à hausser le ton. Sa voix porte, tel un messager mystique,

accompagnée par des mélodies de guitares et des riffs frontaux qu'on retrouvera tout le long de cet album. Ce dernier convoque en partie la résurgence du goth rock anglais du début des années 90 avec ses guitares lourdes et épaisses (on pense à Fields Of The Nephilim et l'inévitable Killing Joke) et des rythmiques percussives qui ne sont là que pour appuyer le propos, sans cette volonté de se démarquer.

On a l'impression, par cette façon de se dévoiler, que le groupe a tout mis en œuvre pour que la musique serve la voix et les propos de Jeff Janiak (la pochette ne nous contredira pas là-dessus) qui n'est pas tendre avec les gouvernances et se garde un petit espoir dans son monologue du morceau final, «The one thing» où son leitmotiv final ne risque pas d'être oublié, tant il paraît incontestable : «La seule chose dont nous ne pouvons échapper est la mort».

■ Ted



FUTURE ISLANDS

PEOPLE WHO AREN'T THERE ANYMORE

(4AD)

Si nous n'avions pas reçu ce *People who aren't there anymore*, septième album de Future Islands, nous aurions été tentés de chroniquer *Singles* dans le cadre de notre rubrique des «disques oubliés», tant ce dernier - qui nous a permis de faire la connaissance en 2014 de la bande de Samuel Thomson Herring - nous avait profondément marqué par son style assez singulier. Bizarrement, depuis *Singles*, nous n'avons pas cherché plus que ça à suivre leurs aventures, jusqu'à la sortie de ce nouvel album en janvier, disponible via leur label 4AD. Nous avons pu constater par ailleurs que le quatuor de Baltimore dans le Maryland, a toujours autant de succès en Europe. Preuve en est avec leur concert parisien de septembre de l'année dernière dans la nef du 104, bien remplie pour l'occasion. C'est lors de cette soirée qu'on a pu découvrir en avant-première trois morceaux de *People who aren't there anymore*. Et un show agréablement mené par son frontman...

Pour celles et ceux qui n'ont jamais entendu parler de ce groupe de pop-rock sans guitare, Future Islands est connu, entre autres, pour la personnalité fantasque de son chanteur. Samuel T. Herring, c'est un petit gars toxicomane un peu trop habité par son rôle de frontman qui a été sujet à maintes reprises de moqueries pour ses pas de danse peu conventionnels, ses ponctuations de vers accompagnés d'étranges gesticulations et expressions faciales, et son crooning défiant

par moments les limites du possible lorsqu'il pousse de surprenants grognements imprévisibles. La meilleure démonstration de tout ça est devenue culte, lors d'un passage télé chez Letterman, quand le groupe est venu jouer en 2014 leur tube à succès «Seasons (Waiting on you)». Ce que l'on sait moins, c'est qu'Herring est aussi un rappeur depuis l'âge de 14 ans. Ayant pris le blaze d'Hemlock Ernst, il a collaboré avec talent avec pas mal d'artistes recommandables tels que Busdriver, Curse Ov Dialect et JPEGMafia. À côté de ce type haut en couleurs (qui a fait ses débuts de comédien en 2023 avec la série «The changeling»), se trouvent dans *Future Islands* des musiciens totalement autistes, quasi immobiles et froids, qui créent une profonde disparité, visuellement parlant.

Et la musique dans tout ça ? Eh bien, cette mixité de personnages propose une musique qu'on pourrait qualifier paresseusement de synth-pop, puisque le synthé remplace la guitare, et qu'il est le seul maître à bord mis en lumière en terme mélodiques (hormis bien sûr la signature vocale du chanteur). Et l'on connaît le niveau d'autorité qu'ont les mélodies dans la pop music. En réalité, *Future Islands*, c'est bien plus que de la «synth-pop». C'est un mélange parfait entre, d'un côté, des morceaux dansant et énergiques souvent cadencés façon disco-pop («King of Sweden», «The tower», «Say goodbye»), et de l'autre, des ballades à l'eau de rose au sein desquelles le chant de Samuel démontre un charme fou («Deep in the night», «Corner of my eye»).

People who aren't there anymore est un album réussi, touchant même. Mais rien n'est surprenant au moment de faire le bilan de ce septième album, venant d'un groupe qui a su porter depuis longtemps une signature sonore unique, bien que nous soyons tout de même plus exaltés par la qualité des chansons de sa première moitié que de la deuxième.

■ Ted



PURRS

GOODBYE BLACK DOG

[A Tant Rever Du Roi]

Me «vendre» un groupe en disant qu'il fait un excellent post-punk est une mauvaise idée car je n'ai jamais aimé Joy Division, aussi cultes et adulés soient-ils, et je les associe irrémédiablement à cette mouvance. Je vais devoir faire un travail sur moi-même car le Goodbye black dog de Purrs est un excellent album... de post-punk. Avec un chant très juste (contrairement à Ian Curtis donc), touchant et des harmonies assez pop (avec un petit côté arrogant et un accent très britannique dans les attaques), les Angoumoisins nous entraînent avec une douceur relative dans un monde où les riffs s'entrechoquent, les guitares sont distordues (on flirte parfois avec une noise du plus bel effet) et les rythmiques ne s'économisent pas vraiment, histoire de justifier la parenté avec le punk. Si on comprend que leurs influences viennent de la fin des années 70 (Wire, Public Image Limited ou Gang of Four doivent compter parmi leurs références), la qualité et le travail sur le son les font sonner dans notre époque (et celle de Von Pariahs avec qui ils ont déjà partagé la scène) et permettent d'apprécier simplement leur musique en s'affranchissant du carcan de l'histoire du rock.

■ Oli



POIL UEDA

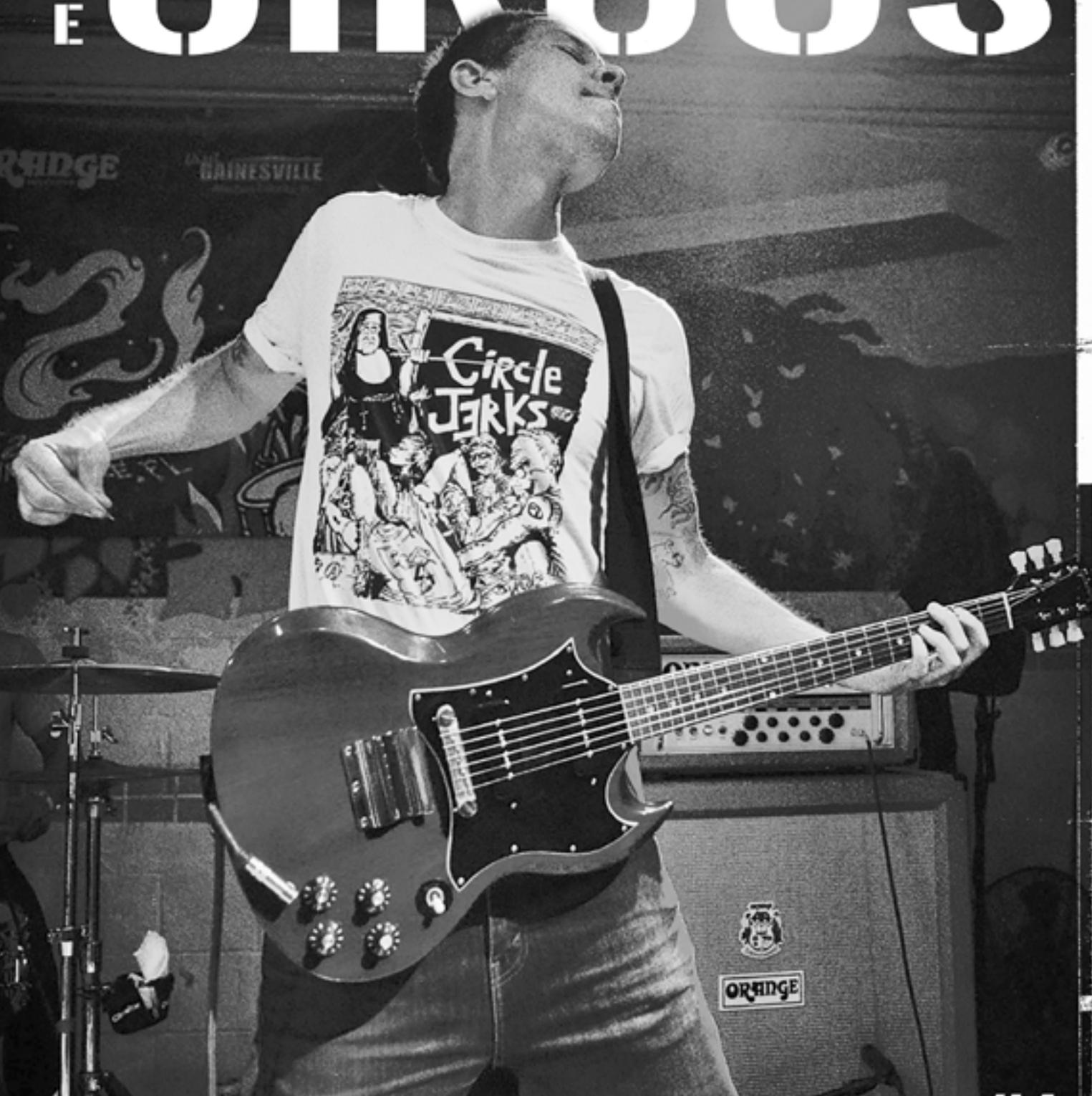
YOSHITSUNE

[Dur Et Doux]

Dans notre mag #56, nous avons fait connaissance avec une formation musicale très unique en son genre. Une rencontre inattendue entre deux essences créatives aux styles totalement opposés, mais qui ont réussi à faire de leurs atouts quelque chose d'assez magique, en soi. Nous parlons de celle de PoiL, la formation lyonnaise de rock aventureux, avec la musicienne et chanteuse japonaise Junko Ueda, spécialiste dans la transmission de la tradition médiévale de son pays. Huit mois après un premier album éponyme qui nous avait laissé à la fois pantois et admiratif, surgit Yoshitsune, du nom du héros du clan Genji (ou Minamoto) victorieux face au clan Heike (ou Taira). Une histoire que l'on retrouve dans l'épopée poétique à l'esprit bouddhique du Heike monogatari. Mis en musique, ce récit nous absorbe par la déclamation plutôt méditative de Junko conjugée à l'érudition et la folie musicale du quatuor lyonnais (exceptionnellement épaulé par la basse de Benoît de Ni). L'effet de surprise est fatalement moins brutal (c'est le mot) par rapport au premier disque, mais ce deuxième essai reste sans conteste du grand art. Si tu aimes l'instabilité musicale et les histoires de samourais au XIIème siècle, cet album est fait pour toi !

■ Ted

JOINING THE CIRCUS



SAMIAM ★ THE FEST ★ WEEZER ★ MGK
PUNK FROID EN FRANCE ★ BALDUCCI

#1

PRINTEMPS
2024



CLAYTON RAVINE

SAFE AND SOUND

[Autoproduction]

Clayton Ravine est ce que j'appelle communément un groupe sympathique. Attention, rien de péjoratif ici. Ce que je veux dire, c'est que le type de groupe que je pourrais écouter toute la journée sans pour autant crier au génie. Formation franco-américaine originaire de la région parisienne, et bercée comme beaucoup d'entre nous (je parle aux jeunes quadra, hein) par l'indie rock des années 90 (Pixies, G. Love and Special Sauce et j'en passe), Clayton Ravine vient de publier Safe and sound, son deuxième EP. Qui est, tu l'auras compris, sympathique. Un EP avec de bonnes chansons qui ne font pas sauter au plafond mais qui regorgent de mélodies qui vont bien («Let me out»), de riffs qui claquent (le lofi «Winter in the sun», l'excellent «Daisies in the sky») et même de passages touchants («Lioness», «So confused»). Des chansons qui font le boulot, si je puis dire. Les influences sont clairement en provenance des Etats-Unis (d'où est originaire le chanteur John et ça s'entend !), les guitares sont cristallines, les morceaux sont entraînants sans être bruyants et au final, nous voilà avec un EP équilibré, bien pensé et annonciateur de belles choses pour la suite des aventures. Sympathique quoi !

■ Gui de Champi



DEAD TREE SEEDS

TOXIC THOUGHTS

[M&O Music]

Leur premier album, il y a une dizaine d'années s'appelle Seeds of thrash sur lequel on trouve «Hommage to Trash» et un titre pour Dimebag Darrell, tu veux d'autres indices ou ça te suffit pour situer Dead Tree Seeds dans le paysage musical ? A Pantera, tu peux ajouter Slayer et les vieux, pardon, les premiers Metallica, Testament (et leur mauvais goût pour les artworks) et tu sauras où tu mets les oreilles en te laissant gagner par Toxic thoughts (où on trouve un «Thrash hymn», on ne se refait pas !). Ça joue old school avec un mix très propre qui laisse bien passer la lumière des solos de guitare et te fait bien sentir le rythme quand ça bourrine. Pas de révolution à l'horizon mais une putain d'efficacité pour honorer les grands noms déjà cités et ne pas faire d'impair. Pour ne pas tourner en rond, le combo varie le degré de hargne et laisse le chant libre de faire quelques incartades plus lourdes ou heavy sans pour autant oublier d'où ils viennent. L'ensemble est assez massif, on apprécie d'autant plus les ralentissements, les passages plus clairs, les parties instrumentales (et pas uniquement «Compendium») et les breaks (mêmes lugubres). Thrash is not dead !

■ Oli



LOS DISIDENTES DEL SUCIO MOTEL

DANIEL (CHANT) ET GREG (BATTERIE) SONT LES DEUX DISSIDENTS DU MOTEL MITEUX QUI ONT PRIS DE LEURS TEMPS POUR RÉPONDRE À NOS QUESTIONS SUR LEUR BRILLANTISSIME EP ACOUSTIQUE. ON ÉVOQUE DONC CE NOUVEAU SOUFFLE ET SA CONCEPTION, MAIS ÉGALEMENT L'AVENIR PROCHE D'UN GROUPE QUI NE SE REPOSE PAS BEAUCOUP...

Depuis les débuts du groupe, vous faites de temps à autre des concerts acoustiques, pourquoi avoir mis tant de temps à le faire sur un EP ?

Greg : À chaque album, on avait cette urgence de sortir le plus vite possible du gros son, et l'envie de faire un EP entièrement acoustique n'était pas du goût de tout le groupe.

Daniel : On voulait apporter quelque chose de plus qu'une simple réorchestration de nos morceaux, quelque chose d'inédit qu'on n'avait pas encore fait. L'arrivée de Katia et de ses multiples talents, notamment au violoncelle qu'on peut entendre sur l'EP, nous a permis d'apporter ce petit truc en plus que l'on cherchait tous. Le fait que Nico ait également beaucoup appris en termes d'enregistrement et de maîtrise du son a été un autre élément déclencheur, nous permettant de maîtriser l'ensemble du projet.

En temps comme en moyens, ça demande beaucoup plus d'investissements qu'un simple envoi de morceaux sur Bandcamp...

D : Oh oui, clairement et on s'est rendu compte que cela nous a pris plus de temps que prévu surtout pour tout ce qui gravite autour de l'EP en lui-même comme l'artwork, les photos, les clips... Au départ, on parlait juste d'une sortie dématérialisée mais visiblement, on n'arrive pas à se contenter de quelque chose de simple.

Comment s'est faite la sélection des morceaux ?

G : On a sélectionné des titres de toute la discographie du groupe avec également les reprises qu'on avait faites, puis on a fait une shortlist des morceaux sur lesquels on se projetait plus

et avec lesquels on aurait une plus grande diversité de types de chansons.

Vous auriez pu ajouter «The great filter» ou d'autres titres déjà enregistrés ?

G : C'était une possibilité de rajouter «Filter»... Mais finalement quand on a opté pour un EP plutôt qu'un album, nous avons écarté ce titre notamment pour des raisons de longueurs.

D : De plus, comme on l'avait déjà sorti au format vidéo, tout comme «The key», on a préféré se concentrer sur des titres «inédits».

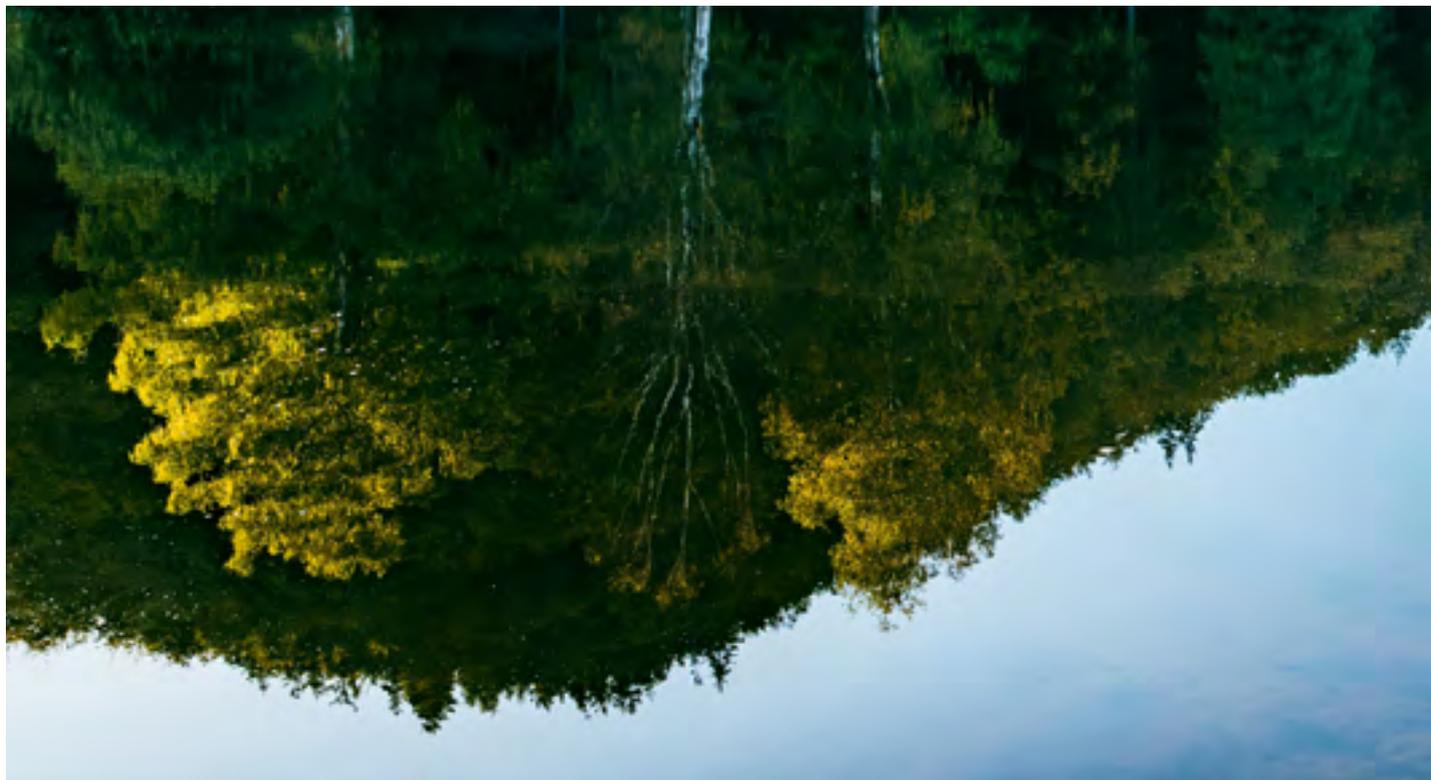
Les chansons extraites de Polaris ont été composées à l'électrique ou à l'acoustique ?

G : Polaris n'a pas été composé en acoustique, mais bien avec des riffs électriques. Le défi sur Breath était de transformer ces titres sans les dénaturer, en amenant différemment les riffs de guitare ou les mélodies à la voix.

D : L'adaptation des morceaux de Polaris s'est faite assez naturellement je trouve. Même si elles ont été composées en électrique à la base. Comme tous les groupes qui s'essayaient à cet exercice, le plus compliqué est de savoir ce qu'on veut faire. Simple adaptation ? Réorchestration ? Intimiste ?

Reprendre «Z» sans les samples, ça dénature un peu l'idée d'origine, pourquoi avoir choisi ce titre ?

G : On adore cette chanson qu'on joue toujours en live électrique et elle est la seule chanson d'Arcane. L'évolution de l'ambiance de «Z» sur Breath relève d'une dark folk, où le lapsteel côtoie des chœurs et un violoncelle qui gronde. Même sans les samples, on y retrouve l'ambiance pesante d'origine, d'une menace.



D : «Z» est une chanson qui nous tient particulièrement à cœur pour plusieurs raisons. En ce qui me concerne, c'est une des premières chansons où j'ai dû sortir de ma zone de confort en termes de chant. Le fait de pouvoir faire ressortir ces voix si particulières dans une version acoustique m'a tout de suite conquis. Si effectivement on dévie de l'idée originale, le violoncelle et le lapsteel nous ramènent un peu dans cette ambiance inquiétante et glauque.

Est-ce que les réarrangements font débat ou vous êtes unanimes sur chaque version ?

G : Il y a eu quelques débats sur «Plague» et «Horizon», mais quand on regarde à quel point on a cinq chansons uniques avec une grande palette d'arrangements, ça valait le coup.

D : Il y a toujours quelques discussions sur les réarrangements, mais je trouve que globalement, on ne s'est pas trop pris la tête.

Dans ma chronique, j'évoque David Gilmour et note une coïncidence entre «Breathe» et Breath, alors, simple coïncidence ou pas ?

D : Coïncidence ? Je ne crois pas ! Il est clair que Pink Floyd reste et restera toujours un de nos groupes références mais sans rapport avec l'idée de Breath, je n'ai fait le parallèle que dans un second temps. Ce souffle que nous a procuré cet EP nous a fait un bien fou !

G : C'est un clin d'œil et surtout une belle référence aux Floyd qui reste une de nos sources d'inspiration.

Vous avez travaillé un peu chacun de votre côté pour proposer des trucs avant de bosser ensemble ?

D : Comme habituellement, c'est Nico qui essaie d'adapter le riff principal à la guitare, mais je pense que chaque membre du groupe avait une petite idée à apporter à chaque chanson.

Les sonorités sont très travaillées, à quel point le travail en studio est important ?

D : C'est quelque chose que l'on aime bien faire. Malgré le temps que cela peut prendre, on aime ce jeu que sont les arrangements en studio. Que ce soit pour de l'acoustique ou de l'électrique d'ailleurs ! Ce que j'apprécie particulièrement à mon niveau, c'est le travail des voix. L'ajout d'une voix féminine nous permet d'explorer d'autres facettes et d'autres sonorités tout en apportant un peu de douceur qui est particulièrement bien adaptée à l'acoustique. Nous avons toujours essayé de travailler l'ensemble des instruments en apportant de nouvelles choses.

Un clip doit bientôt sortir, on peut en savoir plus ?



G : Nous voulions un clip très aérien car lié au souffle (Breath) sans forcément coller à la pochette, en effet il y a pas mal de groupes qui tournent dans la nature. Après des semaines de recherche avec le réalisateur Germain Lalot, on a trouvé des lieux très graphiques à Strasbourg, un toit d'un grand immeuble et dans le Hall de l'Ecole de Management de Strasbourg, où on peut nous voir interpréter «Blood planet child».

D : On a surtout eu très froid ! Mais ça en valait la peine !

Vous êtes très actifs sur les réseaux sociaux, c'est devenu indispensable ou c'est un kiff ?

G : C'est effectivement indispensable car il s'agit de toujours fournir à notre communauté des petits éléments pour montrer notre quotidien ou des méthodes de travail, etc. On se prend au jeu au fur et à mesure des mois et cela devient un kiff de trouver des nouveaux moyens pour intéresser ou faire rigoler un peu les gens.

D : Pour être tout à fait franc, je ne suis pas du tout à l'aise avec les réseaux sociaux, mais c'est devenu un passage obligatoire si tu veux avoir un peu de visibilité. Je m'y mets doucement, je me renseigne et j'avoue qu'il y a une part de moi qui commence à trouver cela intéressant. Le plus gros problème selon moi,

c'est qu'il ne faut pas être présent que sur un seul média mais bien sur l'ensemble !

Les amateurs du groupe et les chroniqueurs ont l'air aussi emballés que moi, ça motive à faire une suite ?

D : (rires) On verra ! Une chose est sûre, c'est que nous n'en avons pas fini avec cet aspect de notre musique. On prépare une grosse surprise, mais pour l'an prochain uniquement car cela va demander beaucoup de préparation...

Alors, quel est le futur proche du groupe ? Des concerts ? En acoustique ? Moitié/moitié ? De nouvelles compositions ?

D : En ce qui concerne les concerts, nous en avons quelques-uns cet été. En revanche, nous sommes clairement en phase de composition pour le nouvel album électrique qu'on espère pouvoir sortir au plus tard l'an prochain...

Merci à Daniel et Greg et à Los Disidentes del sucio motel. Merci aussi à Pat' & Guillaume chez Klonosphere.

■ Oli

Photos : Benjamin Hincker







NOT SCIENTISTS

FRED EST UN PERSONNAGE ATTACHANT. MEMBRE FONDATEUR DES POOKIES PUIS SORTI DES RADARS QUAND IL EST PARTI VIVRE EN ESPAGNE, IL ACCOMPAGNE DORÉNAVANT FOREST POOKY EN LIVE ET FAIT PARTIE INTÉGRANTE DE NOT SCIENTISTS. CE N'EST PAS RIEN DE JOUER AVEC DEUX FRÈRES FOLLAIN, ÇA MÉRITAIT BIEN QUELQUES QUESTIONS !

France ou Espagne ?

France

Erwan (Ed, guitariste chanteur de Not Scientists) ou Gwenolé (Forest Pooky) ?

Gwenolé (rires). C'est mon frangin !

Basse ou guitare ?

Guitare.

Disto ou delay ?

Delay.

Marshall ou Fender ?

Oh, c'est dur ! Marshall.

Acoustique ou électrique ?

Acoustique.

**Boeuf ou battle ?**

Battle !!

Lyon ou Mont de Marsan ?

Mont de Marsan.

Film ou série ?

Série.

Fanzine ou webzine ?

Fanzine.

CD ou vinyle ?

CD.

Converse ou Santiag ?

Santiag !

Drogue ou alcool ?

Alcool.

UMFM ou Sons Of Buddha ?

Sons Of Buddha.

Cour ou jardin ?

Jardin.

Sheriff ou Tagada Jones ?

Sheriff.

Staring at the sun ou Staring at the moon ?

Staring at the sun.

Merci Fred !

■ Gui de Champi
Photo : Marie d'Emm

HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

Salut Gui de Champi, comment vas-tu ? On est le 1er avril et je ne suis nullement ici pour te raconter des blagues mais pour cette chose ô combien sérieuse qu'est notre traditionnel échange de bons tuyaux. Je sais que pour toi aussi le mois de mars a filé comme jamais, après la sortie in extremis de notre W-Fenec mag #59 un 29 février. Tout ça pour qu'Oli ne modifie pas le «02/24» sur la couverture, aha-ha ! Tu me diras, je fais le malin mais je n'ai pas encore contacté Dan pour qu'il change à nouveau la couv' qu'il a faite de mon arlésienne de fanzine *Joining The Circus #1*, qui va passer de «hiver 2024» à «printemps 2024». Hum... J'attends d'être certain que ce ne soit pas un «été 2024» dont j'ai besoin mais là, ça serait vraiment la hess. Ça avance BEAUCOUP trop doucement à mon goût, mais j'ai toujours des trucs plus urgents à faire, qui m'accaparent, comme ce tuyau, même s'il doit quand même y avoir un p'tit problème de gestion de timing. Mais je ne suis pas là pour me coucher sur le divan, non, je suis là pour te coucher par écrit tout le bien que je pense de **Teen Mortgage**.

Avant cela, tu me vois ravi de t'avoir convaincu de jeter une oreille plus attentive à Plosivs, même si rétrospectivement, si j'avais su, j'aurais choisi un autre groupe de John Reis (*Rocket From The Crypt* ou *The Night Marchers*). Si tu es patient, figure-toi que ce précédent échange de tuyaux m'a donné envie de mettre cet éminent rockeur à l'honneur (couv' plus gros dossier) de mon fanzine *Joining The Circus #3* (oui, j'ai déjà quelqu'un d'autre en tête pour le #2). Sortie prévue entre 2026 et 2051... Hum hum... Vaut mieux en rire des fois.

Teen Mortgage, donc, découvert cette année (autant dire qu'il n'a pas eu le temps de rouiller celui-ci) et qui est un groupe plutôt récent, ayant sorti son 1er EP il y a cinq ans. C'est mon pote Patrick «fandehwm» - avec une adresse mail pareille il ne pouvait être que mon ami (hwm = Hot Water Music) - qui m'a branché sur

ce groupe, ou plutôt sur leur concert parisien à venir en juin (seule date française de la tournée UK/EU). J'ai lancé la page Bandcamp, suis tombé sur un LP de 17 titres, sorti en janvier et compilant tous les EPs et singles que le groupe avait publiés depuis ses débuts et laisse-moi te dire qu'avant même la fin de la troisième chanson, j'avais mis «Participe» sur l'événement FB et j'allumais un cerge pour qu'ils aient représenté des disques pour la tournée (vinyles sold out pour l'instant).

Le weekend dernier, parmi la multitude de choses qui m'occupaient (je rentrais d'un tournoi de volley à Lyon), j'étais invité à l'émission radio *Konstroy* le dimanche pour parler de notre fanzine *HuGui(Gui)* et passer quelques titres. On m'a demandé si j'allais dégouter des tuyaux un peu exotiques, au fin fond de l'Indonésie, du Sénégal ou du Chili mais rien de tout cela encore, je n'ai même pas fait appel à un plombier polonais et me suis à nouveau cantonné à la sphère anglo-saxonne.





Teen Mortgage est donc un groupe de blancs-becs de Washington DC, qui a quand même la particularité de faire beaucoup de bruit pour un duo (guitare/chant + batterie) et de pratiquer 50 nuances de Punk-Rock. Ce qui leur permet de partager l'affiche aussi bien avec OFF! que Red Fang, Alkaline Trio que Smashing Pumpkins et Weezer prochainement au UK. Rien que ça ! Les cinquantenaires nostalgiques risquent d'être un peu surpris car ça va déménager, ils ne vont pas comprendre ce qui leur arrive. On est généralement sur un format court (autour des 2 minutes la chanson), qui bourre bien, avec de la grosse fuzz sur les guitares... pardon, LA guitare mais franchement on dirait qu'ils sont plusieurs («Doctor» ou «S.W.A.S. <>»), même si ça peut aussi parfois partir plus «funky», à la Fidler, comme sur «Life/death» de l'EP éponyme de 2019. Fidler est vraiment la référence que j'ai le plus eue en tête au début du disque, notamment par le côté un peu fofou, et fun, qui se vérifie sur leurs quelques clips et leur label : King Pizza Records. Les mecs ne se prennent pas trop la tête, il n'y a qu'à voir les artworks. Certes il est stylé mais c'est exactement le même pour le LP de 2024 que pour l'EP de 2019. Tranquille... Sinon quand ça ne fuzz pas à fond les ballons dans le garage (et les potards), voilà t-y pas que ça te sort quelques effets surf («Falling down», «No»), ou que ça accélère encore le tempo («Sick day»). Grosse guitare, gros refrain, grosses mélodies, ça me faisait penser à un autre groupe depuis le début sans que je

ne retrouve lequel et à la 40ème seconde de «Smoked», de l'EP éponyme de 2021, ça a fait tilt : les regrettés et déjà mentionnés (au détour d'un autre tuyau) Anglais de Gender Roles. Dis-moi que toi aussi tu as pensé à eux en écoutant ce titre ! La suite de cet EP, qui se retrouve en fin de LP (tu arrives à suivre, c'est bien le bordel ?), se veut ensuite plus lente, voire même Heavy et Stoner sur le bien nommé «Valley» (avoisinant les 5 minutes).

Ça part tellement dans tous les sens, en gardant une relative cohérence sur l'ensemble, je trouve, que je n'ai pas pris la peine de rebondir sur le nom du groupe. «Mortgage» = hypothèque. Je te laisse donc la patate chaude, enfin le tuyau, en étant tout à la fois curieux et pressé de connaître tes impressions, et le nouveau groupe que tu m'as déniché. À très vite mon ami !

Salut Circus, ça gaaaaaaaze ? Je ne te cache pas que j'ai été très surpris de recevoir ton tuyau un 1er avril, le jour des blagues. Et pourtant, la pièce jointe de ton mail contenait bien ton texte, écrit avec goût (cela va de soi). J'en ai fait part à Victoria qui m'a dit texto : «tu m'as déjà fait un poisson d'avril ce matin». C'est pourtant vrai. J'ai même voulu recycler ma blague que je trainais depuis quelques années et qui fonctionnait à chaque fois : le coup de la télévision qui est tombée dans la nuit et qui est cassée. Imparable avec les enfants. Sauf que Vivi m'avait prévenu la veille : ça ne marchera pas une nouvelle fois. Du coup, ce matin, à son réveil, je suis allé la voir un peu catastrophé et lui ai dit : «Vivi ! le chat a mangé une partie de mes BDs de Tintin dans le salon». Ni une ni deux, elle a sauté de son lit (enfin, pas vraiment, elle est descendue rapidement car elle a un lit en hauteur), et a couru dans le salon pour prendre conscience de l'ampleur des dégâts... imaginaires. Et ouais, je t'ai encore bien eue, ma fille ! Belle joueuse, elle a accepté le canular mais je ne pouvais pas l'avoir deux fois dans la journée. Je lui ai donc confirmé que tu avais bien envoyé à temps ton article et elle a pu constater que c'était vrai.

En attendant, ça a égayé ma dernière journée de vacances avant de prendre mon nouveau boulot. ENFIN, c'est fait. C'était dans les

tuyaux [ha ha] depuis un petit moment et ça a pris un certain temps, mais j'ai commencé mon nouveau job dans une nouvelle boîte. Pas mal de changements mais c'était maintenant qu'il fallait les faire. Pour la petite histoire, mon nouveau patron a eu vent de notre fanzine et m'a avoué ne connaître que la référence à Supergrass dans le premier numéro. Mais il a apprécié le concept. C'est déjà ça de pris, non ? Je ne manquerai pas de lui faire écouter (ou pas) Teen Mortgage mais en tout cas, je lui donnerai la réf, il appréciera.

J'ai donc lancé dans mon application préférée la compilation de Teen Mortgage. Tu as bien fait de me préciser d'ailleurs qu'il s'agissait d'une compilation car à la première écoute, j'ai trouvé ça long (17 titres, plus de 43 minutes

de zik) et un peu fouillis. Un peu comme si le groupe avait du mal à se trouver un style propre à lui et du coup, expérimentait à tout va, empruntant une multitude de chemins plus ou moins balisés dans le Guide du Roublard. Alors du coup, en prenant en compte le fait que ce disque est à appréhender comme un gros curriculum vitae permettant de jauger l'évolution du duo, j'ai revu un peu mon jugement. N'empêche que j'ai beau enchaîner les écoutes, je ne suis pas emballé plus que ça par Teen Mortgage, le groupe. Enfin, pas par tout ce que le groupe propose dans Teen Mortgage, le disque. Autant je trouve que le côté Power Pop Punk Garage leur va hyper bien («Life/death», «Tuning in» qui est carrément cool, «Such is life» bien agressif comme il faut), autant les cartes Psycho/Surf («Falling down»,





«The change», «Shangri-La») et Stoner/Fuzz («Doctor», «Can I live», «Valley») ne sont pas les meilleurs atouts du duo. J'ai quand même un peu de mal à imaginer la puissance de ce disque (au son disparate, compilation des EPs oblige) exécuté sur scène par seulement deux musiciens. Tu me diras, car ça m'intéresse vraiment. Sinon, ta réf à Gender Roles est intéressante, car j'ai dans un premier temps pensé à ce groupe génial dès les premiers accords de «S.W.A.S. « (deuxième plage du disque) ou au refrain de «Sick day» (huitième titre). Comme quoi, les grands esprits se rencontrent ! Et, petit aparté, je te rappelle que le batteur et le bassiste des GR sont en tournée française au mois de mai prochain avec leur nouveau projet Really Big Really Clever ; le groupe va enchaîner quelques dates avec le groupe français Panique. J'ai tenté d'organiser un plan dans mes coins mais j'ai fait chou blanc. Dommage. Ça ne m'empêchera pas d'aller les voir avec ma chère et tendre (le jour de son anniversaire d'ailleurs) à Metz. Et j'en profiterai pour faire une petite interview. Si tu mates les flyers de la tournée, tu guetteras que ça joue la veille à St-Etienne. Pas celui de la Loire, mais St-Etienne-les-Remiremont, dans les Vosges. Et ouais !

Je referme la parenthèse pour me permettre de conclure sur ton dossier. Au final, ça me plaît dans l'ensemble, mais (peut-être parce que j'ai

fait une indigestion en écoutant d'une traite le disque) la multiplication des styles proposés par le groupe ne rend pas l'ensemble, à mes yeux, complètement cohérent. Mais j'y reviendrai à coup sûr dans quelques semaines, car ça me titille quand même, ce duo !

Il y a quand même quelque chose qui m'a chiffonné dans ton papier : tu as fait une faute de frappe dans ton texte. Ce n'est pas ton genre, et comme je sais que tu es à cheval sur la question, je vais me permettre de relever cette erreur : tu as écrit «stylé» à la place de «stylo». Quoi ? Non ? Ah, bah c'est encore pire. Tu as consciemment utilisé «stylé» dans ce papier ? J'ai bien peur que tes jeunes élèves ne déteignent sur toi. Tu vas me surveiller ton langage pour la prochaine fois, okayyyyyyy ? Et pour calmer tes ardeurs, je te propose un voyage cosmique et planant. Accroche-toi, car ça va te secouer le cerveau et te procurer tout un tas d'émotions. C'est en tout cas ce qui s'est passé pour moi quand j'ai entendu pour la première fois **Avatarium**, et plus particulièrement *The fire I long for*, son quatrième album.

Petite présentation du groupe si tu le veux bien : Avatarium est une formation suédoise dont l'initiateur est Lef Edling, bassiste et fondateur de Candlemass, la fameuse formation Doom Metal. À cause de problèmes de santé,



Leif a laissé sa place dans le line-up live mais a continué à enregistrer certains disques. Et même s'il ne fait plus partie du groupe à ce jour (mais participe tout de même à la composition), son influence et son aura sont omniprésentes. À vrai dire, je ne sais plus comment je suis tombé sur ce disque. J'ai très certainement été conseillé par un copain. Par contre, je me souviens précisément à quel moment j'ai reçu le LP. C'était un vendredi après-midi ensoleillé de mars lors du premier confinement, à une époque où le livreur t'appelait pour te dire qu'il posait ton colis sur ta boîte aux lettres et qu'il n'y avait pas besoin de contre-signature, Covid oblige ! J'avais fait une belle commande chez Nuclear Blast (dont l'album *Repentless* de Slayer compilé en six 45T !), et je pense me rappeler que c'est le disque d'Avatarium

qui a provoqué cette commande. Je trouve cet album absolument parfait. Le Doom n'est pas mon style de prédilection, mais Avatarium m'a complètement chamboulé, tant par la qualité de ses compositions que par la voix enivrante et intrigante de Jennie-Ann Smith, sa chanteuse. Ce n'est pas compliqué, je ne trouve rien à jeter dans ce disque. Rien du tout. Autant j'ai trouvé «Voices», le single ouvrant le disque, très percutant avec ses guitares lourdes et baveuses, ses lignes de chant impeccables, ses nappes de clavier omniprésentes mais pas intrusives, et son basse/batterie imperturbable, autant il m'a paru d'une insolente singularité tant j'ai été (et suis encore) touché par les puretés que sont «Lay me down» ou «Great beyond». A l'écoute de ces deux titres, j'ai les poils qui se hérissent

et les larmes qui me viennent aux yeux quand les mélodies des guitares s'entremêlent avec grâce et volupté avec la voix de Jennie-Ann. Impossible de résister, je te le dis. Et «The fire I long for», un de mes morceaux préférés du disque, décuple ces mêmes sensations chez moi ! Peu de disques m'ont marqué de la sorte. Certains disques de rock au sens large me filent la patate, me détendent ou même m'apaisent. J'ai même un disque dans ma collec' que je peux écouter en boucle dans ma voiture et qui me gardera éveillé toute la nuit. Mais The fire I long for est plus fort que ça : il me procure tant de joie et de tristesse qu'il ne me laissera jamais indifférent. C'est difficile à expliquer. La preuve, j'aurais pu ne jamais t'en parler et ne jamais partager ces drôles de sensations. D'ailleurs, ça faisait un moment que je n'avais pas remis en mode play sur ma platine. Il a fallu que je classe une paire de disques d'Antillectual (salut Livio !) pour retomber dessus. Et rien qu'à contempler cette superbe pochette, je suis retombé immédiatement amoureux de ce disque.

The fire I long for comporte des brûlots aussi poisseux musicalement que purs vocalement («Porcelain skull», le très rock «Shake that demon», «Epitath of heroes») mais cette parfaite harmonie de titres entraînants et lancinants, mystiques et ésotériques, font de cet album un petit chef d'œuvre. C'est très certainement exagéré, mais je ne crois pas pouvoir lui trouver un défaut un jour. Toute la disco du groupe est bien entendu de qualité (notamment le live ayant succédé à The fire I long for et dont la performance vocale de la chanteuse est irrésistible) et je te conseille d'aller jeter une oreille attentive sur tout ça. Et comme tu te fais un peu vieux et que les pertes de mémoire peuvent vite arriver, je te conseille de te munir d'un stylo pour le noter dans ton carnet ou, mieux encore, d'un stylet pour le noter sur ta tablette. Ce qui est sûr, c'est que je suis impatient de savoir ce que tu en penses. Comme tu as dorénavant l'esprit libéré puisque ton fanzine est achevé, laisse-toi envoûter par Avatarium. Bon voyage !

Hey mon Gui de Champi ! Stylé ton papier ! C'est marrant que tu parles de voyage car je te

réponds dans le OUIGO retour Montpel-Paris, en mode crust caviar car j'ai quand même raqué 3 euros pour avoir une place avec prise et surtout éviter les rangs de 3 dans les voitures du bas. Tu l'as souligné mais je le redis tellement je suis soulagé, allégé, j'ai donc enfin mis un terme à mon projet de fanzine solo Joining The Circus, pas loin d'être l'accomplissement de toute une vie puisque j'étais dessus depuis 2007. Ouch' ! En reprenant quasi tout à zéro en décembre, et recyclant quelques trucs, dont des chroniques pour le W-Fenec et l'interview de Samiam. Bref, c'est fait je peux enfin souffler... ah bah non, je n'ai absolument rien fait pour le prochain magazine et la deadline c'est dans 4-5 jours ! Tant pis, je soufflerai (et dormirai) plus tard. Sauf que plus tard, c'est-à-dire très bientôt, il va falloir que je m'attaque à un autre chantier laissé ouvert depuis septembre dernier : notre site internet HuGui(Gui). Je ne t'ai pas senti très emballé quand je t'en ai parlé mais je n'ai pas envie d'avoir une énième page FB/Insta ou que sais-je sur un autre zéro sociaux. On a fait un fanzine à l'ancienne, on va faire un site à l'ancienne. Enfin je vais faire, j'ai bien compris que tu n'avais pas spécialement envie de mettre les mains dans le cambouis des templates et autres. Ça risque d'être assez simple, basique mais au moins les gens qui tombent dessus auront toutes les infos pour se procurer facilement nos zines.

J'ai l'impression que tu n'as pas non plus été très emballé par mon tuyau. Alors oui, Teen



Mortgage part un peu dans tous les sens au gré des EPs, voire à l'intérieur même de ces derniers mais je pense vraiment que ça peut te plaire, et un peu de variété c'est pas mal, non ? Je reprends tes deux autres arguments principaux. Tu ne penses pas que le duo puisse reproduire toute leur puissance en live ? Hum, tu n'as jamais dû voir en concert Gâtechien ou Death From Above 1979, toi ! Et encore ce sont des duos basse/batterie mais t'as l'impression qu'ils sont 3-4 sur scène tellement ils en mettent partout ! J'ai en tout cas bien noté la date du 18/06 au Point Ephémère, je te raconterai. Quoi d'autre ? Ah oui, la longueur de l'album... Nan mais tu te moques de moi, là ? 44min pour 17 morceaux variés, je trouve ça moins longuet que 44min pour 9 morceaux, comme dans The fire I long for d'Avatarium.

Je vais être honnête, je pense que c'est le tuyau que tu m'as proposé qui va le moins me brancher. Je n'ai pas ce type de tuyauterie chez moi, je ne sais pas à quoi, comment le raccorder. C'est un doux euphémisme que de dire que tu m'as sorti de ma zone de confort. Mais ce n'est pas la première fois et j'apprécie l'effort. Vraiment. J'aimerais pouvoir vibrer comme toi à l'écoute de ce disque, de cette chanteuse mais je suis assez hermétique, voire indifférent, voire même assez réfractaire. Musicalement ce n'est pas mal mais ce chant, avec ces envolées lyriques, typiquement je n'y arrive pas. D'ailleurs, pour poursuivre dans l'honnêteté et comme tu parlais du 1er avril et des choses horribles que tu infligeais à Victoria (père indigne !), j'ai cru que tu me faisais une blague lors des premières secondes de «Voices». Je n'ai pas aimé du tout. Puis j'ai réécouté une deuxième fois et davantage accroché, à «Rubicon» notamment mais sans pleinement le franchir. Au bout de 2min30 j'en avais marre, l'intérêt s'estompait. Mon format de prédilection c'est 3min, donc faut être sacrément bon pour me tenir en alerte au-delà de 4min. Je n'ai pas trop de référence en la matière (contrairement à Gender Roles pour certains morceaux ou passages de Teen Mortgage, content que tu la partages et bien sûr que je ne vais pas rater la tournée Really Big Really Clever et Panique, à Paris ou même

Metz mais pas Sainté des Vosges) mais je n'ai pas l'impression qu'on soit dans du Doom avec Avatarium. N'ayant toujours pas d'abonnement streaming, je suis allé feuner un peu sur YT parce que je suis curieux et bon élève. L'algorithme responsable des suggestions va bien bugger avec ce que j'ai visionné, entre le dernier clip des Burning Heads, les chroniques de Benjamin Tranié et Waly Dia sur France Inter, les extraits affligeants de l'Heure des Pros sur CNews, et donc les vieux clips de Angra, Nightwish et Within Temptation, à qui j'ai pu penser comparer tes Suédois.es... Complètement à tort, à côté de la plaque mais je n'avais jamais vraiment écouté et surtout pas continué (et je comprends pourquoi, ahaha). En revanche, Candlemass que tu cites en premier (ça name-drop encore à gogo) sont bien des doom (doom) lovers, là, oui. Chez Avatarium il y a bien quelques riffs un peu plus heavy mais dans l'ensemble ça reste assez propre, sérieux, rien ne dépasse malgré la multitude de notes jouées dans un morceau. Après il est vrai que c'est hyper bien fait, bien joué, que Jennie-Ann a une pure voix et qu'à la troisième écoute je suis encore davantage rentré dedans mais je crois que je suis au max là. Je loue en tout cas ta bravoure pour me proposer des tuyaux qui sortent des clous mais je crois que je ne suis pas encore assez mature pour écouter des trucs comme ça, d'où mon Teen Mortgage d'adultescent. À bientôt mon ami, pour poursuivre nos échanges de manière toujours aussi stylée.

■ Gui, Gui
Photos : DR

PS : Si tu veux la version papier du fanzine, contacte nous !
guidechampi@w-fenec.org
guillaumecircus@hotmail.fr

GUI DE CHAMPI & GUILLAUME CIRCUS
présentent

HuGui(Gui)

les bons tuyaux



SAISON 2 (2022-2023)

LA TEAM

HUGUI(GUI)

EST DE RETOUR !

FANZINE A5, 60 PAGES

PRIX LIBRE

Avec les bons tuyaux :
China Drum, Lodestar, Dust
Junkys, The Beths, Campaign,
Fusion Bomb, The Devil Makes
Three, Bottlekids, Mixtapes,
No More Lies, Not, //Less
& High Vis.

CONTACT :

guidechampi@w-fenec.org
guillaumecircus@hotmail.fr

le zine par lequel

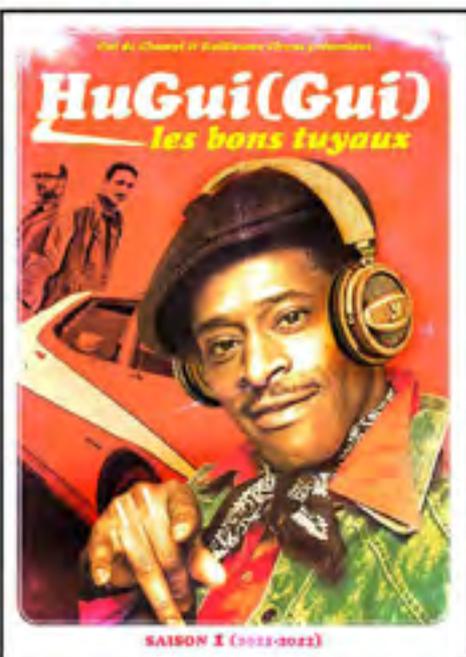
tout a commencé

toujours dispo !

Avec les bons tuyaux :
New Pagans, White Reaper,
Radkey, Lovebreakers,
Kids Insane, Colleen Green,
Cutlass Supreme, Knuckle Puck,
Swain, Wet Leg,
Ethyline & Eureka Machines.



WWW.HUGUIGUI.COM



SAISON 1 (2021-2022)



TITLE FIGHT

FLORAL GREEN (2012)

[SideOneDummy Records]

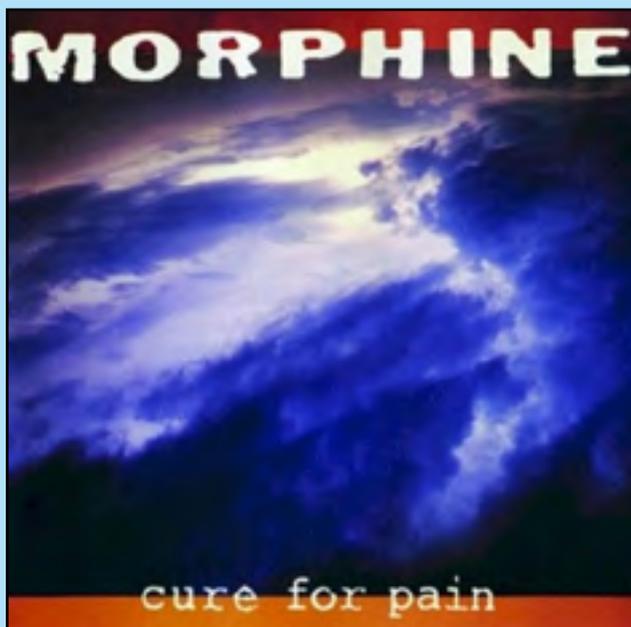
S'il ne devait y avoir qu'un seul album à piocher dans ma collection qui pourrait mettre d'accord à 100% le duo Hugui(gui) les bons tuyaux, je pense que je citerais sans hésitation Floral green de Title Fight. Je ne sais pas s'ils ont eu vent de ce disque sorti en 2012, mais quand je suis tombé dessus un peu par hasard quelques années après, j'ai pris «une claque», comme on dit dans le jargon. Et le plus étonnant, c'est la rapidité avec laquelle il m'a séduit, moi qui habituellement observe la scène «punk rock» avec une grande prudence tant ce qu'elle propose me déçoit depuis belle lurette. À tel point que depuis la sortie de ce Floral green, rares sont les œuvres ayant éveillées chez moi un regain d'intérêt pour cette scène aux multiples sous-genres qui a eu, selon moi, son heure de gloire dans les années 90. Et c'est justement la combinaison parfaite de ces sous-genres, de cette influence très 90's, et cette belle production signée Will Yip (La Dispute, Circa Survive, Turnstile, Quicksand) qui a fait, je pense, son succès. Rien n'est étonnant au fond, tout est lié. Et encore aujourd'hui, après l'avoir redécouvert à l'occasion de cette chronique des disques oubliés, je comprends mieux pourquoi cet album est si spécial pour moi.

Mais venons-en aux faits, et à la présentation du sujet. Title Fight, c'est un groupe de Pennsylvanie formé au collège en 2003 et qui, tout en se formant sur les planches, a enchaîné des démos, des EPs et un split avec The Erection Kids

avant de se lancer dans le grand bain des LPs en 2011 avec la sortie de Shed, suivi un an plus tard de ce fameux Floral green. L'engouement autour de ce dernier leur permettra de rejoindre le label Anti- pour leur dernier album, Hyperview (2015). Quelques années avant, la formation a enregistré un split avec Touché Amoré et a publié un EP chez Revelation Records. Depuis 2018, Title Fight est à l'arrêt, tout juste sait-on que Ned (basse/chant) reste actif musicalement avec son groupe Glitterer et que Ben a pris la place de batteur dans Citizen l'an dernier. À l'occasion des 10 ans de Floral green, Ned a confirmé en interview qu'il s'agissait de l'album le plus abouti du groupe et qu'il était alors à son apogée. Boosté par l'expérience acquise avec Shed, produit par Walter Schreifels (Youth Of Today, Quicksand, Rival Schools, Dead Heavens), Title Fight trouve ses premières idées sur la route. Une période de changement total qui commence par une évolution des goûts musicaux des membres (ce penchant encore plus poussée par la mélodie pop, et la volonté de baisser le tempo), un renouvellement de son matériel et, surtout, une envie dé-couplée de vouloir écrire de meilleures chansons.

Cette motivation et ce nouveau paradigme est la base même de l'existence de Floral green et, quelque part, de sa réussite. En ouvrant la porte de son punk/post hardcore mélodique (très influencé par certaines formations de Walter Schreifels, Jawbox ou encore Knapsack), à des moments plus pop de toute beauté (citons «Head in the ceiling fan» et «Lefty»), Title Fight se rapproche sur certains points de Touché Amoré, des Anglais de Basement ou de leurs compatriotes de Balance And Composure. L'écriture de cet album célèbre et amalgame admirablement bien le punk-rock, la pop, l'emo et le hardcore à travers des structures affinées (plan intro/couplet/refrain/pont classique et efficace) et des mélodies élégantes et catchy. Un songwriting qui n'a pas besoin d'être sophistiqué pour fonctionner, comme le témoigne l'un des meilleurs morceaux de l'album, «Secret society», qui combine la virilité du riffing tranchant dans ses couplets avec une évolution mélodique présente dans le solo de guitare qui vient terminer tranquillement le morceau. La fraîcheur, la force de ce disque et l'émotion qu'il suscite reste intacte encore aujourd'hui. Ce n'est pas si étonnant que ça de constater que tous les producteurs de punk-rock en vogue de l'époque souhaitant bosser sur ce lumineux, énergique et indispensable Floral green.

■ Ted



MORPHINE

CURE FOR PAIN (1993)

[Rykodisc]

Une basse avec seulement deux cordes jouées au bottleneck, un sax baryton, une batterie, un chanteur et c'est tout. Pas franchement de quoi faire une bonne base pour un groupe tout ça, à part taper dans l'expérimental post jazz truc machin à la «c'est quand même marrant de frotter le pavillon du sax sur la basse pour faire un son rigolo». Eh bien quand Mark Sandman à la basse et au chant, Dana Colley au sax et Billy Conway à la batterie sortent leur deuxième album, Cure for pain en septembre 1993, on se dit qu'importe la gueule de l'orchestre, quand ça fusionne, c'est du tout bon.

Car malgré cet agencement atypique, il suffit de lancer «Buena», deuxième titre de l'album, pour être entraîné par le swing de la ligne de basse et de la batterie, interpellé par la voix calme et presque discrète, qui semble réchauffée par le saxophone qui vient en accompagnement. C'est du rock alternatif, car même si un saxophone est omniprésent, il évolue plus dans un registre rock que blues ou jazz. Il saura être puissant et dense sur «Thursday», et pourra lâcher fréquemment des solos bien choisis en fin de titre. Il se prend même pour une guitare en sortant un solo avec pédale wah wah sur «All wrong», surprenant et jouissif. C'est enjoué, rythmé, ça swingue aussi quand même pas mal, Mark Sandman nous embarque [surtout] dans ses histoires de cœur, de ruptures, dont les prénoms ponctuent les titres des chansons (Dawna, Candy, Mary, Sheila...). Il

y aura bien quelques instants atmosphériques, plus posés, mais l'essentiel du LP envoie du rythme et de la chaleur. C'est avant tout un très bon album, original dans ses sonorités mais relativement classique dans sa structuration, avec des titres qui tournent autour des 3 minutes. Morphine est-il vraiment un remède contre la douleur ? Médicalement, oui, musicalement, je ne sais pas, mais Cure for pain, est un album qui fait du bien.

Malheureusement, Morphine s'arrêta quelques années plus tard, tragiquement, avec la mort le 3 juillet 1999 de Mark Sandman qui s'effondre en plein concert en Italie, près de Rome. Il est déclaré mort peu de temps après, d'une crise cardiaque, il avait alors 46 ans, Morphine à peine 10 ans.

■ Eric



DANS L'OMBRE : DAVID

J'AI PROFITÉ DU PASSAGE DE DIRTY FONZY À LA LAITERIE DANS LA CADRE DE LA TOURNÉE DU SIÈCLE POUR CUISINER CE BON DAVID PAPAÏX.

Quelle est ta formation ?

J'ai un master en géographie et en aménagement du territoire. Mon mémoire de maîtrise portait d'ailleurs sur l'aménagement culturel du territoire, à propos d'une SMAC à Castres qui s'appelle Lo Bolegason. J'avais une attirance forte pour le milieu de la musique !

Quel est ton métier ?

J'ai été intermittent du spectacle avec Dirty

Fonzy et à côté de ça, on était techniciens road sur divers plans et, petit à petit, je me suis formé sur les régies plateaux. À Albi, on a monté en 2000, avec des musiciens locaux de styles différents, une asso qui s'appelle Pol-lux et qui avait pour but à l'époque d'organiser des concerts pour des groupes locaux et éventuellement d'arriver à créer un lieu autour des musiques actuelles car il n'y avait rien à Albi... ni locaux de répète, ni salle de concert. L'asso

a grossi et au bout de dix ans, deux emplois salariés ont été créés et le projet à continuer à se développer jusqu'à ce que j'en prenne la direction. L'asso a aujourd'hui 24 ans, il y a six salariés permanents, deux services civiques, deux ou trois techniciens intermittents du spectacle qui sont quasiment là toute l'année, et notre organigramme est composé d'une codirection. Je suis codirecteur et j'assure tout ce qui est en lien avec l'activité de l'association, la mise en œuvre des projets, la logistique et la régie technique et une codirectrice gère le volet administratif, financier et ressources humaines. On a un chargé de com', un chargé d'actions culturelles, une coordinatrice générale de la vie associative. L'Extrem Fest est l'un des projets de diffusion de Pollux Association qui a aussi une saison de concerts à l'année, une tournée itinérante en milieu rural pendant l'été avec une camion et une remorque qui peut aller dans des villages non pourvus d'équipements de diffusion et à qui on propose des spectacles.

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?

Musicien, technicien, programmateur, gestionnaire d'une structure associative.

Ça rapporte ?

Non (rires) ! Ça me paye mes factures. Si je voulais faire de l'argent, je ferais autre chose !

Comment es-tu entré dans le monde du rock ?

Au lycée, comme beaucoup, par les copains. Au collège, j'ai découvert Iron Maiden qui est devenu mon groupe préféré ... et c'est toujours le cas !. J'étais en 3ème quand Nevermind de Nirvana est sorti. Dans la foulée, Rage Against The Machine et tout... un vrai tsunami de rock 'n' roll, à une époque où il y avait Best Of Thrash et des clips de groupes américains qui étaient diffusés la nuit sur M6, les Burning Heads qui passaient à Nulle Part Ailleurs. Tout ça a forgé ma culture rock. Et on est rapidement allé voir des concerts à Toulouse, à Montauban. Puis la passion prend le dessus et ça ne s'arrête plus !

Une anecdote sympa à nous raconter ?

Je suis membre fondateur de Pollux, mais jamais on aurait imaginé que l'asso existe encore 24 ans après, une structure qui s'est

professionnalisée avec des salariés. On est en préfiguration d'une création d'une salle de concerts à Albi. D'ici 12 à 18 mois, une salle de concert à nous va ouvrir, une salle dans laquelle on va pouvoir programmer toute l'année car on utilise pour un moment une salle municipale qui n'est pas tout le temps disponible : un lieu dont on osait à peine rêver à la création de l'association. Elle a évolué grâce au collectif, et c'est parfois l'asso qui me tire en avant. C'est ce qui me marque le plus dans mon parcours : l'asso m'a dépassé !

Ton coup de cœur musical du moment ?

Ouah ! Une chanteuse espagnole qui s'appelle Yawners. Super artiste, pop punk dans l'esprit Weezer. J'ai découvert ça il y a deux ans, et elle prépare un album qui devrait sortir l'année prochaine.

Es-tu accro au web ?

De moins en moins. J'ai des réseaux sociaux, mais je suis tellement occupé entre le boulot, le groupe, les enfants. Du coup, passer du temps sur Internet... y a des trucs cool, mais je ne suis pas accro, non.

À part le rock, tu as d'autres passions ?

Je suis passionné de musique en général. J'écoute beaucoup de rap et de pop anglaise période années 90, et des trucs power pop à la Weezer. Je suis également passionné de sport : j'ai joué très longtemps au football, et depuis une dizaine d'années, je pratique le trail.

Tu t'imagines dans 15 ans ?

Toujours dans le milieu dans la musique, avec j'espère des projets nouveaux car il faut se renouveler. Je ne sais pas s'il y aura encore Dirty Fonzy, je le souhaite en tout cas. Comme je te le disais, on a une nouvelle salle de concerts qui arrive, et ça va être notre prochain projet sur les dix prochaines années à installer et développer ce lieu dans le paysage musical de notre région. Je serai dans la musique, sans doute du côté d'Albi, mais l'avenir ne m'inquiète pas !

Merci David !

■ Gui de Champi
Photo : Marie d'Emm



EXPO : METAL - DIABOLUS IN MUSICA

LE METAL À LA PHILHARMONIE ? CELA FAIT À LA FOIS PEUR ET SOURIRE. PEUR : UN DES GENRES MUSICAUX QUE NOUS APPRÉCIONS, SERAIT-IL EN TRAIN DE SE «DARONISER» ? SOURIRE : EN SE DISANT, QU'IL ÉTAIT TEMPS QUE CELA SE PRODUISE, MAIS ÉGALEMENT UNE APPRÉHENSION EN SE DEMANDANT À QUELLE SAUCE «NOTRE CULTURE» ALLAIT ÊTRE CUISINÉE POUR PASSER L'ÉPREUVE D'UNE INSTITUTIONNALISATION AU MUSÉE.

METAL - DIABOLUS IN MUSICA EST LA PREMIÈRE EXPOSITION D'ENVERGURE SUR LE GENRE EN FRANCE ET NOUS NOUS DEVIONS DE NOUS Y RENDRE. CETTE EXPOSITION EST AVANT TOUT L'ŒUVRE D'UN COLLECTIF COMME NOUS L'A PRÉSENTÉ MARIE-PAULINE MARTIN, DIRECTRICE DU MUSÉE DE LA MUSIQUE. «RADICAL ET SENSIBLE» SONT LES DEUX TERMES QUI SONT RESSORTIS DE LA CONFÉRENCE DE PRESSE À LAQUELLE NOUS AVONS PU ASSISTER, COUPLÉE D'UNE VISITE PRIVÉE, AVANT MÊME L'OUVERTURE AU PUBLIC, AVEC LES AUTRES ACTEURS DE LA PRESSE METAL.

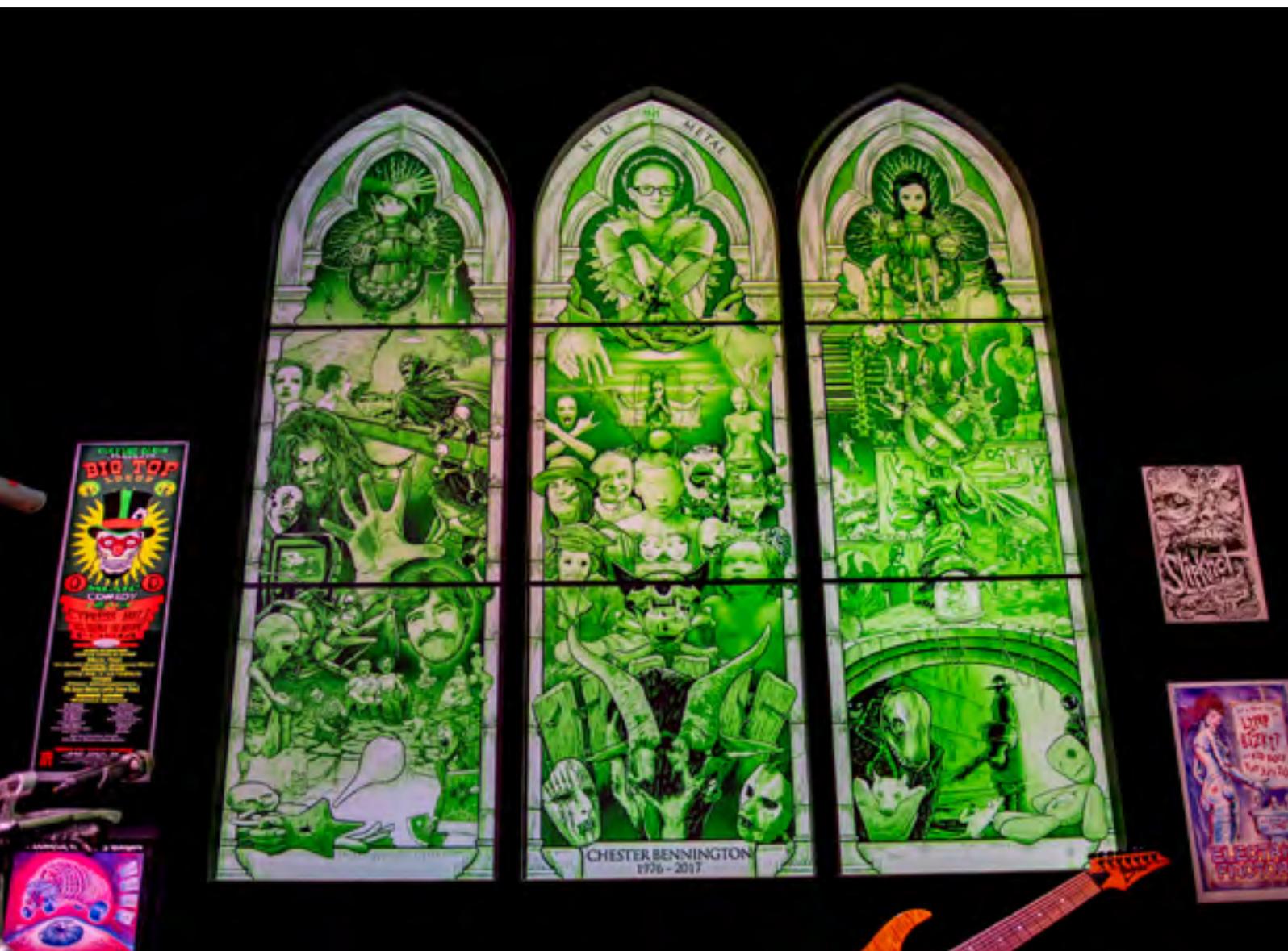
C'est un peu fébrile que nous nous rendons à l'auditorium pour la conférence de presse qui se déroule avant la visite. Même si nous avons pu échanger avec Corentin Charbonnier (commissaire avec Milan Garcin) lors de notre dernier hors-série Hellfest, il est tout de même angoissant de voir «institutionnaliser» un genre qui par définition s'affranchit des règles et des barrières.

L'ensemble a, selon Marie-Pauline Martin, beaucoup travaillé sur les sonorités du genre, et, au fil du temps, il voulait vraiment aller plus loin, il voulait vraiment explorer toute la valeur esthétique. Cela implique bien sûr d'investir des nouveaux paramètres, des nouvelles données, la transgression, mais aussi la saturation, les distorsions, voire le chaos. Et surtout, pour dire une chose, pour dire toute la virtuosité que requiert ces musiques et aussi toute leur extraordinaire capacité à renouveler la création sonore, mais aussi la création visuelle.»

Corentin Charbonnier de continuer : « Ce qui nous intéressait au premier lieu et ce que l'on a voulu montrer au travers de l'exposition, c'était qu'on ne pense pas le metal simplement comme une musique, mais plutôt comme une culture qui est multiple et variée. Il s'agit d'un genre qui contient d'innombrables sous-types de genres. Bien sûr, il nous était impossible de tous les représenter, mais nous avons vraiment pensé l'exposition de manière globale, avec un rapport à la musique, à l'esthétique des lieux dans lesquels le metal se produit, c'est-à-dire aussi bien les gros festivals que les scènes les plus underground ou locales. On essaie de voir à peu près l'ensemble du spectre metal à travers cette exposition. »

Et c'est vraiment l'impression qu'il en ressort. Que l'exposition a été pensée avec beaucoup de déférence par rapport aux genres et aux acteurs de cette scène.

Milan Garcin, en tant que docteur de l'histoire de l'art précise, « L'enjeu était pour nous, à





la fois de retracer l'histoire de cette culture, de remonter ces fondements avec quelques groupes fondateurs de cette musique, et puis, ensuite, de déployer un certain nombre de sections autour de la question de l'art bien sûr, c'est-à-dire comment est née une esthétique autour du metal, à partir d'un certain nombre d'œuvres de références, notamment celles qui ont servi à des pochettes d'albums mais aussi, plus largement, issues de la culture populaire, et puis, simultanément, de les mettre en lien avec des créations contemporaines. Pour voir comment le metal cherche dans un certain

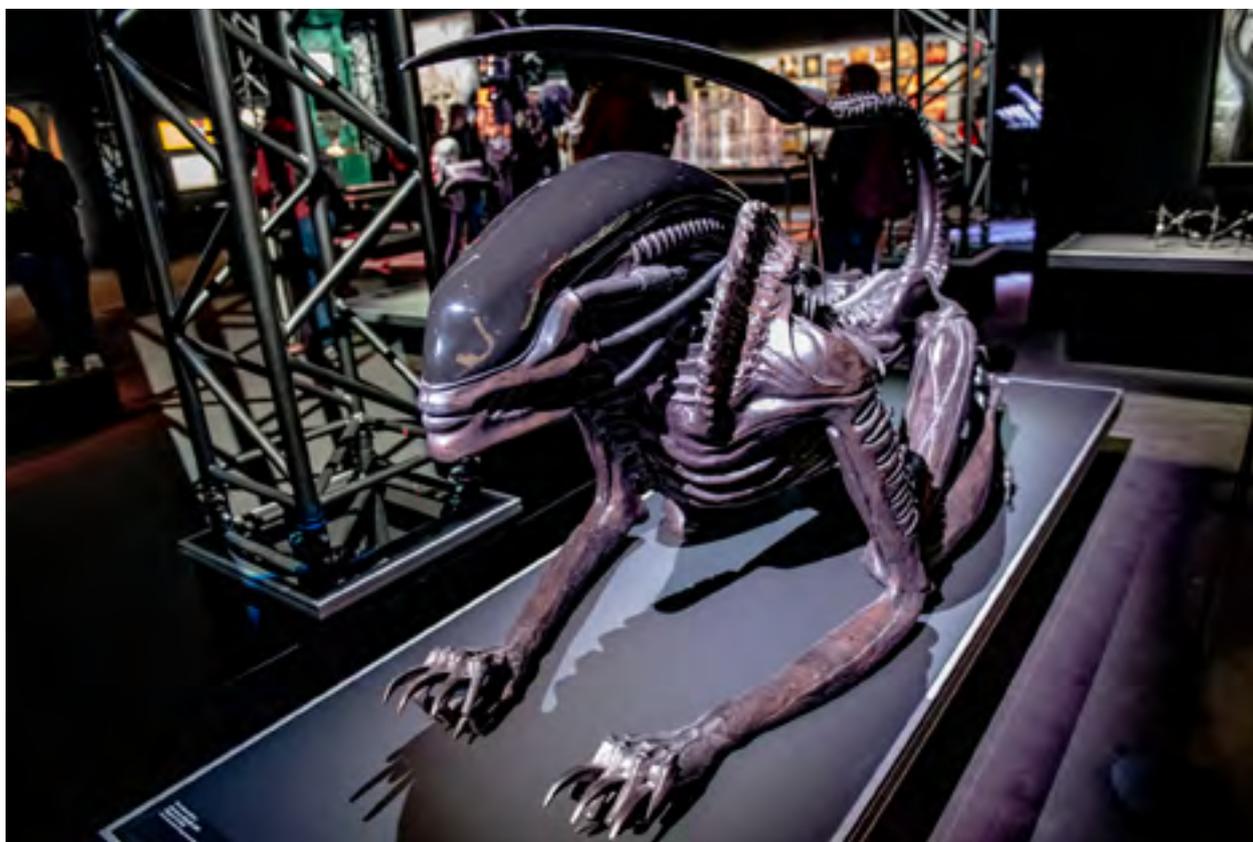
nombre de références classiques, dans son fonction déploiement. Et puis l'exposition s'articule autour d'une série de sept genres, que nous avons nommées chapelles, reprenant un certain nombre de sous genres, qui ont été pour nous l'occasion de présenter ce que nous avons appelé des reliques, puisque ce sont des instruments, des costumes de scène, notamment. »

Les choses sont prises au sérieux. Et la volonté est de mettre en évidence ce qui n'est pas forcément visible du public.

Pour Fortifem, nom sous lequel se sont réunis deux : «Cela n'a pas été simple quand nos amis scénographes nous ont proposé de nous occuper de la partie graphique de l'expo car cela revient à fédérer un genre qui a autant d'images qui vont du plus épuré au plus extrême, et d'essayer de canaliser toute cette énergie dans une espèce d'imagerie fédératrice, qui parle autant aux initiés qu'aux profanes, et qui fasse plaisir aussi à tout le monde. Nous avons beaucoup fait le pont, parce que c'est notre métier au quotidien de faire des images pour des festivals, pour des groupes, de faire des pochettes ou des t-shirts. Mais pour la première fois, on a dû habiller des murs de musée et on a géré toute la partie graphique, dans laquelle on a essayé de rendre hommage à beaucoup de sous-genres du metal, qui sont

mis en avant, et qui sont accompagnés d'une certaine esthétique, avec les t-shirts ou des affiches de festival. Nous avons essayé de fédérer dans cette expo toute l'imagerie qui est très importante dans le metal, puisque c'est un des rares genre que les fans portent au quotidien sur des t-shirts. Et pour nous, c'était important, en tant que professionnels de l'image d'amener cet amour et cette passion qu'on a pour l'image au sein des murs de l'expo.»

Nous avons par la suite contacté les deux scénographes qui se sont prêtés au jeu de la courte interview pour nous décrire leur travail sur cette exposition. Pour Clémence La Saga et Achille Racine, «l'ambition pour nous était d'imaginer une scénographie qui s'adresse aux

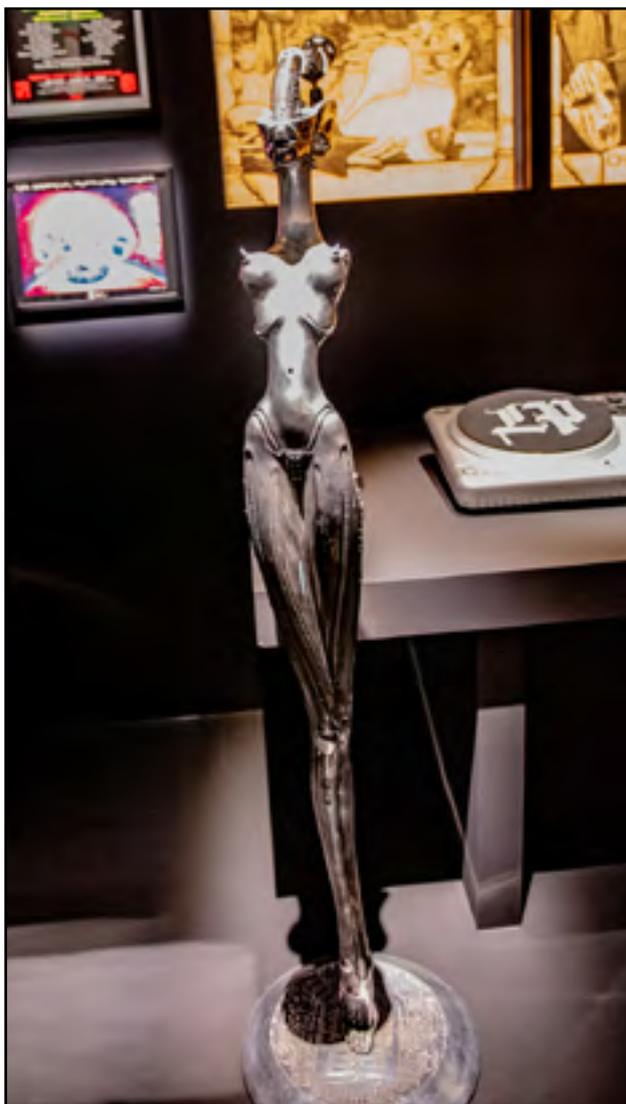


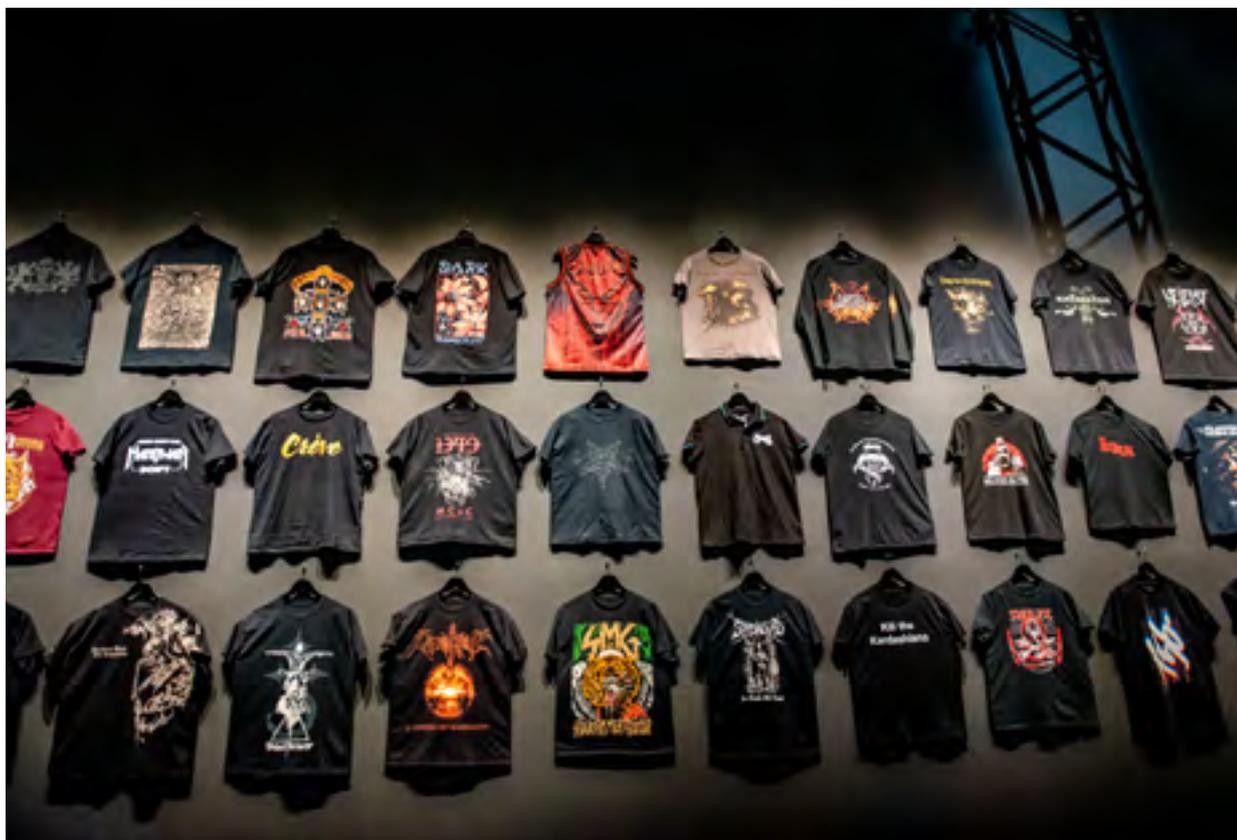
initiés, mais qui réussisse aussi à toucher les néophytes : un pèlerinage parmi les reliques pour les uns, un rite initiatique pour les autres. C'est pourquoi nous avons conçu l'exposition comme un espace monumental et théâtral aux allures de temple du metal, qui mêle deux esthétiques fortes de l'univers metal : la scène, le festival d'une part, et l'inspiration religieuse d'autre part.

Le visiteur entre dans le clair-obscur des coulisses d'une grande scène où trônent des reliques des pères fondateurs du métal, puis pénètre dans l'espace principal que nous avons structuré comme une nef d'église, dont les grands ponts scéniques rappellent les piliers. Dans cet espace cathédrale et mystérieux intitulé l'Imaginarium, l'Alien de Giger croise les masques de scène de Behemoth, les arbalètes de Rammstein côtoient les œuvres de Damien Deroubaix ou Philippe Druillet, tous disposés

sur de grands socles comme dans un museum d'histoire naturelle. A l'extrémité occidentale, le grand retable des vinyles permet de relier l'univers du metal à l'art classique, alors que l'extrémité orientale mène au cœur de l'exposition : les 7 chapelles du metal, organisées selon un plan rayonnant. Chaque chapelle est dédiée à un genre du metal et réunit de précieuses reliques ainsi que des extraits sonores et vidéo alternant avec les vitraux monumentaux dessinés par Fortifem. L'ensemble propose une immersion audiovisuelle spectaculaire.

A une extrémité de la nef, une period room recrée la collection intime et idéale d'un metalhead, quand à l'autre extrémité le Pit, video immersive diffusée dans une grande salle circulaire place le visiteur au centre du rituel des festivals et rappelle que le metal se vit de l'intérieur, en concert.»





Pari réussi tant les graphismes et la scénographie ont un tel souci du détail que nous pourrions passer des heures à regarder le moindre centimètre de chaque vitrail présent dans chacune des sept chapelles. Mais cela, nous ne le saurons qu'après être entrés dans le musée...

Sans vous dévoiler l'ensemble de l'exposition, le cheminement se fait d'abord chronologique avec les précurseurs du genre que cela soit Led Zeppelin ou Black Sabbath. Avant de tomber nez à nez avec la «Monkey» Gibson SG de Tony Iommi de Black Sabbath (guitare fondatrice du genre avec la composition du morceau 666 par excellence : «Black Sabbath» sur l'album Black Sabbath par Black Sabbath), La sculpture «L'Éternelle idole» d'Auguste Rodin trône en face de l'entrée. Le groupe voulait utiliser cette sculpture pour la pochette de son album The eternal idol mais les ayants droits ont refusé. La pochette sera finalement réalisée avec des figurants enduits de peinture plus ou moins toxique.

Nous rentrons ensuite dans un espace face à un Alien et nous retrouverons plus tard l'icône pied de micro de Jonathan Davis (Korn) réalisé également par HR Giger, pièce iconique

pour tout teenager ayant grandi dans les 90's et biberonné au «neo metal». L'expo a d'ailleurs, avec beaucoup de véracité, reproduit la chambre d'un metalhead et cela nous rappelle forcément des souvenirs de posters accrochés au mur dans notre propre chambre.

Les fans de Metallica et Infectious Grooves trouveront également leur bonheur avec la basse Fender précision de Robert Trujillo décorée par sa femme Chloé, artiste multi facettes, car elle est également chanteuse sous son nom et dans Blvd of Eyes. Elle était d'ailleurs présente au vernissage de l'exposition puisqu'un de ses tableaux est également une pièce maitresse de l'exposition.

Nous rentrons dans les sept chapelles et nous sommes à la fois happés par la scénographie et le souci de la précision du design. Rendons ici hommage aux deux paires Clémence La Sagna et Achille Racine pour la scénographie et Fortifem pour l'esthétique des vitraux. Il y a forcément un rappel de la chapelle du Hellfest avec tous ces vitraux, mais il est assez difficile de penser à ce genre musical en occultant totalement le plus grand festival. Nous vous laisserons découvrir la chapelle qui cor-

respond le plus à vos goûts musicaux. Nous avons eu un coup de cœur pour les chapelles «Nu» et «Hardcore» même si le reste est esthétiquement et homogènement réussi. Le vitrail consacré à Lemmy avec sa basse, hors chapelle, est également une belle pièce dans cette exposition.

Trois zones sont également à visiter : l'une consacrée à la scène française avec des noms qui parleront à tous comme Opium du Peuple, Mass Hysteria, Lofofora ou Loudblast ; la seconde zone est «cultures locales, metal mondial» qui démontre que le metal n'est pas qu'une musique «de blancs» et pour finir et se dégourdir les jambes, la zone immersive «le pit» qui fait revivre des concerts du Hellfest 2023 en mode 360 degrés avec un espace circulaire dédié qui permet aux visiteurs de recréer un circle pit.

En rédigeant cet article, je me rends compte qu'une seule visite ne suffit pas à voir tout ce qui nous a été présenté. Il faudrait passer trois heures pour regarder tout dans le détail. En une heure et demie, il a néanmoins été possible de parcourir l'ensemble des pièces.

Nous avons jusqu'au 29 septembre 2024 pour y retourner...

Merci tout d'abord à Corentin Charbonnier, co commissaire de l'exposition, pour la mise en relation avec l'attaché de presse presse de la Cité de la musique, Hamid Si Amer.

Merci Hamid pour l'invitation à la conférence de presse et la visite en avant première.

merci à Clémence La Sagna et à Achille Racine d'avoir pris le temps de nous exposer leur conception de l'exposition.

Merci aux Fortifem.

Et un dernier merci à Milan Garcin également co commissaire.

■ JC

Photos : JC Forestier









1968 - 1970s - Punk - Punk - Punk



URBAN
Discipline
METRONUM
28/10

HELLFEST
18-17-16 JUNE 21
CLUBS FRANCE

CANTAL CROSSBONES PRESENTE
FURIOS FEST
24/25 AOUT 2024
SAINT-FLOUR (CANTAL 15) - STADE DE L'ANDER

MASS HYSTERIA
ORANGE GOBLIN
SIDILARSEN
MUDWEISER
PARALYZE
KANGAROH
KARRAS
MUSON
LATZ
FURIES
LOCUMIENTE
ALTERNATIST

RSHOCK
BIRCHBERRY PARK - SACRAMENTO, CA

MASTODON
LA GUNNA
CORAL GARDEN
LAKERS
TIGER BONE
SACREN

LOUD PARK
NOCTURNAL BLOODLUST
& 9R - SAITAMA SUPER ARENA
8PM - 9:30 • TICKETS 10.50
WWW.LOUDPARK.COM

AMORPHUS
DARK FUN
THE DEAD DA
DIZZY MIZZ I
ENSLAVE
KILLSWITCH EN
KUNF
LACUNA CO
NIGHTWISH
RIOT
SAVAGE MESSI
SIXX.A.M.
SYMPHONY X
TERRORIZER
ULI JON ROTH
WITH THE DEAD

DIABOLUS IN ...









Licenses H.2022-004254, H.2022-003944, H.2021-013761, H.2021-013769, Création Graphique : Fortifem.

EXPOSITION
5 AVRIL - 29 SEPTEMBRE



**PHILHARMONIE
DE PARIS**
MUSÉE DE LA MUSIQUE



0424

